



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

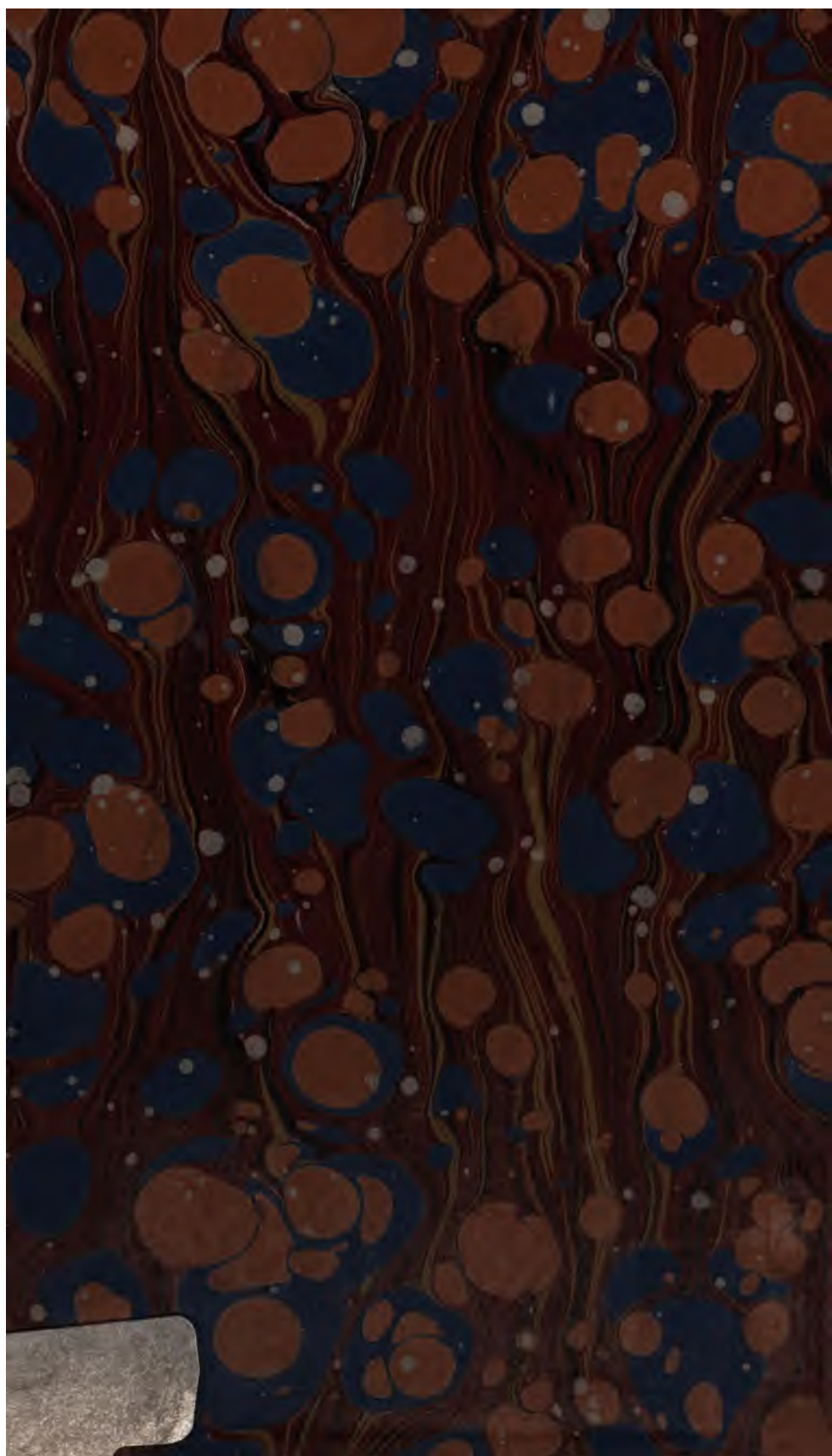
We also ask that you:

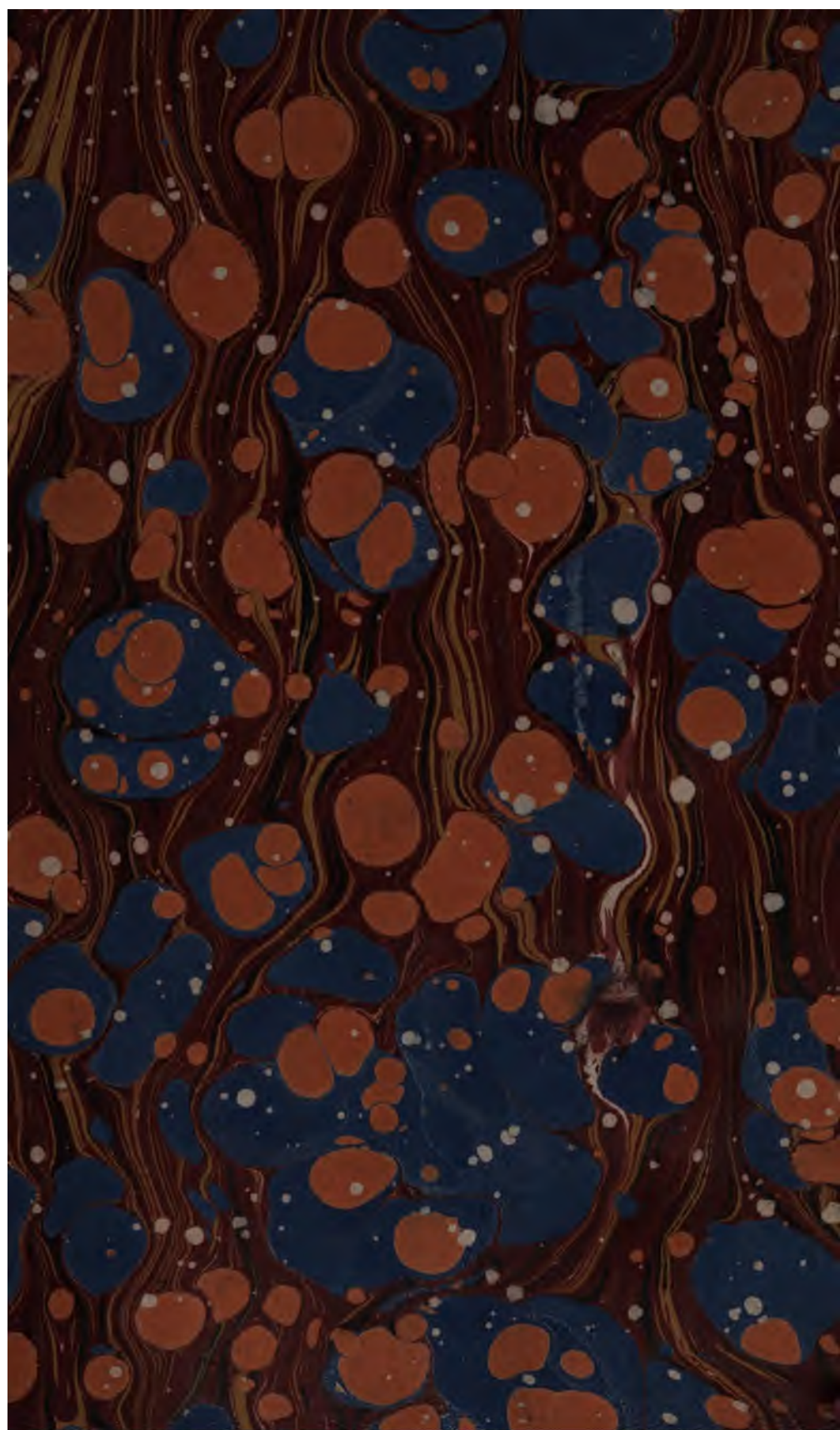
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>









3869 d.9



10/11/19

10/11/19

RIENZI

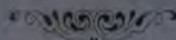
DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

M. THÉODORE KARCHER

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE ROYALE MILITAIRE DE WOOLWICH

Et examinateur à l'Université de Londres



PARIS & BRUXELLES

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}

LONDRES

D. NUTT, 170, STRAND



RIENZI

POISSY. — TYP. ET STÉR. A. BOURNET.

RIENZI

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

M. THÉODORE KARCHER

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE ROYALE MILITAIRE DE WOOLWICH

(Extrait de la *Revue du Progrès*)

PARIS & BRUXELLES

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{IE}

LONDRES

D. NUTT, 170, STRAND

—
1864



DÉDICACE

A VICTOR HUGO

Quand une ère est éclosé, un homme l'inaugure,
Saint apôtre du ciel et de l'humanité.
Rienzi, comme toi, servit la liberté :
Et l'histoire a sacré cette auguste figure.

Ton nom est pour le monde un rayonnant augure,
Un symbole éclatant de foi, de charité.
Ta parole illumine, ô penseur indompté,
Aigle du chant sonore, à puissante envergure.

Que t'importe ce drame, hommage indigne et froid?
Ma voix n'a point d'échos et ma lyre est muette:
Je ne suis qu'un passant qui chante, espère et croit.

Mais je t'admire, ô maître, et veux payer ma dette,
Moi, rimeur ignoré, soldat obscur du droit,
Au tribun dans l'exil, à l'éminent poète.

Old Charlton (Kent), 4^{er} janvier 1864.

THÉODORE KARCHER.

Ce drame me fut inspiré d'abord par les graves événements dont l'Italie est de nos jours le théâtre, ensuite et surtout par le beau roman historique de sir Edward Bulwer Lytton, auquel j'ai emprunté les données principales et bon nombre de détails. Une ébauche poétique ne saurait être une œuvre minutieuse d'histoire : le lecteur voudra bien me pardonner si, dans quelques points d'une importance secondaire, je me suis écarté des faits transmis par la tradition ou rapportés par les biographes de Rienzi. La peinture des caractères est, à mes yeux du moins, le but prédominant qu'un auteur dramatique doit avoir en vue. Le grand ami de Pétrarque a posé devant moi comme l'idéal du tribun populaire et consciencieux : tel je l'ai conçu et tel je me suis astreint à le représenter, dans la faible mesure de mes forces.

PERSONNAGES

COLA DI RIENZI.	LUCA, artisan.
LE CARDINAL GILIO D'ALBORNOZ.	ANGELO, jeune page.
RAIMOND, évêque d'Orviété.	NINA DI RASELLI, femme de Rienzi.
ADRIEN DI CASTELLO, jeune noble romain.	IRÈNE, sœur de Rienzi.
STEFANO COLONNA,	BENEDETTA, nourrice d'Irène.
GIUSEPPE ORSINI,	SIGNORA COLONNA.
GIACOMO SAVELLI,	SIGNORA FRANGIPANI.
PANDULFO DI GUIDO, bourgeois de Rome.	SIGNORA MALATESTA.
RODOLPHE, officier des mercenaires allemands.	PATRICIENS et DAMES NOBLES, HOMMES et FEMMES DU PEUPLE.
CECCO, forgeron.	SOLDATS, CONJURÉS, MOINES et PRÊTRES.
	UN HÉRAUT, DEUX GÉOLIERES.

RIENZI

ACTE PREMIER

- Rome, 1247 -

Le théâtre représente une place publique à Rome; quelques monuments en ruines; des colonnes brisées, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

PANDULFO, bourgeois habillé de noir, CECCO, en habits de travail, un lourd marteau à la main, LUCA, pauvre artisan mal vêtu, BOURGEOIS et OUVRIERS auxquels sont mêlées quelques FEMMES DU PEUPLE.

(Il règne un grand tumulte.)

LUCA.

A mort tous les brigands !

LE PEUPLE.

A mort tous les pillards !

CECCO.

Voilà votre héroïsme ? — Agissez donc, couards !

LUCA.

Je ne me soumets plus, par les os de Saint-Pierre !

CECCO.

Alors ne fuyez pas devant une rapière.

LUCA.

Ils pillent ma boutique.

LE PEUPLE.

Au gibet les larrons !

RIENZI

CECCO.

Insurgez-vous enfin contre ces fiers barons.
 Quoi! vous vous inclinez devant des mercenaires,
 Comme de vils vassaux, de peureux tributaires?
 Êtes-vous des poltrons qu'on vole impunément,
 Qu'on saccage à plaisir, qu'on tue ouvertement?
 Pourquoi le souffrez-vous? On vous traite en esclaves,
 Chargés à volonté de chaînes et d'entraves
 Et ployant sous le joug de maîtres inhumains:
 Si vous n'agissez pas, vous n'êtes plus Romains.

PANDULFO.

Dieu! n'as-tu prolongé ma triste et sombre vie,
 Que pour pleurer sur Rome et la voir asservie?
 Elle se tord de peur sous le pied des soudards,
 La Rome des Brutus, la Rome des Césars.
 Quel sang dégénéré s'est glissé dans vos veines?
 Il faut des actions : les paroles sont vaines.

LUCA.

Écoutons Pandulfo!

CECCO.

C'est la voix d'un ami.

PANDULFO.

Les chiens ont enchaîné le lion endormi.

CECCO.

Eh bien, réveillons-le! soyons enfin des hommes!
 Au lieu de nous courber, insensés que nous sommes,
 Devant nos oppresseurs, les grands patriciens,
 Que ne réclamons-nous nos droits de citoyens?
 D'où vient à ces barons leur pouvoir despotique?
 Quel décret leur soumit l'État démocratique?

PANDULFO.

Leur joug est trop pesant et chaque heure l'accroît;
 L'épée et le poignard sont leur unique droit.
 Ce droit du fer est-il une hideuse idole
 Qui de chair et de sang se fait un monopole?
 Écrasez sans pitié ces fiers usurpateurs
 Entourés d'assassins, de hideux malfaiteurs!
 Oui, tous leurs familiers, ramassés dans la lie,
 Sont de grossiers Germains, fléau de l'Italie :

Ces vieux gladiateurs, souche de durs forbans,
Sont toujours, dans l'histoire, unis à nos tyrans!

CECCO.

Au lieu de vous liguer dans vos terribles haines,
Par vos divisions vous vous forgez des chaînes.
Au profit des seigneurs le peuple est désuni ;
L'un hurle « Colonna, » l'autre crie « Orsini ! »
Je dis : à bas tout noble et mort à tous les traîtres !
Vous vous laissez toujours exploiter par des maîtres.
Que nous fait la noblesse ? — elle nous enchaîne.
A bas les Orsini ! mort à tout Colonna !

SCÈNE II

LES MÊMES, ADRIEN, jeune noble à la tournure martiale quoique vêtu avec élégance, RODOLPHE, portant l'armure complète.

RODOLPHE.

Voici, par mon patron ! un coquin plein d'audace.

ADRIEN.

Qui vient pousser ce cri de haine et de menace ?

CECCO.

C'est moi !

RODOLPHE.

Ce vil manant qui défie un baron !

UNE FEMME DU PEUPLE, à sa voisine.

Comparez ce jeune homme au brutal forgeron ;
Voyez son air hautain, ses yeux pleins de tendresse.

LA SECONDE FEMME.

J'admire, en m'enivrant, sa grâce enchanteresse.

CECCO.

Quand j'entends une femme applaudir un seigneur,
Je prétends qu'elle est prête à vendre son honneur.

ADRIEN.

Je suis un Colonna, mais je veux la justice.

CECCO.

Justice et Colonna ? — Que Dieu nous soit propice !
Ces mots retentissants jurent d'être accouplés :
La justice a l'horreur des châteaux crénelés.

LES FEMMES.

Le forgeron diffame.

QUELQUES HOMMES.

A mort cet Orsiniste !

CECCO, brandissant son lourd marteau.

Arrière ou garde à vous ! Si quelqu'un me résiste,
Jè l'étends à mes pieds d'un coup de mon marteau.
Vous voilà tout tremblants devant ce louveteau,
Grands enfants, toujours prêts à baiser la fêrule,
Brebis tendant le cou sans honte et sans scrupule.

ADRIEN, à Cecco.

Trêve à ton impudence, à ta sombre fureur !

Au peuple.

Apaisez-vous, amis, plus de vaine terreur !
Je vous protégerai ; car, par la sainte Vierge !
Pour Rome et pour vous seuls je tire ma flamberge.

HOMMES DU PEUPLE.

Vivent les Colonnas !

QUELQUES VOIX.

Vivent les Orsinis !

CECCO.

Non, non, vive le peuple ! — Oh ! vous serez punis
De votre lâcheté ; vous tombez dans le piège
Que ce baron vous tend, disant qu'il vous protège.

A Adrien.

La protection pèse au peuple Italien.
Ainsi, vous combattez pour nous, pour notre bien ?
Au nom des Colonnas, on pille nos familles ;
Au nom des Orsinis on viole nos filles.
Je suis du peuple, moi ; je suis un des vilains,
Et j'ai juré la guerre aux seigneurs châtelains.
Je hais vos deux maisons et vous crie : Anathème !

RODOLPHE.

A mort le scélérat ! à mort, car il blasphème.

Il s'avance sur Cecco avec quelques hommes ; les amis du forgeron se jettent au-devant
de lui : une lutte s'engage.

ADRIEN, tirant son épée et se mettant entre les combattants.

Le sang coule; arrêtez. — Quel vertige inhumain!

CECCO.

Du sang vil aujourd'hui, du sang noble demain.

RODOLPHE.

Tuez ce chien hargneux qui s'acharne à nous mordre :
C'est un conspirateur, un ennemi de l'ordre,
Un ardent démagogue, ami de Rienzi.
Pour cet homme immoral ni grâce ni merci.

Il se met en face de Cecco, l'épée haute.

CECCO reste impassible et se découvre la poitrine.

Tu dis vrai, mécréant : c'est là ma seule idole ;
Arrachez-moi le cœur, il contient ce symbole :
Le peuple et Rienzi, que vous haïssez tant ;
Si je péris pour eux, je périrai content.
Mais je n'appartiens pas à cette basse engeance
Qui se laisse insulter et qui meurt sans vengeance ;
Je t'affronterai, moi, mercenaire brigand !
Bravache armé de fer, vil suppôt de tyran !

ADRIEN, qui se trouve de l'autre côté de Cecco lui donne un coup du plat de son épée.

Tais-toi, rustre impudent, et finis ta harangue :
Et sache une autre fois mieux contenir ta langue.

CECCO, se retourne et s'avance sur Adrien, le marteau levé.

A défaut de poignard, l'outil du plébéien
Servira de massue.

RODOLPHE assène un coup d'épée sur le bras de Cecco, qui laisse tomber le marteau.

Ah ! misérable chien !

CECCO, soutenant son bras droit avec la main gauche.

A deux ! c'est bien cela ! voilà votre vaillance !

RODOLPHE.

C'est le prix mérité de ta rude insolence.

CECCO.

Armés de pied en cap, vous vous mettez à deux
Pour combattre un bourgeois. Oh ! que c'est courageux !

RIENZI

ADRIEN.

Tu m'as forcé la main ; va soigner ta blessure.

CECCO.

Cet acte violent a comblé la mesure
Et redoublé ma haine. Aux armes, plébéiens!
A mort tous les barons ! aux armes, citoyens !

LES OUVRIERS.

Aux armes ! vengeons-nous !

RODOLPHE.

Méprisable canaille !
Ramassis de poltrons qui murmure et qui braille !

CECCO.

Sus au gladiateur qui vous défie ainsi !
Le peuple et Rienzi !

LE PEUPLE.

Le peuple et Rienzi !

SCÈNE III

LES MÈMES ; L'ÉVÈQUE RAIMOND et RIENZI entrent ensemble au moment
où la mêlée devient générale.

RAIMOND, se jetant entre les combattants et élevant un crucifix en l'air.

Par le Christ, arrêtez ! Par le Christ, paix et trêve !
Car qui se sert du glaive est frappé par le glaive.

Tous s'arrêtent et tombent à genoux, Cecco excepté.

Vous irez en enfer sans absolution !

LE PEUPLE.

Fais grâce, homme de Dieu.

LES BOURGEOIS.

Ta bénédiction.

RAIMOND.

J'absous tout pénitent, tout chrétien pacifique

Dont la foi reconnaît l'Église apostolique.

Il fait le signe de la croix.

Gloire à Dieu!

LE PEUPLE, se signe et répète en se levant.

Gloire à Dieu!

CECCO, qui s'est tenu à l'écart et a mis son bras en écharpe.

Quels vaillants redresseurs!

Les prêtres sont ligüés avec nos oppresseurs;
Tous ces grands mots d'amour retardent la récolte.
Comment les provoquer, pousser à la révolte?
Les voilà satisfaits depuis qu'ils sont absous,
Et leur cœur languissant abjure son courroux.

Haut, avec indignation.

La paix est mensongère et le calme est factice :
C'est le jour des vengeurs, le jour de la justice.
Les tyrans ont beau jeu quand le peuple s'endort,
Car pour les nations le sommeil, c'est la mort.

A Rienzi, qui est resté calme, les bras croisés, regardant la scène.

Parle-leur, Rienzi : la ferveur qui t'anime
Fera battre du moins leur cœur pusillanime.

ADRIEN, qui s'est effacé à l'entrée de l'Évêque.

Rienzi? — C'est bien lui. Quel est donc son pouvoir?

PANDULFO, à Rienzi.

Que ta voix vienne encore enseigner le devoir!

RIENZI.

Quand Rome est avilie et subit l'esclavage,
Vous vous battez, Romains, dans votre aveugle rage?
Rome!!! A ce nom chéri mon cœur est agité :
La Rome de nos jours pleure sa liberté;
Et ton fils avec toi gémit, ô ma patrie!
De leur contact impur les tyrans t'ont flétrie.
Combien ce mot est vrai : Le sommeil est la mort!
Rome, réveille-toi dans un suprême effort
Et reprends de nouveau ton œuvre si féconde :
Redeviens le génie et le flambeau du monde.
Fille du Forum libre et mère des Gracchus,
Nourrice des héros, terre de Spartacus,
Berceau du dévouement, de la foi politique,

Et des mâles vertus, de l'éloquence antique!
 Rome, la cité reine, es-tu morte à jamais?
 Le barbare t'insulte, — et toi, tu te soumetts!!!
 Romains jadis si grands, Romains jadis si braves,
 Êtes-vous descendus au rang de vils esclaves?
 Au lieu d'un peuple fort, libre et républicain,
 Une plèbe sans nom, sans travail et sans pain,
 Abdique et se résigne — et, dans son indigence,
 Elle a tout oublié, — tout, même la vengeance!
 Loin de vous émouvoir, vous restez désunis;
 Vos cruels oppresseurs vous bravent, impunis;
 Ils ont tout usurpé, jusqu'au saint ministère,
 Et lorsqu'un baron mange on n'a plus faim sur terre.
 La nature a donné du vin, du blé, des fleurs :
 Les grands vous ont tout pris, vous laissant les douleurs.
 Moi, mes concitoyens, je sens votre misère,
 Et j'ai faim avec vous, et mon cœur se resserre ;
 Car je suis votre égal, un citoyen romain :
 Homme, je sympathise avec tout être humain.
 Je ne vous comprends pas; indifférents, paisibles,
 Lorsque vous souffrez tant, vous restez insensibles.
 Oh! c'en est trop! Debout, peuple déshérité!
 Le remède à tes maux est dans la liberté.
 Mais, pour la conquérir, abjurez vos rancunes,
 Rétablissez la paix, relevez vos tribunes,
 Renversez les barons et chassez l'étranger.
 Que l'effort soit commun dans un commun danger!
 Je ne croirai jamais notre Rome asservie,
 Tant qu'un dernier Romain conservera la vie.

CECCO.

S'il faut périr pour toi, chacun de nous est prêt.

ADRIEN, à part.

Oh! si Rome était morte, il la réveillerait.
 Sa parole est de feu, son accent est magique.
 Quelle douleur amère et quel tableau tragique!

RIENZI.

On vous parle toujours du devoir des chrétiens,
 Et l'on vous dit d'aimer jusqu'aux patriciens
 Qui vous ont étouffés dans leur puissante étreinte.
 Je vous dis de haïr : — la haine est juste et sainte;
 C'est la haine qui fait de tout peuple un Titan,

C'est la haine qui brise et foudroie un tyran.
 Nos saints martyrs nous ont légué cet héritage;
 C'est le seul de leurs biens qui nous reste en partage.
 Moi, je ne sens trembler ni mon cœur ni ma voix,
 En vous criant tout haut : revendiquez vos droits.

CECCO.

Les droits des plébéiens!

PANDULFO.

Les droits sacrés de l'homme!

RIENZI.

Pour atteindre ce but, il faut relever Rome.
 A Rome nous devons tous nous sacrifier;
 Rome nous garantit la vie et le foyer;
 C'est Rome qui m'inspire et par moi vous supplie;
 Rome qui vous appelle et vous réconcilie.
 Un pays libre et fort est le premier bienfait :
 Devant lui tout s'efface et l'homme disparaît.
 Mais vous, vous le perdez par vos âpres disputes,
 Vos honteux différends, vos misérables luttes.
 Vous versez sans motif votre sang par torrents :
 Ménagez-le, Romains, pour frapper les tyrans.
 C'est de vos oppresseurs qu'il faut purger la terre :
 Paix entre plébéiens! aux nobles, haine et guerre!

CECCO.

Nous suivrons ton appel sans trembler ni faiblir.

PANDULFO, à Rienzi.

Ta voix vibrante, ami, les a fait tressaillir.
 Leurs yeux sont animés, leur haleine est brûlante;
 Seul tu peux maintenir leur ardeur chancelante.
 Il faudra maintenant les renvoyer sans bruit;
 Nous reviendrons masqués à l'ombre de la nuit.
 Voici l'instant d'agir : le péril est extrême;
 Le mot d'ordre est donné pour le combat suprême.

RIENZI, à Cecco et à Pandulfo.

C'est bien ! tout sera prêt, mes braves recruteurs.
 Ramenez avec vous tous les conspirateurs.

À haute voix.

Dispersez-vous, amis! refoulez votre rage,

Et pour des jours meilleurs gardez votre courage.
Que chacun en silence excite son voisin !
Plus tard, accourez tous à la voix du tocsin.

ADRIEN, à part.

Oh ! comment prévenir la discorde civile
Qui menace à présent d'ensanglanter la ville ?
Je veux voir Rienzi, lui parler sans témoins ;
Son âme est généreuse : il m'entendra du moins.

RAIMOND, à part.

Le tigre déchainé bondit hors de sa cage
Dévoré de désirs, altéré de carnage ;
Il pourrait renverser le trône épiscopal :
Muselons-le d'abord, dans l'intérêt papal.

RIENZI, avec enthousiasme.

Je prévois le triomphe au bout de la carrière.
La victoire est à nous. Nobles, arrière, arrière !
Oppresseurs, faites place au peuple souverain,
Au vieux maître du monde, au grand peuple romain !

Il fait un signe et tous se retirent en ordre. Adrien sort un des derniers, en se retournant vers Rienzi, comme pour voir s'il reste seul.

SCÈNE IV

RAIMOND, RIENZI.

RAIMOND, observant Rienzi, à part.

La foule est à ses pieds ; sa fougue la domine,
Et Rome se souvient des discours qu'il fulmine.

RIENZI, absorbé dans ses réflexions et regardant le peuple qui s'éloigne.

Le lion populaire est sorti des forêts.

RAIMOND, à part.

Il sort, mugit et tue — et se prend aux filets.
Puissant agitateur, malgré ton éloquence,
L'Eglise aura bientôt usé ton influence :
Contre ce roc puissant jamais rien ne prévaut.
Mais servons-nous de lui, c'est l'homme qu'il nous faut.

ACTE PREMIER

17

S'approchant de lui, à voix haute.

Sur un seul mot de toi, tous ont quitté la place.
Quel est donc ton pouvoir sur cette populace?

RIENZI.

Mon pouvoir? — Je les aime et je connais chacun ;
Je suis leur protecteur, leur guide, leur tribun.
Ils ont des cœurs vaillants dans leurs mâles poitrines.

RAYMOND, à part.

Apôtre dangereux de mauvaises doctrines.

Haut.

Écoute, Rienzi! dans ces temps orageux,
Seul tu sus rester pur, dévoué, courageux ;
Seul tu peux rendre Rome opulente et prospère.
Je viens auprès de toi par l'ordre du Saint-Père.

RIENZI.

Oh! parlez, monseigneur; j'écoute avec respect.

RAYMOND.

Ton ardent dévouement ne nous est pas suspect.
Sa Sainteté connaît ton zèle pour l'Église
Qui régénère l'homme et qui le civilise.
Trois ans sont écoulés : Tu vins à notre cour,
Dans la belle Avignon, pressant notre retour
Vers la ville éternelle, au nom de l'Italie.
L'Église, qui sait tout et qui jamais n'oublie,
Se souviendra toujours du jeune ambassade
Dont elle a reconnu la brûlante ferveur.

RIENZI.

Ne parlons pas de moi; c'est un détail futile;
Je n'ai d'ambition que celle d'être utile.

RAYMOND.

Par un poste influent tu fus récompensé.
Je te retrouve ici, tout puissant, encensé,
Exerçant ton empire avec un cœur modeste,
Et la plèbe romaine obéit à ton geste.
Le Saint-Père est tout prêt à te combler d'honneurs,
Si tu nous rends le calme en courbant les seigneurs.

Arrachons l'Italie à ces hardis satrapes
Remplis d'iniquités! — Rome appartient aux papes.

RIENZI.

Non ! au peuple romain qui toujours se prosterne,
Qu'on opprime toujours, que toujours on gouverne;
Mais qui se lasse enfin de traîner son boulet
Et, dépouillé de tout, veut sa place au banquet.

RAIMOND.

Il faut mener le peuple, aveugle démagogue,
Et borner sa science au simple Décalogue.
Le peuple est un prétexte, un nom, un instrument,
Qui tantôt nous sert d'arme et tantôt d'argument.
Tu dois viser plus haut : Prends parti pour l'Église
Qui poursuit l'unité, qui prêche et moralise.
Reine de l'avenir, légitime pouvoir,
Elle a su tout dompter, tout régler, tout prévoir.
Le père des chrétiens est lui-même un mystère,
Le successeur du Christ, son vicaire sur terre :
Il est le roi des rois qu'on adore à genoux.

RIENZI.

Je m'incline à son nom; que me proposez-vous?

RAIMOND.

Compatissant aux maux d'un monde qui s'égare,
Votre vrai souverain qui porte la tiare,
Quoique vivant en France et de Rome exilé,
Dans sa mansuétude octroie un jubilé.
Aux Chrétiens qui feront le saint pèlerinage
Aux tombeaux des martyrs, sous notre patronage,
Clément six veut offrir un pardon général
Authentique et scellé de l'anneau pastoral.
Absous et plein de foi, de miracles avides,
Les dévots rempliront nos coffres qui sont vides;
Et l'Église, mon fils, saura sanctifier
Tous les objets mondains qu'ils vont sacrifier.
Pour elle tout est pur : c'est son vieux privilège,
Et tout doit se plier aux projets du Saint-Siège.
La fin nous justifie : amassons un trésor,
Pour que la papauté prenne un puissant essor !
Rome redeviendra la forte métropole;
Nous ferons du Latran le nouveau Capitole.

RIENZI, avec ironie.

L'idée est vraiment grande, et c'est un noble but
Pour lequel les chrétiens offriront leur tribut.

RAIMOND.

Mais pour nous garantir un nombreux assemblage,
Il faudrait mettre fin à l'affreux brigandage
Qui de la Campanie infeste les chemins;
Il faudrait rassurer les craintifs pèlerins.

RIENZI.

Et que projetez-vous? Les brigands sanguinaires
Sont tous des Allemands, des soudards mercenaires,
Des voleurs enrôlés, soldés par les barons,
• Et vivant de rapine au nom de leurs patrons.

RAIMOND.

Je les ai menacés, comme vicaire et nonce,
De tous les châtimens que l'Évangile annonce;
Je m'offris pour arbitre : ils m'ont tous récusé;
Je les supplie en vain : il m'ont tout refusé.

RIENZI.

La paix ne convient pas aux seigneurs despotiques;
Ils aiment mieux piller, saccager les boutiques,
Torturer des captifs, exiger des rançons,
User de violence et brûler les moissons.
Que de sang a coulé dans leurs folles querelles!
Regardez leurs palais : ce sont des citadelles.
Du haut de leurs créneaux ils ont bravé la loi.

RAIMOND.

Et qui les domptera? qui peut les punir?

RIENZI.

Moi!

J'en ai la volonté, j'en aurai la puissance.

RAIMOND.

A ces patriciens si fiers de leur naissance,
A leurs murs crénelés, à leurs soudards Germaines,
Qu'opposer, Rienzi?

RIENZI

RIENZI.

Les citoyens romains.
Les tyrans pâliront devant la multitude.

RAIMOND.

Compte, si tu nous sers, sur notre gratitude.

RIENZI.

Pour changer ce régime ignoble et dissolu,
Il me faudrait dans Rome un pouvoir absolu.

RAIMOND.

Au nom de Clément six je t'en fais la promesse ;
Commande et règle tout sans crainte ni faiblesse.

RIENZI.

Il faut jusqu'au dernier extirper les brigands ;
Pour frapper haut et fort, puis-je frapper les grands ?

RAIMOND le regarde en silence, et dit ensuite d'une voix contenue.

Un tronc décapité jamais ne ressuscite.
Ne t'occupe de rien que de la réussite :
Tout acte audacieux s'absout par le succès.
Mon doux Jésus ! ils n'ont commis que trop d'excès,
Ces fils de Bélial, ces scélérats indignes !
Sourds à la voix du ciel, hérétiques insignes,
Ils n'ont pas craint, hélas ! d'amoindrir nos profits,
En fermant aux pécheurs l'accès du paradis.

RIENZI.

Leur ligue est menaçante : on pourra la dissoudre,
Si la loi les atteint, tombant comme la foudre.
Mais pour anéantir tout rebelle importun,
Je veux les attributs, le titre de tribun.

RAIMOND.

Je puis te le donner, comme légat du pape.
Gouverneur absolu, punis, ordonne et frappe :
Le suffrage unanime est plus qu'un parchemin.

RIENZI.

Rome sera vengée et libre avant demain.

RAIMOND.

Réussis. Rienzi ! le monde te regarde.
Que le Seigneur puissant t'ait en sa sainte garde !

Il lui donne sa bénédiction et sort.

SCÈNE V

RIENZI, seul.

Ah ! vous m'avez élu pour servir vos projets ?
Le Saint-Père nous traite en vassaux, en sujets.
S'il nous faut obéir, pourquoi changer de maîtres ?
Mais le gouvernement n'appartient pas aux prêtres ;
L'âme est leur seul domaine, et, ministres du ciel,
Ils n'ont jamais de droits au pouvoir temporel.
Le pape est à l'Europe, au monde catholique :
Rome, au lieu d'abdiquer, redevient république. —
Le destin s'accomplit : déjà l'heure a sonné. —
Tribun, tribun romain ! grand nom qui m'est donné !
Titre plus précieux qu'un brillant diadème,
Du pouvoir populaire illustre et saint emblème !
Le peuple attend de moi sa honte ou son salut :
Serai-je des Gracchus un digne substitut ?
Que trouverai-je au bout, triomphe ou calomnies ?
Traînera-t-on mon nom, maudit, aux gémonies ?
Ou sera-t-il de ceux que l'homme peut bénir ?
Terrible question que résout l'avenir !
Mon Dieu qui m'inspiras ma foi pure et profonde,
Toi qui m'as dit d'agir, de délivrer le monde,
Ton regard infailible a pu sonder mon cœur !
Tu connais mon dessein, tu connais ma candeur.
Oh ! rends-moi juste et fort, mon Dieu ! je t'en supplie !
Je me dois à mon peuple, à Rome, à l'Italie ;
Je me dois aux souffrants, aux pauvres opprimés,
Dont la vie est l'enfer, qui pieds nus, affamés,
Ont bu jusqu'à la lie aux coupes des misères.
L'ignorance et la faim, ces horribles ulcères,
Ont dévoré leur chair, brisé leur dignité :
Ils ont soif de bonheur et soif de liberté.
Je veux reconquérir les droits imprescriptibles
Qui les rendront heureux, libres, irrésistibles.
La loi protégera le pauvre plébéien ;
Je ferai d'un Ilote un homme, un citoyen.

Le but est noble et grand, et c'est assez de gloire
 Que de l'avoir tenté : périsse ma mémoire!
 Est-ce payer trop cher leur affranchissement?
 Quel homme a pu servir le monde impunément?
 Je saurai tout braver, le poignard du sicaire
 Et le dénigrement : je monte à mon calvaire,
 Comme ont fait les tribuns et les anciens consuls.
 Une longue existence est hors de mes calculs.
 Je pense avec dédain aux arrêts de l'histoire :
 On ne peut s'assurer l'honneur ni la victoire,
 Mais je ferai du moins un pacte avec la mort.
 L'homme qui ne craint rien est toujours libre et fort.
 Zélé dans ma ferveur, ardent dans ma croyance,
 Je marcherai tout seul, fier de ma conscience.

Il sort par la gauche.

SCÈNE VI

IRÈNE se précipite sur la scène, venant du côté droit, BENEDETTA la suit.

La nuit tombe pendant cette scène.

BENEDETTA.

D'où provient votre effroi? qui cause votre ennui?
 Parlez, ma chère Irène!

IRÈNE.

Oh! je l'ai vu, c'est lui!
 Lui — que j'ai distingué derrière une colonne.

BENEDETTA.

Lui? quelqu'un qui vous guette et qui vous espionne?

IRÈNE.

Il n'a pas regardé; mais cependant mon cœur
 Palpite éperdument de plaisir et de peur.

BENEDETTA.

Qui voyez-vous? parlez; avez-vous le délire?

IRÈNE.

Adrien di Castello! c'est lui, mon Dieu! j'expire!

BENEDETTA.

Calmez-vous, chère enfant ! C'est un charmant seigneur,
Mais vous ne pouvez pas l'aimer avec honneur ;
Car il est noble, Irène, et de très-haut lignage :
L'amour n'aboutirait jamais au mariage.
Et votre frère et vous, vous avez trop d'orgueil
Pour qu'il puisse autrement dépasser votre seuil.

IRÈNE.

Tais-toi, Benedetta ; cette idée est frivole :
Jamais il ne m'a dit une seule parole.
Je n'avais que treize ans, mais je l'aimais d'amour,
Quand l'empereur Germain l'appela dans sa cour ;
Je n'étais qu'une enfant étourdie et légère.
Aujourd'hui, je le sais, je lui suis étrangère,
Car depuis son retour avec soin je l'ai fui !

BENEDETTA.

Alors, pourquoi l'aimer ? pourquoi penser à lui ?

IRÈNE.

Tu veux savoir pourquoi ? c'est qu'il est mon idole,
Mon Dieu qui porte au front la brillante auréole.
Il est plus qu'un amant, il est mon idéal,
Le beau type d'un preux, d'un chevalier loyal.
J'ai gravé son image en traits ineffaçables ;
Les élans de mon cœur, trésors inépuisables,
En lui sont concentrés : son âme est mon domaine.

BENEDETTA.

Sainte Vierge ! est-ce ainsi que parle une Romaine ?
Mais savez-vous du moins s'il vous aime en retour ?

IRÈNE.

Non ! je veux l'ignorer pour nourrir mon amour.
Seule, je pense à lui, je le vois dans mon rêve :
Ce songe de bonheur, nul réveil ne l'enlève.
Te raconter comment cet amour est éclos,
Je ne le pourrais pas. J'en ai fait mon héros ;
Mon cœur l'a mis si haut et l'a dépeint si tendre
Que s'il m'approche un jour il ne peut que descendre.

BENEDETTA.

Et c'est là de l'amour? — S'aimer sans se parler,
 Le cœur gros de soupirs qu'on ne peut exhaler!
 Bon Dieu! doit-on ainsi gaspiller l'existence?
 Moi, je ne comprends pas un amour à distance.
 Si l'amant ne m'avait au moins serré la main,
 Je laisserais plutôt périr le genre humain,
 Je resterais plutôt à jamais vieille fille,
 Je mettrais entre nous le couvent et la grille,
 Plutôt que d'épouser l'homme le plus charmant
 Qui jouerait aussi mal le rôle d'un amant.

IRÈNE.

Tout autre est mon amour : sa chaleur illumine,
 C'est un dieu dont l'ardeur m'inspire et me domine.
 Mon amant disparaît : ce que j'aime est l'amour,
 L'amour tel que le chante un tendre troubadour,
 L'amour qui d'un grand cœur est l'infaillible marque,
 Qui vit dans les sonnets de l'immortel Pétrarque,
 Cet amour si divin qu'il devient une foi.
 Ainsi j'aime Adrien : il est ma Laure, à moi !

BENEDETTA.

Quelle exaltation ; c'est presque la folie.
 Vos sens sont égarés : Vous, si jeune et jolie,
 Qui voyez sur vos pas courir les amoureux,
 Vous vous abandonnez à ces rêves fiévreux?

IRÈNE.

Laisse-moi ma folie! oh ! laisse moi mon rêve!
 Ne me prends pas mon ciel : la vie est assez brève.
 Mon rêve est le bonheur et l'immortalité :
 Combien je le préfère à la réalité!

BENEDETTA.

Ma pauvre Irène ! un rêve est toujours chimérique.
 Vous cherchez le bonheur dans l'amour excentrique.
 Notre monde a du bon et c'est un sort bien doux
 De régner dans le cœur d'un excellent époux.
 Le foyer est plus saint, plus pur qu'un monastère.
 Nous avons beau rêver : nous vivons sur la terre,
 L'amour et le devoir bornent notre horizon.

La tâche a sa grandeur : Embellir la maison,
Être l'ange gardien, la compagne choisie ;
Oh ! le ménage, enfant, n'est pas sans poésie.

IRÈNE.

Ce ravissant tableau fait palpiter mon cœur.
Oui, la famille vraie est un divin bonheur.
Se donner tout entière à l'homme que l'on aime,
C'est faire de la vie un enivrant poème
Qui ne saurait finir, pas même avec la mort.
Adoucir, partager les coups cruels du sort,
Deux cœurs à l'unisson et rien qu'une seule âme :
Quelle félicité ! quel ciel pour une femme !
Oh ! si Dieu m'avait fait un pareil avenir,
Je vivrais pour aimer, je vivrais pour bénir !
Je passerais mes jours à veiller sur la gloire
De mon vaillant époux ; à garder la mémoire
De ce qu'il accomplit, chevalier ou tribun ;
A verser sur son front l'amour comme un parfum ;
A planer sur sa vie en la rendant prospère ;
A former des enfants dignes d'un pareil père. —
Mais engager sa foi sans un amour fervent,
C'est unir un cadavre à quelque être vivant ;
C'est faire de son corps un honteux sacrifice ;
C'est condamner son âme au plus affreux supplice ! —
Malheur ! il est trop grand celui que j'ai choisi.

BENEDETTA.

Qui pourrait dédaigner la sœur de Rienzi ?

IRÈNE.

Puis-je aspirer si haut, moi, simple roturière ?
Je ne voudrais jamais entraver sa carrière.
Hélas ! c'est malgré moi que mon cœur m'entraîna.

BENEDETTA.

Ne perdez pas l'espoir : la signora Nina,
Que votre frère épouse, est de vieille noblesse.
Eh ! qu'importe le rang aux cœurs pleins de tendresse ?
Mais la nuit est venue ; il se fait tard. Rentrons !

IRÈNE.

J'aperçois des flambeaux ; j'entends des pas. Fuyons !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ORSINI, SAVELLI, SOLDATS ET VALETS, portant des torches.

Irène et Benedetta s'enfuient vers le fond du théâtre, à gauche, au moment où Orsini et Savelli paraissent à droite.

ORSINI.

Dépêchons-nous ! Je vois une tunique blanche.

SAVELLI.

Des femmes ! par l'enfer ! je prendrai ma revanche.

Orsini court après Irène, qu'il atteint. Savelli saisit Benedetta.

IRÈNE.

Au secours !

BENEDETTA.

Au secours !

ORSINI, aux valets qui sont restés près de la coulisse.

Hé ! marauds, un flambeau !

Pour éclairer de près ce ravissant tableau.

Les serviteurs s'approchent avec des torches.

ORSINI, étreignant Irène.

Quelle charmante enfant !

SAVELLI, repoussant Benedetta.

Quelle affreuse duègne !

ORSINI.

Encore un insuccès ? Il faut que je te plaigne !
 Un destin malveillant s'obstine contre toi,
 Mon pauvre Savelli ! Je suis plus heureux, moi,
 Je mets toujours la main sur des beautés pareilles.
 Tu me parais créé pour consoler les vieilles.
 Ma foi ! j'en ris encore : Au dernier guet-apens,
 Ta conquête annonçait soixante et dix printemps.

SAVELLI.

Oui ! mais pour la punir de n'en avoir pas seize,
 J'ai sanglé la figure à la pauvre niaise.

ACTE PREMIER

27

Repoussant, Benedetta.

Hibou! va-t-en, on bien ton visage mignard
S'enlaidirait encor, marqué par mon poignard!

BENEDETTA.

O ma jeune maitresse!

ORSINI.

Un doux sort me l'accorde.

SAVELLI, s'avancant sur Benedetta.

Ah! tu veux raisonner? Malheur!

BENEDETTA.

Miséricorde!

ORSINI.

C'est peu galant, mon cher, d'interrompre un discours.

SAVELLI.

Au large! ou je te tue.

BENEDETTA, s'enfuyant.

Au secours!

IRÈNE, qui se débat.

Au secours!

ORSINI.

Tu ne peux t'envoler, gentille tourterelle;
Roucoule avec tendresse et ne sois pas cruelle.

SAVELLI.

Vrai! je te porte envie.

IRÈNE.

A l'aide! à l'assassin!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins BENEDETTA. ADRIEN accourt, suivi de RODOLPHE.

ADRIEN.

On maltraite une femme? Indigne spadassin!

Vous vous croyez un homme, et vous n'avez pas honte
D'insulter la faiblesse ? Aussi je vous affronte.

ORSINI.

Sais-tu que j'ai pour nom Giuseppe Orsini ?

ADRIEN.

C'est un beau nom, seigneur, mais qui sera honni,
Et qui, par vos méfaits, perdra tout son prestige.
Vous êtes riche et noble : eh bien ! noblesse oblige.

ORSINI.

Merci de la leçon.

IRÈNE.

Par pitié, sauvez-moi !

ADRIEN.

Votre nom, voyez-vous, n'inspire que l'effroi ;
Vous le déshonorez et, traîné dans la boue,
Il est un de ces noms que le peuple bafoue.
Faut-il s'en étonner ? Au lieu de protecteurs,
Ce peuple trouve en vous d'affreux violateurs
Et d'infâmes couards ; car il est lâche, infâme,
Pour l'homme vigoureux d'outrager une femme.

ORSINI.

Lâche, infâme, as-tu dit, mon gentil damoiseau ?
Vraiment, tu me fais rire, imberbe jouvenceau !
Tu ne peux m'insulter ; j'aime fort ta harangue :
Voyons si ton épée est égale à ta langue.

ADRIEN, tirant son épée.

Non moins noble que toi, je suis un Colonna.

ORSINI, se mettant en garde.

La haine est perspicace : elle m'aiguillonna
Dès que je t'aperçus ; c'est un legs de famille.

ADRIEN.

L'air fanfaron messied au vainqueur d'une fille.

Ils croisent le fer ; Orsini tient Irène enlacée de son bras gauche.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CECCO et des HOMMES DU PEUPLE accourent masqués et portant une écharpe rouge nouée autour du bras gauche.

RODOLPHE.

A l'aide, Colonnas!

CECCO.

Sus à ces nobles loups!

Les Bourgeois repoussent les partisans d'Orsini au fond du théâtre.

IRÈNE.

Jésus!

ORSINI.

Vile canaille!

CECCO.

Accablez-les de coups.

Après un court combat, Adrien fait sauter l'épée d'Orsini et lui met la sienne sur la poitrine.

ORSINI.

J'étouffe de venin, de rage inassouvie.

ADRIEN.

Laisse aller ta victime, ou c'est fait de ta vie.

ORSINI.

Oh! je me vengerai.

ADRIEN.

Je ris de ta fureur.

Orsini lâche Irène, qui tombe à genoux; Adrien le suit quelques pas, jusqu'à ce qu'il arrive près de ses valets qui l'entraînent, et revient ensuite près de la jeune fille. Cecco et ses hommes poursuivent la troupe d'Orsini.

IRÈNE.

Merci, mon Dieu, merci!

ADRIEN.

Calmez votre terreur.

SCÈNE X

IRÈNE, ADRIEN.

IRÈNE, à genoux, à part.

C'est lui, c'est lui, grand Dieu ! c'est l'élu de mon âme.

ADRIEN, allant la relever.

Scélérats ! — Une enfant ! — Levez-vous, pauvre femme.

IRÈNE.

Ah ! vous m'avez sauvé la vie avec l'honneur :
Laissez-moi vous bénir, noble et vaillant seigneur.

ADRIEN.

Il a flétri son nom, ce baron misérable.
Je comprends maintenant la haine inexorable
De tous les plébéiens, leur cœur rempli de fiel.
Le cri des opprimés doit monter jusqu'au ciel.
Craignez, patriciens, un peuple qui se venge. —
Rien ne peut les fléchir, pas même un pareil ange.
Ne tremblez pas ainsi, penchez-vous à mon bras.

IRÈNE.

Oh ! je vous suivrai, vous, sans peur, sans embarras.

ADRIEN.

Quel enivrant regard ! — Son œil se rassérène.
Informez-moi comment on vous appelle.

IRÈNE.

Irène.

ADRIEN.

Irène ! quel doux nom ! Je le dirai souvent,
Le jour dans ma pensée et la nuit en rêvant.

IRÈNE, à mi-voix.

Je l'évitais, hélas ! C'est Dieu qui me l'amène.
Je n'ai pas de le fuir la force surhumaine.

ADRIEN.

Je suis pour vous un frère, un zélé défenseur,
Et je vous conduirai.

IRÈNE.

Merci ! je suis la sœur

De Rienzi.

ADRIEN.

Mon Dieu ! quelle coïncidence !
Je ne saurais assez louer la Providence
Qui, pour vous protéger, m'a conduit sur vos pas.
La sœur de Rienzi ! venez ! ne tardons pas.

Ils sortent par la gauche.

SCÈNE XI

CECCO et ses hommes reviennent par la droite, ensuite PANDULFO et les bourgeois ; enfin RIENZI et les autres CONJURÉS, tous masqués, armés et portant l'écharpe rouge.

Le théâtre reste dans l'obscurité.

CECCO, allant vers le fond de la scène.

Le mot d'ordre ? arrêtez !

PANDULFO et les BOURGEOIS dans la coulisse.

Dieu, Rome et l'Italie !

Ils entrent.

CECCO et les siens.

Liberté !

PANDULFO.

Bien.

CECCO allant vers la gauche.

Qui vive ?

RIENZI et les CONJURÉS dans la coulisse.

Amis de la patrie !

Ils entrent.

PANDULFO.

Dieu, liberté, patrie ! à ces noms vénérés,
Nous nous reconnaissons. A l'œuvre, conjurés !

Ils forment un cercle. Rienzi, nu-tête et seul sans masque, est enveloppé dans les plis d'un manteau rouge et se met au centre. Un conjuré, placé derrière lui, tient un drapeau rouge au-dessus de sa tête.

CECCO, à Rienzi.

Nous t'avons élu chef; sois donc notre interprète.

RIENZI.

Je vois dans ce lieu sombre, à cette heure secrète,
Ce que Rome contient de grands et nobles cœurs,
Ignorant l'épouvante et les lâches terreurs.
Les vaillants plébéiens que la vengeance enrôle,
N'auront pas attendu ma brûlante parole :
Car les temps sont passés où le peuple mutin
Se retirait en paix sur le mont Aventin.
Il attaque aujourd'hui les abus dans leur source
Par l'insurrection, sa suprême ressource.
Notre cause est sacrée et le prix vaut l'enjeu,
Et nous la gagnerons avec l'aide de Dieu.
L'audace nous unit, la haine nous assemble :
Résolus, nous vaincrons ou nous mourrons ensemble.
Romains, plutôt la mort que l'asservissement !
Êtes-vous prêts ?

LES CONJURÉS.

Oui, tous.

RIENZI.

Répétez le serment.

Il prend son épée dans la main droite, élevant la garde comme une croix, et la Bible dans la main gauche. Les conjurés se tiennent par la main, en formant le cercle.

Sur ce glaive sacré, ce livre symbolique,
Nous jurons de mourir pour notre république.

Tous les conjurés répètent ces deux vers.

Au faible, sympathie ! et haine à tout puissant !
Et pour la liberté versons tout notre sang !

Les conspirateurs répètent également ces deux vers.

Les droits nés avec l'homme et transmis par nos pères,
Les droits de citoyens libres, égaux et frères,
Nous sont tous enlevés ; nous les reconquerrons.
Il faut vaincre ou mourir. Jurez.

LES CONJURÉS, élevant la main et se découvrant.

Nous le jurons.

RIENZI.

Le voilà répandu ce germe qui féconde.

ACTE PREMIER

33

La sainte Liberté fera le tour du monde :
Il est beau de périr pour ce noble dessein.

On entend sonner la cloche du Capitole.

Écoutez le signal, c'est la voix du tocsin.
Suivez votre tribun, Romains, au Capitole.
Ah ! le peuple est pour vous la plèbe qu'on immole ?
Messeigneurs, garde à vous ! la plèbe, la voici !

TOUS.

Gloire au libérateur, au tribun Rienzi !

Ils sortent, Rienzi en tête, au moment où le rideau tombe.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une salle du Capitole brillamment décorée et illuminée. Des tables sont placées de chaque côté, le long de la coulisse. Une fenêtre donnant sur un balcon se trouve à la gauche du spectateur. Portes de chaque côté. Le fond est fermé par un rideau.

SCÈNE PREMIÈRE

RIENZI, NINA, IRÈNE, COLONNA, ORSINI, SAVELLI, SIGNORA COLONNA, SIGNORA FRANGIPANI, SIGNORA MALATESTA, SEIGNEURS, et DAMES, PAGES et VALETS.

Les convives sont assis aux deux tables; Rienzi préside à celle de droite, Nina à celle de gauche. Adrien et Irène se trouvent près de Rienzi; le vieux Colonna est à la même table, sur le devant. Savelli et Orsini occupent les premiers sièges de la table de Nina. Les Pages se tiennent derrière les Dames; les Valets circulent avec des flacons. Le repas touche à sa fin. (Nina est vêtue avec une extrême élégance; Rienzi porte une tunique de pourpre brodée d'or.)

ORSINI, à Savelli.

Je pardonne au tribun : il a des mœurs polies;
Les hommes sont bruyants et les femmes jolies.

SAVELLI.

C'est un banquet divin : vois, les vins sont fumeux,
Les flacons scintillants, les cuisiniers fameux.
Quand la tête et le cœur sont en proie à l'ivresse,
Nargue à la politique et vive l'allégresse!

ORSINI, à mi-voix.

Il est ivre déjà. — Sois prudent, Savelli.

SAVELLI se lève, le verre à la main.

Je bois à notre hôtesse, à Nina Raselli.
Pour fêter dignement sa beauté sans pareille,
Versez à pleins hanaps la liqueur de la treille.

LES SEIGNEURS, se levant.

A Nina Raselli !

ADRIEN.

La femme du tribun.

A l'exception de Savelli, les nobles posent leurs verres sur la table et reprennent leurs places.

COLONNA, regardant Adrien avec colère.

Et c'est un Colonna !

SAVELLI.

Peste de l'importun !
Je bois à Nina seule, à la belle des belles !

RIENZI, à part.

Vous osez m'insulter, conspirateurs rebelles !

Haut.

Merci pour ma Nina de ce propos galant.

COLONNA, à son voisin.

Quel hardi parvenu ! quel bourgeois insolent !

SAVELLI.

Soyez reine, Nina ; sujets de votre empire,
Livrons-nous à la joie, et honte à qui conspire !

ORSINI, bas à Savelli.

Tu peux tout perdre, ivrogne, et tu me fais trembler.
Tes indiscretions viendront tout révéler.

Haut.

Point de fête sans chant ! Allons, Savelli, chante
Quelque lai provençal ou bien quelque sirvente.

SAVELLI.

Je suis un gai poète, un joyeux ménestrel :
L'amour que je célèbre est quelque peu charnel.

Il chante.

Où cours-tu, douce maîtresse,
Et quel aiguillon te presse ?

RIENZI

Prête l'oreille à mes vœux.
 Reste ici, belle volage;
 On sait bien que tout voyage
 Fait trouver des amoureux.

Jeune fille,
 Dont l'œil brille
 Et scintille,
 Écoute le troubadour.
 Il admire
 Ton sourire
 Qui l'inspire;
 Dieu te créa pour l'amour.

Profitons de l'allégresse,
 Et cueillons chaque caresse :
 Qui peut prévoir l'avenir?
 La sagesse est mensongère;
 La jeunesse est passagère :
 Différer n'est pas jouir.

Jeune fille, etc.

NINA.

Merci, noble baron ! vrai, je vous complimente :
 Le chanteur est habile et la chanson charmante.

SAVELLI.

Ce suffrage flatteur fera des envieux.
 A votre tour, madame, un chant harmonieux.

LES NOBLES.

Oui, chantez, signora !

ORSINI.

Comme eux tous, je mendie.
 Donnez-nous la faveur de quelque mélo-die.

NINA chante, en s'accompagnant du luth.

Plus de chagrin, de plainte amère !
 L'homme fut le même toujours :
 Changeant de maîtresse et d'amours.
 La constance est une chimère.

Plus de soupirs,
De vains désirs,
Mais restons belles et rienses !
Si nos amants
Sont inconstants,
Entonnons des chansons joyeuses.

Séchons nos pleurs pour le volage
Qui se rit de notre tourment !
L'amour aime le changement,
Depuis que l'arbre a du feuillage.

Plus de soupirs, etc.

SAVELLI.

C'est divin.

ORSINI.

Tais-toi donc, flatteur extravagant !

SAVELLI.

Je maintiens : c'est céleste ; et je jette mon gant
A qui veut proférer cet atroce libelle
Qu'il est chanson plus douce ou chanteuse plus belle.

Il jette son gant au milieu de la salle.

NINA, se levant.

Paix, sire chevalier ! Mesdames, levons-nous !

Elle vient sur le devant de la scène et s'adresse à Savelli.

Vous leur jetez le gant ? Vraiment ! y pensez-vous !
C'est un labeur ingrat. Je vois, non sans délice,
Que vous voulez pour moi descendre dans la lice ;
Pour parler franchement, je hais les ferrailleurs
Et me fie à celui qui porte mes couleurs.

Elle montre Rienzi du geste et fait une révérence ; Savelli est décontenancé et se retire avec Orsini vers le fond.

SAVELLI, à Orsini.

C'est une enchanteresse, une belle sirène.

ORSINI.

Elle a l'air arrogant et le port d'une reine.

Les Seigneurs sont maintenant à l'arrière-plan ; les Dames se groupent autour de Nina, qui prend des allures hautaines.

NINA.

Vous avez bien voulu parfumer le banquet,
Car dans tous les festins la femme est le bouquet.
Cet hommage flatteur, que dûment j'apprécie
Comble tous mes désirs et je vous remercie.

A Signora Colonna.

J'ai passé l'autre jour devant votre palais,
Signora Colonna; qu'il a gagné d'attraits,
Depuis qu'on fait raser créneaux et meurtrières,
Et que les spadassins font place aux chambrrières!

A Signora Orsini.

Rienzi, signora, protégez votre époux
Et lui réserve un poste en dépit des jaloux.

A Signora Frangipani, qui tient des tablettes à la main.

Avez-vous lu ces vers? Dans son doux idiome,
Pétrarque les adresse au grand tribun de Rome.

A Signora Malatesta.

Dame Malatesta, je vous fais compliment
De recouvrer la vue aussi complètement;
Car lors du dernier bal, très-illustre baronne,
Vous m'avez confondue avec une colonne.

A toutes.

La vie aura toujours son flux et son reflux;
Songez-y bien. Adieu! je ne vous retiens plus.

Elle les salue et prend le bras d'Irène.

LA SIGNORA MALATESTA.

Quel affront! je suffoque! à moi cette impudence?

LA SIGNORA FRANGIPANI, à la signora Colonna.

Vous supportez sa morgue et son outrecuidance?

LA SIGNORA COLONNA.

Son règne sera bref. Partons! Chacun son tour!
Elle raille aujourd'hui: — nous aurons notre jour.

Elles sortent; les Seigneurs font la haie pour les laisser passer.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins les SIGNORAS COLONNA, FRANGIPANI, ORSINI et MALATESTA.

Pendant cette scène, les Valets débarrassent les tables et les emportent. Les Seigneurs se tiennent dans le fond. Rienzi, Nina, Irène et Adrien viennent sur le devant du théâtre.

COLONNA, aux nobles.

C'est par trop d'insolence! Il faut punir ce drôle.

RIENZI, à Nina.

Ma charmante Nina, tu jouas bien ton rôle.

A Irène.

Lorsque tout te sourit, d'où vient cet air penseur?

IRÈNE, à Nina.

Oh! je crains leur courroux; ménage-les, ma sœur.

RIENZI, embrassant Irène sur le front.

Sois gaie et calme-toi, mon Irène, ma fille!

IRÈNE.

Songe à mon Adrien, il est de leur famille.

ADRIEN, à Rienzi.

Pourquoi punirais-tu? quel crime ont ils commis?

RIENZI.

Ma vie est en danger, mon pouvoir compromis.

Si tu les connaissais!... — Garde ton ignorance.

Aux Nobles.

Demeurez, messeigneurs, pour une conférence.

Adrien sort avec Nina et Irène, ainsi que les Pages et les Valets.

SCÈNE III

RIENZI, COLONNA, ORSINI, SAVELLI, SEPT AUTRES SEIGNEURS.

SAVELLI, bas à Orsini.

Aurait-il découvert? je tremble malgré moi!

ORSINI, à voix basse.

Rassure-toi, poltron ! point d'inutile effroi !

Les Nobles viennent se ranger autour de Rienzi, sur le devant de la scène.

RIENZI, à Colonna.

Seigneur, votre figure est bien rébarbative ;
Vous étiez plus joyeux quand j'étais un convive
A votre table.

COLONNA.

Eh bien ! les rôles sont changés.

RIENZI.

Je reconnais bien là vos étroits préjugés.
J'ai remonté l'échelle avec la populace :
Vous avez conservé votre rang, votre place.
On ne vous vexe pas : d'où vient ce désarroi ?
Personne n'est sujet quand tout le monde est roi !
L'égalité vous choque et la paix vous désole ;
Vous regrettez l'abus, votre vieux monopole.
Quel mal vous a-t-on fait, effrénés tyranneaux ?
De chasser vos routiers, d'abattre vos créneaux ?
Au droit d'oppression vous ne sauriez prétendre :
Obéir à la loi, ce n'est jamais descendre.

COLONNA.

N'est-ce rien d'avilir les grands patriciens ?

RIENZI.

Ils ont des droits égaux à ceux des plébéiens.

COLONNA.

Égaux ! -- Et nos pouvoirs, notre prérogative ?
Vous nous les enlevez par votre tentative.

RIENZI.

Et quels sont ces pouvoirs ? Le mot est maladroit,
Car l'usurpation ne fut jamais un droit.
Colosse gigantesque à la base d'argile,
Pour l'étayer un peu, vous citez l'Évangile
Qui dit : César et Dieu devront avoir leur part.
Jamais la liberté n'appartint à César.

COLONNA.

D'où prenez-vous le droit d'ôter un privilège ?

RIENZI.

Du peuple, du Saint-Père et du sacré collège.
Si le chef de l'Église est notre suzerain,
Le peuple tout entier est le vrai souverain.

COLONNA.

Vous n'avez pas eu peur d'insulter la noblesse.
Pour avoir violé, tué quelque drôlesse,
Le pauvre Martino mourut sur le gibet :
Un vieux patricien pendu comme un valet !
Vous, fils d'un hôtelier, fites mourir un comte :
C'est un affront sanglant dont nous demandons compte.

RIENZI.

Je punirai de mort tout brutal meurtrier,
Qu'il soit patricien ou modeste ouvrier.

COLONNA.

C'est un fait révoltant, un odieux outrage.

RIENZI.

Je connais le motif de votre ignoble rage,
De votre sympathie avec des assassins :
Le guet-apens, Seigneurs, entre dans vos desseins.

SAVELLI, effrayé.

Il a tout découvert.

RIENZI.

Voyez votre complice ;
Ha ! ne dirait-on pas qu'on le traîne au supplice ?
Mais votre heure suprême est marquée au cadran !

ORSINI.

Puisque tout est perdu, vengeance ! et meurs, tyran !

Il s'élançait sur Rienzi, le poignard à la main ; l'arme s'éמושse sur la cotte de mailles que le tribun porte sous sa toge de pourpre.

RIENZI, jetant sa robe.

A moi ! — Depuis hier je connais votre race,
Et vous m'avez appris à porter la cuirasse.

Il frappe ses mains l'une contre l'autre ; à ce signal, des hommes armés entrent, avec Cecco, et se placent derrière les nobles, qui se trouvent refoulés le long des coulisses, des deux côtés de la scène. Au même instant, le rideau du fond s'ouvre et laisse voir

La salle de justice, tendue de soie rouge avec des raies blanches. Pandolfo et deux conseillers, vêtus de longues robes rouges, sont assis à une table derrière laquelle est placé un fauteuil élevé sur une estrade et surmonté d'un baldaquin. Rodolphe, les bras enchaînés, est debout près de la table; deux soldats le gardent.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PANDULFO, CECCO, RODOLPHE, DEUX CONSEILLERS,
SOLDATS.

SAVELLI.

Tout est fini, grand Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

RIENZI, qui est resté au milieu de la scène.

Vous violez la loi : la loi va vous punir.

ORSINI, regardant Rodolphe.

Oh ! le lâche Saxon ! l'abominable traître !

RODOLPHE.

Traître et lâche, vraiment ? Vous vous trompez, mon maître !
Gardez ces noms pour vous. Reître et coupe-jarret,
J'ai vendu mon poignard et n'en fais pas secret.
Le tribun m'a vaincu ; mais, par la sainte Messe !
J'ai scrupuleusement accompli ma promesse.
Vous m'avez payé, vous ! Il m'épargna la mort,
Et la vie, après tout, vaut plus que tout votre or.

RIENZI.

Vous voilà pris au piège ; il n'est plus de retraite,
Nobles condottieri ! Justice sera faite.

PANDULFO.

Vous êtes prévenus d'un forfait infernal :

Montrant Rienzi.

Voici l'accusateur ;

Montrant les Assesseurs.

— Voici le tribunal.

RIENZI.

Juges, écoutez-moi. Par le vieux privilège
Cher au peuple romain, que le Seigneur protège,
Hier du Saint-Esprit on me fit chevalier.

Selon le rite ancien, qui vous est familier,
 A Saint-Jean de Latran, pour la veille des armes,
 Je dus passer la nuit. Le cœur exempt d'alarmes,
 Je reposais en paix, tout vêtu, sur mon lit.
 Sorti victorieux d'un terrible conflit,
 Je remerciais Dieu qui, dans sa providence,
 A daigné protéger l'œuvre d'indépendance
 Et rendre la grandeur à ce peuple immortel.
 Quelques faibles rayons venaient du maître-autel.
 Ces seigneurs, occupant la chapelle voisine,
 Veillaient, — comme un sicaire alors qu'il assassine.
 Tout à coup j'aperçois un visage hagard,
 Et je vois une main brandissant un poignard.
 Se trainant sur la dalle et dans l'église sombre,
 Un homme jusqu'à moi s'était glissé dans l'ombre.
 Je lui saisis le bras ; je désarme sa main ;
 Je terrasse d'un coup ce meurtrier germain.
 Nul cri ne fut poussé ; l'arme sur sa poitrine,
 J'arrache son secret qui tous les incrimine :
 Oui, les barons romains soldent des malfaiteurs.
 Il vous dira les noms des vils conspirateurs.
 Quelle noblesse, hélas ! elle rampe et s'efface :
 L'un d'eux s'est-il levé pour me frapper en face ?
 Ils ont tué la foi, violé le sommeil.
 L'échafaud les attend ; je les livre au conseil.

RODOLPHE.

Le tribun a dit vrai : je suis sicaire à gages.

Mouvement parmi les Nobles.

La pâleur de la mort s'étend sur vos visages ;
 Vous me croyiez en fuite, et vous voilà surpris. —
 Ils ont loué ma main, ils m'ont payé le prix :
 Ces superbes seigneurs, les plus beaux noms de Rome,
 M'ont dit d'assassiner, pendant la nuit, cet homme
 Qu'ils n'osaient point frapper en plein soleil, debout.
 Je fus leur instrument, leur bras, et voilà tout.
 Ils ont tramé le meurtre, ouvert la basilique,
 Prêts à souiller de sang le temple catholique ;
 Ils m'ont marqué la place où j'étais embusqué.
 Ce n'est pas, voyez-vous, le cœur qui m'a manqué,
 Et l'on ne dira plus que je suis lâche et traître ;
 J'ai marché hardiment, j'ai tenté, foi de reître !
 J'ai tenté, moi tout seul, d'accomplir le méfait ;

Mais au lieu de dormir la victime veillait ;
 Sa main me terrassa, brisa ma résistance :
 Et moi, pour échapper au fer, à la potence,
 J'ai révélé tout bas chaque fait aggravant.
 Qu'attendez-vous de plus d'un homme qui se vend ?

PANDULFO.

Et les instigateurs ? il faut que tu les nommes.

RODOLPHE.

Et pourquoi les nommer ? les voilà. Tous ces hommes,
 Savelli, Colonna, le vieux Frangipani,
 Guido Malatesta, Giuseppe Orsini,
 Vous les reconnaissez à leurs figures blêmes ;
 Et leurs cœurs défaillants se trahissent eux-mêmes :
 Ils ne sont pas taillés pour des conspirateurs.

RIENZI.

Vous croyiez tout fini, sombres agitateurs !
 Vous qui me poursuiviez d'hommages hypocrites,
 Sycophantes hideux ! meurtriers émérites ! —
 Lorsque vous jouissiez, j'ai ployé sous le faix ;
 Vous troubliez le pays, je lui rendis la paix ;
 De vos affreux soudards j'ai purgé les campagnes,
 Rejeté les brigands au loin dans les montagnes.
 Le commerce fleurit dans l'antique cité :
 Mais vous conspirez, vous, contre la liberté,
 Et même un Colonna dégrade sa vieillesse.
 Tas de coupe-jarrets ! vous vous nommez noblesse ?
 Vous l'avez avilie : un titre est un affront,
 Et la rougeur pour vous vient me monter au front.
 Noblesse est de nos jours synonyme de vice,
 D'abus et de complot, de haine et d'injustice.

Il va s'asseoir sur le fauteuil placé sur l'estrade.

PANDULFO, aux accusés.

Avez-vous à parler contre le châtement ?

COLONNA.

Non ! mais nous protestons contre tout jugement.

ORSINI.

Des preuves !

CECCO.

Les voilà sur vos faces livides !

PANDULFO, aux assesseurs.

Ces dix barons romains sont-ils des homicides,
Convaincus par cet homme et de leur propre aveu ?
Juges du grand-conseil, répondez devant Dieu.
Quel est votre verdict ?

LES ASSESSEURS.

Nous les trouvons coupables.

PANDULFO.

Pour meurtre et guet-apens, ces crimes exécrables,
Quelle est, selon la loi, la peine ?

LES ASSESSEURS.

C'est la mort !

SAVELLI.

Dieu !

PANDULFO.

Le texte est formel; les juges sont d'accord;
Et nous vous condamnons à la mort des infâmes.
Que le Seigneur clément ait pitié de vos âmes !

RIENZI.

C'est la loi qui vous frappe et vous livre au bourreau
Dont le glaive vengeur va sortir du fourreau,
Terrible et flamboyant, pour abattre vos têtes !

COLONNA.

Dix têtes de seigneurs ! Ah ! ce sont-là vos fêtes ?

SAVELLI.

Grâce, tribun, fais grâce !

COLONNA.

Allons, tais-toi, poltron !
Sois brave comme un homme, et meurs comme un baron !

RIENZI

PANDULFO.

Occupez-vous plutôt de votre âme immortelle;
Nous vous accorderons une heure à la chapelle.

SAVELLI.

Oh! sauvez-moi! j'ai peur! — oui j'ai peur de mourir!

PANDULFO.

Une heure pour prier et pour le repentir.

Il se lève, ainsi que les Assesseurs, qui se découvrent et joignent les mains.
Nous t'invoquons ici, Seigneur, Dieu de justice!
Nous les avons jugés sans peur et sans malice,
Sur notre conscience, après mûr examen.
Confirme notre arrêt, juge suprême!

LES ASSESSEURS.

Amen!

SCÈNE V

LES MÊMES, DES MOINES.

On entend chanter au dehors la première strophe du *Dies iræ*; des moines entrent au dernier vers et marchent deux par deux, en entonnant la seconde strophe, vers le devant de la scène, où chacun se trouve en face d'un noble.

*Dies iræ, dies illa,
Crucis expandens vexilla,
Solvat sæclum in favilla.*

*Judex ergo quum sedebit,
Quidquid latet apparebit:
Nil inultum remanebit.*

LES NOBLES, saisis de terreur.

Ah!

LES MOINES.

Memento mori.

PANDULFO, aux religieux.

Remplissez votre office.

Voici des criminels destinés au supplice,
Condamnés à mourir par notre tribunal:
Moines, emmenez-les au confessionnal.

SAVELLI.

Le frisson de la mort roidit toutes mes fibres !

COLONNA.

Non, non ! nous protestons ; nous voulons être libres.
Suis-je un manant obscur, un abject hobereau,
Pour qu'on m'insulte ainsi, qu'on me livre au bourreau ?

Se tournant vers Rienzi.

Viens cracher ton venin, ténébreuse vipère !

LE MOINE, placé près de Colonna.

Apaisez-vous, mon fils !

COLONNA, éclatant.

Je ne veux pas, mon père !
Je ne veux pas mourir. C'est un injuste arrêt !
C'est atroce, à la fin. — Non je ne suis pas prêt ;
J'ai le cœur plein de fiel, l'âme préoccupée. —
Lâches ! rendez-moi donc ma dague et mon épée.

RIENZI.

Vous allez à ma haine ajouter le mépris.

LE MOINE.

Mon fils, songe à ton âme, au nom de Jésus-Christ !

RIENZI.

Quand le soleil couchant fera place aux ténèbres,
Vous entendrez au loin les tintements funèbres
Et le glas du supplice. O pécheur endurci,
Va prier : dans ce monde il n'est plus de merci !

LES MOINES.

Ingemisco, tanquam reus,
Culpâ rubet vultus meus,
Supplicanti parce, Deus.

Ils sortent en chantant le dernier vers et emmènent les Nobles, qui marchent chacun entre un Religieux et un Garde. Rodolphe est entraîné du côté opposé. Cecco sort le dernier.

SCÈNE VI

RIENZI, PANDULFO, LES ASSESSEURS.

RIENZI.

Aux meurtriers, la mort ! C'est la loi qui les juge.

PANDULFO.

Permetts-moi de parler sans fard ni subterfuge.
Vois, je suis chargé d'ans, mes cheveux sont blanchis ;
C'est la voix d'un vieillard qui te dit : réfléchis,
Pendant qu'il en est temps et que le bourreau chôme.
Dix barons d'un seul coup ! c'est décapiter Rome.

RIENZI.

Tant que je survivrai, lui faut-il d'autres chefs ?

PANDULFO.

Pardonne aux criminels, oubliant tes griefs.
Le sang est pour tout homme une amère semence :
Personne n'en profite et mieux vaut la clémence.
Le juge a disparu ; je suis ton conseiller :
Si le juge condamne, un ami doit veiller.

RIENZI.

Et la loi, prétends-tu que je la rapetisse ?
Un pardon n'est-il pas un déni de justice ?
Le châtement inspire un salutaire effroi :
Quand le criminel meurt, force reste à la loi.

PANDULFO.

Mais l'humanité veut que la loi se relâche.
Unir tous les Romains, c'est une belle tâche.
Je le répète encor, seul de tout le conseil :
Tribun, fais démolir le terrible appareil.

Il sort avec les Assesleurs qui s'inclinent devant Rienzi.

SCÈNE VII

RIENZI, seul.

La justice est toujours la meilleure tactique.
Elle a tracé pour moi la ligne politique.

Une fausse indulgence est souvent un défaut;
Leurs têtes tomberont ce soir sur l'échafaud.
Le sang de l'assassin jaillit sans flétrissure,
Sans laisser sur mon front la moindre éclaboussure.
Un tribun ne peut pas suivre la voix du cœur;
Et je les frappe en juge et non pas en vainqueur.

SCÈNE VIII

RIENZI, ADRIEN.

ADRIEN.

Des larmes dans la voix, l'âme en deuil, je m'approche;
Mais je te parle, ami, sans plainte et sans reproche.
Coupables — ils le sont, et d'un noir attentat,
Et leur mort te paraît le salut de l'État.
Peut-être as-tu raison, c'est un moment de crise.
Je ne viens pas prier : — à quoi bon ? je méprise
Ce vieillard, dont l'orgueil fit un Catilina.
Plains-moi, pleure sur moi : — je suis un Colonna.

RIENZI.

Oh ! j'aurais préféré le reproche et la plainte,
A tes sombres regrets, à ton air de contrainte.
Nous sommes dominés, entraînés par le sort :
C'est le salut commun qui demande leur mort.
Je dois veiller sur Rome et Rome me l'ordonne;
Rome sera perdue, ami, si je pardonne.

ADRIEN.

Je connais ta grande âme et ton horreur du sang
Ton cœur est trop viril pour envier leur rang.

RIENZI.

Je les ai condamnés sans peur comme sans haine.
Dans mon sein la patrie est seule souveraine;
Je suis son champion, son dernier défenseur,
Je ne puis l'immoler au bonheur de ma sœur.

ADRIEN.

Oh ! par pitié, tais-toi ! Ma douleur est poignante;
N'ouvre pas ma blessure, elle est encor saignante.
S'il faut nous séparer, pourquoi nous émouvoir ?

Chacun de nous ici doit remplir son devoir.
 Le chef de ma maison meurt de la mort du traître :
 C'est la honte et l'exil, — et je dois disparaître ;
 Car l'échafaud des miens me défend ce séjour ;
 Il faut que je renonce à la vie, à l'amour.
 C'est la conduite, ami, que prescrit la décence :
 On me reprocherait d'aduler la puissance ;
 Je ne puis violer le code de l'honneur.
 Pour toi, plus de repos ! pour moi plus de bonheur !

RIENZI.

Bien ! cela nous suffit ; point de vaines paroles !
 Chacun remplit sa tâche ; à chacun ses idoles !
 Tu te dois à l'honneur, je me dois aux Romains :
 Quittons-nous pleins d'estime et suivons nos chemins !

ADRIEN.

Soit ! Nous nous comprenons : toi, gouverne et travaille ;
 J'irai chercher la mort sur les champs de bataille.

Il regarde vers la coulisse.

C'est ta sœur, Rienzi, qui s'avance en ce lieu ;
 Laisse-moi lui parler pour un dernier adieu.

RIENZI.

Oh ! de son désespoir je m'accuse moi-même !
 Je dois porter malheur à tout être que j'aime ;
 Mon étoile l'emporte et je vais triomphant,
 Mais j'écrase en chemin cette innocente enfant.
 Elle éclate en sanglots : — ses pleurs sont mon ouvrage ;
 Cherche à la consoler, je n'ai plus de courage.

Il sort par la droite.

SCÈNE IX

ADRIEN, IRÈNE.

ADRIEN, se précipitant au devant d'Irène qui entre par la gauche.
 Irène ! chère Irène ! — Oh ! tout est consommé !

IRÈNE se jette en pleurant dans ses bras.

C'en est fait ! Je suffoque ! Adieu, mon bien-aimé !

ADRIEN.

Adieu ! Quel mot navrant ! L'illusion fut brève,
Le réveil est affreux : — Envole-toi, mon rêve,
Mon beau rêve d'amour et de félicité !
Disparais et fais place à la réalité.

IRÈNE.

Pourquoi souffrons-nous tant, innocents que nous sommes !
Que nous faisaient, à nous, les querelles des hommes ?
Notre univers était notre amour chaleureux :
Nous vivions l'un pour l'autre et nous vivions heureux.

ADRIEN.

Nul ne peut s'isoler et rester égoïste :
On se doit aux humains du moment qu'on existe.
De renoncer au monde on n'a point le pouvoir.
L'humanité prescrit à chacun le devoir
D'augmenter le bonheur, les droits de ses semblables,
Dût-il en ressentir des douleurs incurables.

IRÈNE.

Il te sied de parler en héros, en penseur,
Je ne puis que souffrir des blessures du cœur.

ADRIEN.

Tes yeux sont fatigués et tu pâlis, Irène !
Avant de m'avoir vu ta vie était sereine.
Oh ! combien je maudis mon amour indiscret
Qui t'enleva la paix, te laissant le regret !

IRÈNE.

Le regret !... de m'avoir fait connaître mon âme ?
De l'avoir échauffée à ton regard de flamme ?
Quand mon amour serait sans but, sans avenir,
Jusqu'à mon dernier jour je voudrais le bénir !
N'est-ce donc rien pour moi d'avoir eu ta pensée ?
D'avoir, devant le monde, été ta fiancée ?
N'est-ce donc rien pour moi d'avoir goûté l'amour,
D'avoir su que ton cœur m'adorait en retour ?
Mais c'est un sort brillant que toute femme envie.
Ami, tu m'as donné du bonheur pour la vie :
Que dis-je, pour la vie ? oh ! pour l'éternité !
Car l'amour bien compris est l'immortalité.

RIENZI

Où, nous nous aimerons, anges parmi les anges ;
 Nos cœurs seront unis dans d'éternels échanges.
 J'ai la conviction, le consolant espoir
 Que, même après la mort, nous pourrons nous revoir.
 Là, plus d'inimitié, de rang qui nous proscrire !
 Ami, je t'attendrai, debout sur l'autre rive,
 Au seuil du beau pays de l'amour immortel ;
 Le malheur de la vie est le bonheur au ciel !

ADRIEN.

Ton cœur bien inspiré devine ce mystère :
 Notre amour se survit au-delà de la terre,
 Et, même séparés, nous ne nous perdrons pas.

IRÈNE.

Nous ne devons jamais nous revoir ici bas ;
 L'amour que je te porte est exclu de ce monde,
 Mais ma fidélité n'en est que plus profonde.
 Mon rêve était hardi, mais il était bien doux ;
 Car j'osais espérer de t'appeler époux.
 Mon bien-aimé, pardonne à l'innocente fille
 Dont la folle tendresse oubliait ta famille.
 J'irai me retirer dans quelque saint couvent,
 Pour t'unir avec Dieu dans mon culte fervent.
 Lorsque la femme souffre, elle s'incline et prie ;
 Mais un homme, Adrien, se doit à sa patrie.
 Viens, encore un regard ! — et maintenant adieu !
 Oh ! souviens-toi d'Irène et sois béni de Dieu !

Elle l'embrasse.

ADRIEN.

Adieu ! — Non, au revoir ! Ce mot seul m'électrise
 Et me soutient. Adieu ! — Mon pauvre cœur se brise,
 Mon cœur que je te laisse ! — Adieu, toi que j'aimais,
 Ma sainte, mon Irène ! Adieu donc pour jamais !

Il sort précipitamment, en se couvrant les yeux.

SCÈNE X

IRÈNE, seule.

Dès qu'Adrien est parti, elle tombe à genoux et éclate en sanglots.

O mon Dieu ! c'est fini ! J'étouffe, je me pâme !...
 Il emporte avec lui la moitié de mon âme.

J'en mourrai ! j'en mourrai ! — c'est un trop grand effort !
 Se quitter, c'est plus dur, plus navrant que la mort !
 Mon Dieu, tu compatis à tout être qui tombe ;
 Lorsqu'il n'est plus d'espoir, tu nous ouvres la tombe.
 J'ai perdu mon amour, j'ai perdu mon soutien ;
 Je ne reverrai plus jamais mon Adrien,
 Plus jamais, plus jamais ! — Cette heure me l'emporte. —
 Il fait nuit dans ma vie. — Oh ! que ne suis-je morte !
 Je trouverais du moins la paix dans le cercueil.

Elle se lève et jette un regard d'angoisse autour d'elle.

Je suis seule ici, seule ! — Eh ! que leur fait mon deuil ?
 Vers un but isolé chacun se précipite.
 Qu'importe à l'univers la femme qui palpète ?
 Qu'importe à l'infini ma poignante douleur ?
 On écrase un amour comme on coupe une fleur.
 Oh ! j'abjure ma foi. — Juste ciel ! je blasphème.

Elle retombe à genoux.

J'ai péché ! j'ai péché ! Pardon, Seigneur suprême !
 Pardon ! je te supplie, à genoux, sanglotant. —
 Je ne peux plus prier. — Mon Dieu ! je souffre tant !

Elle sanglote et se tord les mains.

SCÈNE XI

IRÈNE, NINA, RIENZI.

Rienzi et Nina sont entrés pendant les dernières paroles d'Irène. Rienzi la regarde avec douleur ; Nina va la relever.

NINA.

Ma sœur !

IRÈNE, jetant les bras autour du cou de Nina.

Pitié, Nina ! je suis anéantie.

RIENZI, s'approchant d'elle.

Et c'est moi !

IRÈNE.

Non, pas toi ! c'est Dieu qui me châtie.

RIENZI.

Irène !

IRÈNE.

Je suis seule.

NINA.

Enfant! nous t'aimons, nous!

IRÈNE, avec passion.

O mon frère, pitié! Je t'en prie, à genoux!
 Pitié! non pas pour moi: — Je n'ai plus d'espérance;
 Moi, je suis condamnée au deuil, à la souffrance.
 Mais pour lui, pour lui seul! On lui tue un parent:
 C'est un arrêt d'exil. Oh! le savoir errant,
 Dans son âpre douleur, maudit et solitaire,
 Portant sur son blason la tache héréditaire! —
 Il t'aimait tant, hélas! tu ne peux concevoir. —
 Il était éperdu, réduit au désespoir;
 Il pleurait son amour, il souffrait dans sa race.
 Et moi, moi j'en mourrai.

RIENZI, à Nina.

Vois! l'orage s'amasse.
 Je voudrais pardonner; le ciel m'en est témoin:
 Mais il faut un exemple et Rome en a besoin.

NINA.

Ainsi ton cœur s'accorde avec la politique.
 L'échafaud ne convient qu'au pouvoir despotique:
 Un tribun populaire est prêt à pardonner;
 S'il règne par l'amour, qui peut le détrôner?
 Sois clément, Rienzi! l'impartiale histoire
 Célébrera ce jour comme un jour de victoire.
 Veux-tu que le remords vienne te mordre au flanc?
 Qu'on imprime à ton front une tache de sang?
 Je parle avec chaleur; je ne suis qu'une femme,
 Mais je redis les mots que Dieu me met dans l'âme.
 Plus grand que les barons, ose être généreux.
 Tu n'as jamais songé qu'à faire des heureux:
 La paix et le bonheur sont tes seules conquêtes.
 Ils ont voulu ta mort: toi, préserve leurs têtes.

RIENZI.

Vous m'avez convaincu; plus de peur! plus d'émoi!
 Ce sont mes eunemis; je leur fais grâce, moi!

Je le sens, la clémence est la vertu chrétienne.
Ma sœur, cherche Adrien.

IRÈNE, se jetant à son cou.

Mon Cola !

RIENZI.

Qu'il revienne !

IRÈNE.

Mon rêve était affreux : quel enivrant réveil !

NINA, prenant la main de Rienzi et le regardant avec affection.

Grand tribun !

RIENZI.

Laissez-moi ; c'est l'heure du conseil.

NINA.

La peur est sans pitié, la force est téméraire.

IRÈNE.

Et je t'aimerai tant.

Elles sortent ; Irène revient sur ses pas et embrasse de nouveau Rienzi.

Je t'aime, mon bon frère !

SCÈNE XII

RIENZI, ensuite PANDULFO, CECCO, CONSEILLERS ET HOMMES DU PEUPLE.

RIENZI.

Le droit de pardonner est mon plus beau fleuron :
C'est ainsi qu'un tribun se venge d'un baron.

Pandulfo, Cecco et les autres personnages entrent et se groupent autour de lui.

Fidèles conseillers, chaleureux patriotes !
Je vous ai réunis, bons et vaillants pilotes
Qui guidez avec moi le vaisseau de l'État !
C'est de vous, citoyens, que je tiens mon mandat.
Éclairez ma raison dans ce moment si grave.
Nous tenons sous nos pieds l'ennemi qui nous brave :
Les criminels sont là, liés, la corde au cou.
La hache est dans nos mains : Abattons-nous d'un coup

Les dix têtes de l'hydre ? — Il faut y réfléchir.
 Est-ce le sang versé qui doit nous affranchir ?
 De notre acte dépend le sort de l'Italie :
 La rigueur nous divise et la bonté rallie.

PANDULFO.

Tu le sais, j'ai moi-même émis cet argument ;
 Nul n'a, dans le conseil, suivi mon sentiment.

CECCO.

Est-ce ainsi que tu veux arrêter la tempête ?
 On ne frappe les rois, les seigneurs, qu'à la tête.
 Vous pensez rallier tous ces nobles jaloux ?
 Je crois voir des brebis qui feraient grâce aux loups.

RIENZI.

C'est un but glorieux que mon esprit contemple.
 Le rédempteur nous donne un magnifique exemple :
 Il prêcha le pardon pour tous les malfaiteurs.

PANDULFO.

Ce que tu fais est grand.

LE PEUPLE, au dehors.

Mort aux conspirateurs !

CECCO.

Entendez-vous d'ici tout un peuple qui gronde ?
 Sa forte voix s'élève et mugit comme l'onde ;
 Mieux que tous les rhéteurs il entend son salut.
 C'est un avis fatal, tribun, qui prévalut :
 Pour le bonheur public j'exige leur supplice.

RIENZI.

Nous pouvons les tuer, et ce n'est que justice ;
 Le peuple est plus que juste, il sera généreux.
 Un pardon général n'est jamais dangereux.
 Peut-être j'eus des torts : l'orgueil, le persiflage ;
 J'ai fait de mon pouvoir un frivole étalage.
 Ils ont cru voir en moi leur cruel oppresseur :
 Il faut les ramener à nous par la douceur.

PANDULFO.

L'ingratitude, ami, n'est pas dans la nature ;
 La bienveillance impose à toute créature.

RIENZI.

L'ammistie est le sceau d'un pouvoir affermi :
D'un ennemi César se faisait un ami.

CECCO.

Il fut assassiné pendant la tentative !
L'un de vous périra : Choisis l'alternative.

RIENZI.

Soit ! — Je devrais peut-être écraser le serpent
Qui me mord au talon, comme un traltre, en rampant.
Si ton cri prophétique est la voix de Cassandre,
Jusqu'à la cruauté je ne veux pas descendre ;
Et nul sur mon tombeau ne viendra buriner :
« Ci-gît un vil poltron qui n'osa pardonner. »
Peu m'importe qu'en route un sort fatal m'écrase !
Je ne veux renoncer au droit de faire grâce.
L'homme seul peut mourir, les faits sont éternels.

Élevant la voix.

Qu'on nous amène ici les barons criminels.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LES DIX BARONS, LES DAMES, LES MOINES, ADRIEN, NINA,
IRÈNE, GARDES.

Rienzi se place sur son fauteuil élevé ; les conseillers se groupent autour de son siège ; Cecco se tient un peu à l'écart des autres. Nina et Irène entrent et se mettent à droite et à gauche du tribun. La grande cloche du Capitole commence à sonner le glas funèbre. Les nobles sont amenés entre les moines et les gardes ; ils ont les bras liés, une corde au cou et une chemise de pénitent par-dessus leurs habits ; on les place le long des coulisses, sur le devant de la scène. Les dames les suivent, en robes de deuil, et se mettent à genoux, des deux côtés, sur le second plan, entre leurs maris et Rienzi. Adrien entre tristement et va se placer près du vieux Colonna qui se trouve près de la rampe.

LES MOINES commencent la dernière strophe du *Dies Iræ* au dehors et entrent en chantant.

His ergo parce, Deus,
Pie Jesu, Domine,
Dona eis requiem. Amen.

LES NOBLES, à l'exception de Colonna.

Épargnez-nous la mort !

RIENZI

LES DAMES.

Grâce ! miséricorde !

ADRIEN.

Voilà les fruits amers de l'horrible discorde !
 Rienzi, j'ai toujours été ton adhérent :
 Pour moi, sinon pour lui, pardonne à mon parent.
 Les voilà désarmés, au bord du précipice :
 Vers ces agonisants tourne un regard propice.
 J'ai blâmé leur complot, j'exècre leurs forfaits ;
 Cè sont des assassins : moi, soldat, je les hais.
 Sois plus noble qu'eux tous ; renonce à ta vengeance ;
 Jusqu'à tes meurtriers étends ton indulgence.

IRÈNE.

O mon frère, ô Cola :

LE PEUPLE, au dehors.

Mort aux séditions !

SAVELLI.

Oh ! ces cris !

LES DAMES.

Montrez-vous miséricordieux !

RIENZI.

Dans vos sombres fureurs, mornes énergumènes,
 Vous avez violé toutes les lois humaines,
 Et vous avez enfreint toutes les lois du ciel.
 Hâissez-vous en moi l'ennemi personnel ?
 Je suis chef de l'État : les plus hauts feudataires
 Ont reconnu sacrés les rois héréditaires.
 Si je n'ai pas trouvé de sceptre en mon berceau,
 Le Dieu des nations m'a marqué de son sceau.
 Respect au citoyen que le peuple couronne !
 Son pouvoir me rend fort, son éclat m'environne.
 Vous vous inclinez tous bien bas devant un roi ;
 Je suis plus haut que lui, plus grand : je suis la loi !
 L'élu de l'Italie est plus que légitime. —
 Vous m'avez, néanmoins, recherché pour victime.
 Assassiner dans l'ombre, est-ce un acte viril ? —
 Vous voyez qu'un complot n'est jamais sans péril,

Et que j'ai, cette nuit, échappé par miracle.
 Dans le monde il n'est pas de plus touchant spectacle
 Que de voir des seigneurs, de grands patriciens
 Se soumettre à la loi, fiers d'être citoyens.
 Sur les champs de bataille exercez vos prouesses ;
 Défendez la patrie ; employez vos richesses
 A décorer la ville, à protéger les arts :
 Nous vous entourerons de respects et d'égards.
 Ayez des bras vaillants, des âmes bien trempées
 Et des cœurs de Romains ! — Je vous rends vos épées :
 Tirez-les désormais dans le danger commun,
 Contre tout oppresseur, s'appelât-il tribun !
 Vous avez au bourreau livré votre existence :
 Le conseil, plus clément, révoque la sentence.
 Dévouons au pays nos cœurs associés !
 Réconcilions-nous ! — Vous êtes graciés.

LES DAMES.

Soyez béni, tribun !

LES SEIGNEURS, excepté Colonna.

Merci ! merci !

La cloche ne sonne plus ; les moines délient les bras des nobles et leur ôtent la corde
 et la robe de pénitent.

IRÈNE.

Mon frère !

PANDULFO.

Il est grand comme Dieu, l'homme qui se modère.

RIENZI.

Jurez obéissance à Rome, au « Bon État. » (1)

ADRIEN, qui est allé se mettre près de Rienzi.

Que la foudre du ciel écrase l'apostat !

LES SEIGNEURS, à l'exception de Colonna.

Nous le jurons !

(1) Le gouvernement de Rienzi était appelé *Buono Stato*.

COLONNA, bas à Orsini.

Vraiment ! le tribun nous pardonne !
 C'est un nouvel affront ! Sa vigueur l'abandonne.
 Vous l'avez imploré ; nos femmes, à genoux,
 Ont pleuré devant lui, pour sauver leurs époux :
 Je ne l'oublierai pas, par les os de ma mère !
 Et je renverserai son pouvoir éphémère.

ORSINI.

Il faut dissimuler.

LE PEUPLE, au dehors.

Mort aux conspirateurs !

CECCO.

Voyez, il est encor d'autres accusateurs !

RIENZI descend de son fauteuil, prend Orsini et Savelli par la main et se place avec eux à la fenêtre qui donne sur la place.

Soyez cléments, Romains ! c'est Dieu qui le commande ;
 Il ne veut pas la mort du pécheur qui s'amende.
 S'ils ont tramé ma perte ils sont assez punis ;
 Tous libres, désormais nous serons tous unis
 Pour la gloire de Rome, en citoyens paisibles.
 Liés en un faisceau nous serons invincibles.
 Voyez, ils sont amis ! je les tiens dans mes bras !

Il les entoure de ses bras ; Savelli l'embrasse.

LE PEUPLE, au dehors.

Gloire au tribun clément !

CECCO, à part.

Quel baiser de Judas !
 Le grand homme est aveugle et le destin l'entraîne.

IRÈNE, à Adrien qui s'est approché d'elle.

Je te retrouve, ami !

ADRIEN.

Pour toujours, mon Irène !

RIENZI.

Et maintenant, Romains, allons tous au saint lieu

Chanter un *Te Deum* pour remercier Dieu.

Il va donner la main à Nina qui est restée silencieuse auprès du fauteuil et sort avec elle.

Les autres acteurs forment une procession pour le suivre.

CECCO, à part.

Il pardonne aux barons au lieu de les contraindre :

Il a soufflé le feu qu'il ne pouvait éteindre.

Le rideau tombe pendant que le cortège continue à défilier.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une place de Rome, près de la porte de San Lorenzo qui se trouve à la gauche du spectateur. Le fond est fermé par les murs de la ville, au haut desquels on monte par un escalier. La perspective laisse entrevoir la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

CECCO, LUCA, Hommes et Femmes du peuple en groupes.

CECCO.

Longtemps le privilège a su nous dominer,
Et l'on nous abrutit pour mieux nous enchaîner.
Deshérité de tout, que peut le prolétaire
Qui n'a pas eu sa part des trésors de la terre,
Et qui reste épuisé de fatigue et de faim?
Qu'il ait aussi ses fleurs et son morceau de pain !
Tout comme vous seigneurs, le pauvre a sa famille ;
Tout comme vous il tient à l'honneur de sa fille :
Respectez son enfant qu'il porte dans son cœur.
Qu'il ait droit au travail et droit à la pudeur !
Qu'il ait droit à la vie ! — Et jamais la nature
N'a reconnu pour vous de primogéniture, —
Mais nous obtiendrons tout avec la liberté
Qui donne à tous la force, à tous la dignité.

LUCA.

Que nous importe un droit, pendant que la misère
Nous étreint sans pitié de sa terrible serre ?
Du travail et du pain ! Il serait opportun
De voir réaliser le grand mot du tribun.

CECCO.

Cela dépend de toi : prends l'initiative,
Au lieu de t'endormir dans cette expectative.
« Recherchez avant tout le royaume des cieux,
Et le reste viendra ! » pour les laborieux.

Faut-il donc que l'État nous prenne en curatelle?
 Non, non ! les mineurs seuls ont besoin de tutelle.
 La liberté, Romains, exige un grand effort ;
 Un peuple a ce qu'il vaut, l'homme se fait son sort. —
 Ayons tous plus de zèle et plus de confiance !

LUCA.

Cecco, nous avons eu trois mois de patience.

CECCO.

Le tribun n'a-t-il pas fait la guerre au bandit,
 Courbé tous les barons, rétabli le crédit,
 Chassé loin de nos murs la bande usurpatrice ?
 N'a-t-il pas raffermi la paix et la justice,
 Libéré le travail, protégé les bourgeois ?
 C'était plus qu'un miracle, — il l'a fait en trois mois.

LUCA.

Je l'admets volontiers ; mais il peut davantage.
 Des fêtes et du pain : c'est là notre héritage.
 Il nous doit son pouvoir, son titre, ses honneurs ;
 Nous attendons de lui bien plus que des Seigneurs.

CECCO.

Voilà le peuple, hélas ! souffrant tout d'un despote,
 Exigeant, oublieux envers un patriote.

LUCA.

Nous demandons bien peu : qu'il abaisse l'impôt !

CECCO

Rienzi pouvait-il répudier plus tôt
 Tout le legs odieux des précédents systèmes ?
 Eh ! faites-vous soldats et combattez vous-mêmes,
 Au lieu d'en enrôler pour chasser les larrons.
 Vous payez aujourd'hui moins que sous les barons.
 Sachez de votre force appuyer vos requêtes ;
 Cessez de réclamer des splendeurs et des fêtes.

LUCA.

Qu'avons-nous gagné, nous ? Les droits sont abaissés ;
 Cela ne suffit pas : nous sommes surtaxés.
 Je parle hautement, vois-tu, sans subterfuge :
 Un seul homme sur dix plaide devant un juge ;

Un seul homme sur vingt tombe sous les brigands,
 Ou voit livrer sa fille aux seigneurs arrogants.
 Mais chacun sent l'impôt, car chacun boit et mange.
 Eh! moins de liberté, mais du pain en échange!

CECCO.

Bien! raisonnez ainsi, ramenez les abus;
 Mais bientôt, sachez-le, vous ne mangerez plus.
 Et c'est vous, travailleurs, qui prêchez l'égoïsme?
 Le plus poignant des maux, c'est l'affreux despotisme,
 Avec ses faux semblants de la paternité,
 Qui vous jette l'aumône et fait la charité.
 Je ne peux être oisif, comme la valetaille :
 Je suis un ouvrier, un homme qui travaille
 Et veut manger son pain à la sueur du front.
 Vous labourez le champ, vos fils récolteront.
 J'entends au fond du cœur la forte voix qui vibre
 Et crie incessamment : sois un homme, sois libre!
 Toujours la liberté fut le plus grand trésor,
 Et sous sa forte égide un peuple prend l'essor.

LUCA.

Ton discours est brûlant, ta parole hardie. —
 Grand Dieu! que voyons-nous?

Depuis quelques instants, une lueur rouge illumine la campagne dans le lointain.

CECCO.

Oh! c'est un incendie.

SCÈNE II

LES MEMES, PANDULFO, Paysans et Paysannes se précipitant pêle-mêle sur la
 scène par la porte de San-Lorenzo.

TOUS.

Au secours! au secours!

PANDULFO.

On brûle nos maisons.

UNE PAYSANNE.

Ma fille!

UN PAYSAN.

Mon bétail!

PANDULFO.

Ma villa!

SECOND PAYSAN.

Mes moissons!

PANDULFO.

Les affreux scélérats!

CECCO.

Qu'avez-vous?

LES PAYSANS.

Ils arrivent!

PANDULFO.

Tirez le pont-levis; tous les brigands nous suivent.

CECCO.

D'où vient votre terreur, bon signor Pandulfo?

PANDULFO.

Grâce à Dieu! je suis sauf. — O mon pauvre Cecco!
Ma maison de campagne est en feu, — les infâmes!
Et ma femme malade a péri dans les flammes.
Ce malheur si terrible est l'œuvre des barons;
Nous fuyons, éperdus, devant leurs escadrons.
Ils dévastent les champs; leurs soldats éparpillent
Nos trésors amassés; les lansquenets nous pillent.
On dirait à les voir, routiers bardés de fer,
La troupe de Satan, la bande de l'enfer.

CECCO.

Je vous l'avais prédit: ménagez cette engeance,
Elle en profitera pour tramer la vengeance.
La haine des vaincus n'est jamais en défaut,
Et le pardon leur pèse autant que l'échafaud.
Vous pouviez par leur mort pacifier la ville,
Paralyser d'un coup la discorde civile.
La saine politique exigeait leur trépas;

Vous leur avez fait grâce : ils ne l'oublieront pas.
 Leur orgueil le permet, leur vanité l'ordonne :
 Ils voient un ennemi dans celui qui pardonne.

PANDULFO.

On doit quand on est fort se montrer généreux.

CECCO.

Il faut anéantir les êtres dangereux,
 Les tigres et les loups qu'aucun soin ne ramène.
 Vous prêchez le respect de l'existence humaine :
 La loi du talion exclut le meurtrier.
 Sans l'échafaud la loi n'est plus un bouclier.
 L'homme qui froidement commet un crime atroce
 Appartient au bourreau comme animal féroce.

LUCA.

Voilà ce que l'on gagne à sauver des barons.

On entend des trompettes dans le lointain.

PANDULFO.

Ils sont tout près de Rome : écoutez les clairons.

LUCA, qui est monté sur le rempart.

On voit leurs étendards du haut de ces murailles.

CECCO.

Ils nous infligeront d'horribles représailles.

PANDULFO.

Nous serons massacrés sans être défendus.

Luca descend du rempart.

SCÈNE III

LES MÊMES, RIENZI.

CECCO.

Le tribun !

RIENZI.

Qu'avez-vous ?

LES PAYSANS.

Oh ! nous sommes perdus.

PANDULFO.

L'incendie et le vol désolent la campagne ;
 Sous les pieds des barons la fertile Romagne
 Se change en un désert, et je dois m'accuser :
 J'ai retenu ta main prête à les écraser.
 Insensé que j'étais ! j'ai préché la clémence.
 Pardonnez-moi, Romains ! c'était de la démençe.

RIENZI.

Mon propre cœur, ami, penchait vers la douceur.

CECCO.

Puis, un patricien doit épouser ta sœur.

RIENZI.

C'est toi qui prononças cette parole amère ?
 J'ai payé chèrement ma puissance éphémère,
 Puisque je suis en butte à ce vilain soupçon.
 Oh ! vous m'accuserez bientôt de trahison.
 J'ai voulu ménager et gagner la noblesse :
 Je n'avais pas prévu tant de scélératesse ;
 Et j'en suis bien puni ! Du haut d'un château-fort
 Les barons fugitifs ont répandu la mort
 Jusque dans les hameaux ; leur race frénétique
 Détruit la sainteté du foyer domestique.
 Oui, c'est un acte infâme et, par le Tout-Puissant !
 Vous serez vengés d'eux : je vous donne leur sang.

CECCO.

J'applaudis de grand cœur à cet ardent langage.
 Nous les vaincrons enfin : ton courroux m'en est gage.

RIENZI.

Et ces hommes perdus sont appelés seigneurs ?
 Ils ont par des complots reconnu mes faveurs,
 Répondu par le meurtre à la mansuétude :
 C'est un vice odieux que cette ingratitude !
 Romains ! me suivrez-vous ?

LE PEUPLE.

Oui ! vive Rienzi !

RIENZI.

Bourgeois ! n'attendez d'eux ni pardon ni merci.
 Le laboureur paisible est tué sous son porche ;
 Et, d'une main l'épée et de l'autre la torche,
 Tuant, pillant, brûlant, mettant ma tête à prix,
 Ils ont marché sur Rome à travers les débris.
 Des morts sont les jalons de leur itinéraire.
 Ils traînent sur leurs pas la borde sanguinaire
 Dressée à nous combattre à grands coups de stylets ;
 La pudeur de la femme est le jeu des varlets.
 Partout, sur leur passage, ils font la solitude :
 Leur arme est le poignard, leur but la servitude.
 La patrie est en deuil ! l'honneur de nos foyers
 Fera des citoyens de valeureux guerriers.
 Le tocsin va donner le signal des alarmes.
 Défendons-nous, Romains !

CECCO.

Aux armes, tous !

LE PEUPLE.

Aux armes !

Ils sortent tous par la droite.

SCÈNE IV

RAIMOND, SAVELLI.

Dès que la scène est vide, l'Évêque Raimond et Savelli entrent par la gauche et regardent avec inquiétude autour d'eux.

SAVELLI.

Ils sont partis enfin. Monseigneur l'ablégat,
 Nous pouvons aborder ce sujet délicat.

RAIMOND.

Le moment est venu ; tout ici coopère :
 Il faut dans tous leurs droits rétablir le Saint-Père
 Et la religion, en chassant Rienzi.
 Il n'est plus l'instrument que nous avions choisi :
 Au lieu de gouverner pour le bien de l'église,
 Il nous corrompt le peuple, il le démoralise
 Et se déclare hostile au pouvoir temporel.

Le Pontife en gémit dans son cœur paternel
Et prétend maintenir la force séculière,
L'héritage sacré que lui transmet Saint Pierre.

SAVELLI.

Je suis bon catholique et votre partisan.
Le tribun voit en moi son zélé courtisan ;
Naguère il m'a nommé chef de sa compagnie ;
Mais je n'oublierai pas sa sanglante ironie.
J'ai juré sur la croix de livrer ses combats,
Tout en me réservant d'emmener ses soldats.

RAIMOND.

Il est fier de sa gloire et vain de sa puissance ;
Nous lui rappellerons qu'il doit obéissance.
Croit-il pouvoir régner et dominer sans nous ?
C'est un péché d'orgueil qu'on expie à genoux,
Et pour lequel la loi n'a pas trop de supplices.
Mais pouvons-nous, mon fils, compter sur vos services
Pour renverser l'ingrat qui se trouve affermi ?

SAVELLI.

Au moment décisif je passe à l'ennemi,
Avec mes lansquenets, sa meilleure cohorte.
Prévenez Colonna que j'ouvrirai la porte.

RAIMOND.

Le motif absout tout : la sainteté du but.
Mais soyons circonspects : c'est là qu'est le salut.
Un travail souterrain fait plus que le génie.
Renversez le tribun, et je l'excommunie.
Mais voici le contrat que je pose aux seigneurs :
Prêtres et cardinaux seront vos gouverneurs ;
Pour couronne prenez la tiare et la chape,
Pour trône notre autel, pour monarque le pape,
Car Dieu veut rehausser le saint pontificat.
Maîtres de la Romagne et de tout l'exarchat,
Nous revendiquerons la part de l'Italie
Qui des rives du Pô s'étend à l'Aquilie ;
Car depuis Charlemagne et depuis Constantin
Le Saint-Siège a des droits sur le pays latin.
Le royaume des cieux en nous se symbolise :
Nous tenons pour le Christ les États de l'Église.

SAVELLI.

Nous souscrivons à tout. Soyez prêts ! Pour signal
 Au haut de ces remparts vous verrez un fanal.

Le tocsin commence à sonner.

Voici l'heure annoncée ; entendez-vous la cloche ?
 Séparons-nous, mon fils, le cortège s'approche.

Savelli sort.

SCÈNE V

RAIMOND, seul.

Il veut frapper les yeux, et par des jeux payens
 Remplacer les splendeurs de nos rites chrétiens.
 Tu l'es trompé, tribun ! tes pompes de théâtre
 Transporteront peut-être un peuple iconolâtre ;
 Mais tu ne peux ainsi fonder la liberté
 Qui ne fleurit jamais sans la simplicité.
Circenses et panem : Rome exige des fêtes,
 Et n'aura nul souci de plus grandes conquêtes.
 Nous lui donnons l'aumône et la procession,
 Le culte de la Vierge et l'absolution.
 Vous parlez de patrie et des vertus antiques :
 La nation s'adonne à des rêves mystiques.
 Le monde a-t-il besoin de justice et de loi ?
 Un sentiment puissant tient lieu de tout : — La foi.

Il sort.

SCÈNE VI

CECCO, se montre derrière un pilier.

Quels profonds scélérats ! Mon Dieu ! les doubles traitres !
 Oh ! je reconnais bien les nobles et les prêtres.
 Quel complot ténébreux ! J'en suis encor transi.
 Je cours de ce danger prévenir Rienzi.

Il sort par la droite.

SCÈNE VII

La Procession arrive par la droite. La Garde bourgeoise marche en tête. Elle est suivie d'une foule d'Hommes, de Femmes et d'Enfants, au milieu de laquelle marche PANDULFO. Le corps de lansquenets, commandé par SAVELLI, vient ensuite. Le GRAND GONFALON de Rome précède RIENZI qui porte une armure complète, avec une guirlande de feuilles de chêne et d'olivier sur le casque. CECCO se glisse auprès de lui. Sur un char de triomphe antique arrive NINA, habillée en déesse de la liberté, le bonnet phrygien sur la tête et la pique en main. La foule se range des deux côtés de la scène. Rienzi occupe le milieu ; le char s'arrête au fond.

LE PEUPLE.

Vive notre tribun !

RIENZI.

Romains, plus d'indulgence !

Ce jour est à la haine, à la sainte vengeance ;
 Car la vengeance est sainte en frappant les tyrans,
 La haine est légitime envers leurs partisans :
 La vengeance foudroie et la haine délivre.
 Debout ! que l'opresseur cesse aujourd'hui de vivre !
 La foi ne fait plus grâce à la déloyauté. —
 Répondez à l'appel que fait *la liberté*.

NINA (1).

Abandonnant ma céleste demeure,
 Je viens vers vous pour guérir tous vos maux.
 L'humanité se désole, et je pleure
 De voir partout de funèbres rameaux.

Mais je ferai bientôt tomber les chaînes
 Qui chargent tant les malheureux humains.
 Tyrans, tremblez ! vos menaces sont vaines.
 Le fer sanglant s'échappe de vos mains.

Mes combattants sont toujours intrépides :
 La liberté sait créer des héros,
 Et les martyrs des luttes fratricides
 Sont remplacés par des soldats nouveaux.

Peuples, debout ! car ma voix vous appelle.
 Tirez le glaive, ô Romains que j'aimais !

(1) Cette allocution ne doit pas être chantée, mais déclamée.

RIENZI

Si vous avez du courage et du zèle,
 Vos ennemis sont vaincus à jamais.

Je vous soutiens dans la sainte bataille
 Que vous livrez pour vos biens, vos enfants.
 Honte éternelle au peuple qui défaille !
 Gloire immortelle aux guerriers triomphants !

Dans ces sillons que votre sang féconde,
 Tout fleurira, vos fils récolteront.
 La liberté fera le tour du monde,
 Et vos neveux, un jour, vous béniront.

Levez-vous donc, apôtres de l'idée,
 Vous qui devez guider l'humanité !
 Accomplissez sa belle destinée :
 Le droit de tous à la félicité.

Dignes enfants de grands et nobles pères,
 Sachez pour moi verser tout votre sang.
 A l'œuvre donc ! tous les peuples sont frères !
 Amour au faible et haine à tout puissant !

Vous êtes nés dans cette chaîne immense
 Qui sur la terre allonge ses anneaux ;
 En briser un serait de la démence :
 Gardez-vous bien de creuser vos tombeaux.

Que désormais les peuples solidaires
 A mon appel se donnent tous la main,
 En se liguant contre mes adversaires,
 Pour affranchir enfin le genre humain !

Et lorsque moi je verrai dans ce monde
 Les oppresseurs abattus et chassés,
 Quand j'aurai dit : « Votre terre est féconde,
 Et qu'au fourreau les glaives soient poussés ! »

Je rentrerai dans le ciel, ma patrie,
 Pour protéger encor l'humanité,
 Ne laissant plus germer de tyrannie,
 Et pour jamais donnant la liberté !

LE PEUPLE.

Vive la liberté !

CECCO.

Nous combattons pour Rome,
 Pour tout ce qui sur terre est précieux à l'homme.

RIENZI.

Je retrouve à ces mots mes dévoués Romains
Et l'abnégation des temps républicains.
Assurez le succès, consommez votre ouvrage!
Ayez, pour vous défendre, un seul jour de courage.
Courons à l'ennemi qui cherche à nous flétrir,
Et montrons lui comment un Romain sait mourir
Pour la liberté sainte et son indépendance.
Notre cri de bataille est : Justice et vengeance !

LE PEUPLE.

Oui ! Justice et vengeance !

En avant !

LE PEUPLE.

En avant !

CECCO.

Que jamais un baron ne rentre ici vivant !

RIENZI, auquel Cecco a parlé bas pendant le discours de Nina,
montre Savelli du doigt.

Mes amis ! arrêtez et désarmez ce traître
Qui vendit basement ses soldats et son maître.

Savelli est désarmé et lié.

Mon cœur pardonnait tout : vous conspirez ma mort.
J'écrase sous le pied le serpent qui me mord.

SAVELLI.

Grâce, tribun ! pardon !

RIENZI.

Aussi méchant que lâche !
Qu'on le mène au bourreau qui remplira sa tâche ! —
Au haut de ces remparts allumez de grands feux :
Nous les prendrons au piège imaginé par eux.

SAVELLI.

Grâce !

RIENZI.

A la mort ! ta vue afflige un cœur honnête.
Colonna l'attendait : — Qu'on lui jette sa tête.

Savelli, qui se débat, est entraîné.

RIENZI

PANDULFO, est monté sur le rempart au haut duquel il allume un feu.

Alerte, citoyens ! les voici, les voici !

RIENZI, tirant son épée et saisissant la bannière.

Pour Rome ! suivez-moi !

LE PEUPLE

Pour Rome et Rienzi !

NINA, embrassant Rienzi.

Tu vaincras, mon époux ; que le Seigneur t'escorte !

RIENZI

Baissez le pont-levis ; au large ouvrez la porte.

Femmes, formez des vœux et priez à genoux.

Les hommes au combat ! que Dieu soit avec nous !

Il se met à la tête ; les hommes se rangent en ligne et s'apprêtent en chantant l'hymne populaire.

Noble pays, Rome chériet
 A toi nos cœurs et notre sang !
 Nos bras sauront, belle patrie,
 Te conserver le premier rang.
 Que la liberté, fruit de la victoire,
 Domine à jamais ta sublime histoire !

Romains, aux combats !
 Aux armes, soldats !
 L'honneur nous rallie.
 Guerre à nos tyrans !
 Mort aux conquérants !
 Vive l'Italie !

Ils sortent par la porte de San Lorenzo.

SCÈNE VIII

PANDULFO, sur le rempart ; NINA, sur le devant de la scène ; IRÈNE
 et BENEDETTA, entrant par la droite. LES FEMMES, groupées au fond.

NINA.

O mon Dieu ! si c'était la dernière embrassade !

IRÈNE, à Benedetta, en entrant.

Je respire : — Adrien partit en ambassade ;
 Je mourrais de terreur si je tremblais pour lui.

NINA, à part.

Il remplit son devoir : Seigneur, sois son appui.

BENEDETTA, à Irène.

L'amour est égoïste : — Et Cola, votre frère ?

IRÈNE, allant à Nina.

Oh ! je suis une ingrata ! — Hélas ! ma sœur, espère ?

NINA, pleurant au cou d'Irène.

Irène, s'il tombait ! si l'horrible trépas...
J'ose à peine y penser ! Je n'y survivrais pas.

PANDULFO, sur le rempart.

Les barons ! les barons ! voici leur calvacade ;
Elle arrive au galop auprès de l'embuscade.
Je les vois s'arrêter. — Ha ! ce sont les Romains !
Rienzi marche en tête ; — ils en viendront aux mains.

NINA.

Grand Dieu !

LES FEMMES.

Jésus-Marie !

NINA.

À genoux, ô matrones !

Pour invoquer la Vierge et nos saintes patronnes.

Elles se mettent toutes à genoux, Irène et Nina au premier plan.

Notre Père éternel, qui règnes dans le ciel,
Seigneur qui conduis les tribus d'Israel,
Jéhovah créateur que les chrétiens adorent !
Exauce, Dieu clément, les femmes qui t'implorent.
Donne-nous la victoire, écrase les méchants,
Délivre de la mort nos maris, nos enfants.

PANDULFO.

Notre tribun s'avance au fort de la mêlée ;
Je vois flotter au vent sa bannière étoilée.

NINA.

Doux Jésus, notre Dieu ! daigne être son support !
Toi qui pour nous sauver t'es soumis à la mort !

O Christ ! qui de la tombe as connu l'amertume !
 Allége, ô rédempteur, l'effroi qui nous consume !
 Par ta grande agonie et par ta sainte croix !
 Sois avec les Romains qui luttent pour leurs droits !

PANDULFO.

Le tribun se retire : ô malheur ! Plus de doute !
 L'étendard disparaît ; l'armée est en déroute.

NINA, jette un cri.

Cola !

LES FEMMES.

Miséricorde !

IRÈNE.

Exauce-nous, mon Dieu !
 Je me consacre à toi : daigne accepter mon vœu.
 Je fais une neuvaine et je bénis un cierge,
 Qui brûle nuit et jour sur l'autel de la Vierge. —
 Je suis folle de peur. — J'irai dans un couvent ;
 Je mourrai volontiers, si mon frère est vivant.

NINA.

Pitié ! pitié, Seigneur ! pour la femme qui prie.
 Et toi, reine des cieux, Notre-Dame Marie,
 Entends notre prière. O Vierge des douleurs !
 Tu vis mourir ton fils et tu connus les pleurs :
 Sympathise avec moi ; si j'ai péché, pardonne.
 Au nom de Jésus-Christ, je t'invoque, ô madone !
 Et jamais une épouse en vain ne te pria.
 Grâce ! mère de Dieu ! grâce !

LES FEMMES.

Ave Maria !

PANDULFO.

Ils se sont reformés ; le tribun les rallie
 Et fond sur les barons. Leur ligne se replie.
 Oh ! les vaillants Romains ! ils redoublent d'efforts :
 Je les vois s'avancer et lutter corps à corps.
 Dans un noir tourbillon ils vont tous disparaître.

NINA.

Toi qui frappas du fer pour défendre ton maître,
 Saint-Pierre! exauce-nous, grand évêque et martyr!
 Roc sur lequel le Christ a déclaré bâtir!
 Intercède pour nous, ô prince des apôtres!
 Contre les ennemis viens protéger les nôtres!
 Et du haut de ton trône, à la droite du fils,
 Jette un regard sur nous! Grâce!

LES FEMMES.

Ora pro nobis!

PANDULFO.

Nous l'avons emporté, nous triomphons. Victoire!
 Les barons sont défaits, chassés du territoire.
 Des fanfares, clairons! femmes, chantez en chœur!
 Voyez! l'ennemi fuit, le tribun est vainqueur.

NINA.

Reçois, Seigneur clément, nos actions de grâces!
 Saint-Pierre, d'*ex-voto* nous couvrirons tes chasses.
 Et toi, vierge Marie, étoile de la mer,
 Toi qui nous préservas de ce calice amer,
 Qui sur nos cœurs saignants versas ton divin baume,
 Nous te magnifions, nous entonnons ton psaume.
 Jusqu'à la fin des temps défends-nous du péril,
 Veille à jamais sur nous, sur Rome!

LES FEMMES.

Ainsi soit-il!

Elles se relèvent.

PANDULFO.

Ils rentrent dans nos murs, les guerriers intrépides
 Dont l'audace arrêta les oppresseurs cupides.
 Couronnez-les de fleurs: A leur témérité
 Nous devons la vengeance et notre liberté.

Il descend du rempart.

SCÈNE IX

LES MÊMES ; RIENZI, CECÇO, LUCA et LES COMBATTANTS, dont quelques-uns sont blessés ; COLONNA, mourant et porté sur une civière.

Les Femmes se mêlent aux vainqueurs. Nina et Irène entourent Rienzi.

LES FEMMES.

Nos fils et nos maris!

LES HOMMES.

Nous revenons. Victoire!

NINA, à Rienzi.

Te voilà de retour, le front couvert de gloire.

IRÈNE.

Que le Seigneur est bon ! il entendit ma voix.

RIENZI.

Ma Nina, mon Irène ! heureux, je vous revois.
 D'autres sont immolés au démon des batailles,
 Et je sens de pitié remuer mes entrailles
 En voyant que la guerre a fait tant d'orphelins :
 Les mourants et les morts couvrent tous les chemins.
 C'est affreux ! j'en gémis ! — Par le ciel que j'atteste,
 Nous avons combattu pour un droit manifeste.
 Je prêchais aux barons la paix et le progrès :
 Leur fureur convertit nos lauriers en cyprès ;
 Ils nous ont imposé les combats fratricides
 Et rendront compte à Dieu des cadavres livides.
 Je les cite sans peur devant son tribunal :
 Il sait lequel de nous fut traître et déloyal.

UNE FEMME.

Oh ! j'ai perdu mon fils, l'appui de ma vieillesse.

UNE AUTRE.

Mon époux !

RIENZI.

Voilà donc ce qu'a fait la noblesse !
 Leurs lamentations m'ont déchiré le cœur :

Ce n'est pas sans remords qu'un tribun est vainqueur. —
 La mort les moissonna dans sa sombre furie,
 Mais leurs enfants seront les fils de la patrie.
 Rome à leur dévouement devra la liberté;
 Martyrs pour l'Italie et pour l'humanité,
 Leur courage a vaincu les bandes meurtrières.
 Nous versons sur leurs corps nos pleurs et nos prières.
 Ceux qui pour leur pays sont tombés vaillamment,
 S'érigent dans les cœurs un noble monument
 Plus ferme que l'airain. Paisible et protégée,
 Rome, ville éternelle, est à son apogée.

SCÈNE X

LES MÊMES ; ADRIEN, arrivant par la porte de la ville, avec une suite.

ADRIEN.

Me voici de retour.

IRÈNE.

C'est Adrien, grand Dieu!

COLONNA, se soulevant sur le brancard.

Adrien ! viens ici, mon enfant, mon neveu.

ADRIEN.

Hélas ! j'accours trop tard. Oh ! malheureuse Rome !

Il va s'agenouiller près du brancard.

COLONNA, étendant le bras vers Rienzi.

Viens-tu pour me venger ? Fais la guerre à cet homme.

ADRIEN, se tournant vers Rienzi.

Ce vieillard va mourir ; son sang souille tes mains.
 Est-ce ainsi que tu crois affranchir les Romains ?

RIENZI.

Son bras nous infligea de cruelles blessures.
 Devions-nous rétablir tous ces seigneurs parjures,
 Traîtres à leur pays et deux fois assassins ?
 Tu n'as rien de commun avec ces spadassins.

RIENZI

ADRIEN.

Dans mon cœur son orgueil n'a pas laissé de trace :
Je ne vois plus en lui que le chef de ma race.

COLONNA.

Vivant, je le combats; mourant, je le maudis :
Quand je devrais céder ma part du paradis!

A Adrien.

Jure de le haïr. Plus de lâche mollesse !
Si le tribun survit, c'est fait de la noblesse.

ADRIEN,

Entre moi, son parent, toi, son exécuteur,
Le sang que tu versas s'élève accusateur.

RIENZI.

C'est un mot révoltant ! Mon âme est indignée
Que la vertu succombe à l'orgueil de lignée.
Qu'importe le pays à des patriciens ?
Ils sont nobles toujours et jamais citoyens.
C'est moi que l'on accuse ? Oh ! si je suis coupable,
C'est de m'être montré trop réconciliable.
Aux hommes comme à Dieu j'en demande pardon :
Je supposais du cœur, même chez un baron.
Il ne saurait qu'en faire : Il a de la naissance
Et son titre lui donne un brevet de licence,

IRÈNE.

Mon âme présentait un horrible malheur.

NINA, à Irène.

Je vois sur ton visage une affreuse pâleur.

IRÈNE.

Ne me plains plus, Nina ! je suis guérie et forte.
Je renonce à la vie, au monde je suis morte :
J'enterre mon amour. — Tu n'es plus Adrien !
Ah ! tu viens l'accuser ? — Ami, ce n'est pas bien.
Toi, qui l'as tant connu, tu veux ternir sa gloire
Et rabaisser son nom qui vivra dans l'histoire ?
Depuis ma tendre enfance il fut mon seul appui :
Je l'aime en l'admirant ; je suis fière de lui
Et fière de mon nom, malgré mon humble sphère.

Je ne serai jamais honteuse de mon frère. —
 Mon âme est attristée et mon cœur est tremblant.
 Je t'aimais, Adrien, et d'un amour brûlant;
 J'aurais sacrifié ma vie et ma famille.
 Mais blesser Rienzi? — Je suis sa sœur, sa fille.
 S'il ne naquit pas noble, il est victorieux :
 Un tribun triomphant peut se passer d'aïeux.

NINA.

Ta parole est sublime et sort d'une belle âme.

RIENZI.

Merci, merci, mon Dieu! toi qui créas la femme.
 Et qui transmets ta force à tout cœur innocent.

A Irène.

J'écoute avec orgueil ton chaleureux accent
 Et crains peu de braver la haine prête à mordre.

COLONNA.

Prends le glaive, Adrien! Sois fidèle à ton ordre. —
 Oh! la plèbe maudite !! — Ah! — je souffre! — je meurs!

Il expire.

ADRIEN lui ferme les yeux.

Dors en paix.

CECCO.

Vengeons-nous!

RIENZI.

Pas de vaines clameurs!

ADRIEN.

Adieu donc, Rome! Irène! et que Dieu vous protège!

Il jette un dernier regard à Irène qui cache sa tête sur l'épaule de Nina; ensuite il se précipite par la droite.

RIENZI.

Oh! le meilleur d'entre eux tient à son privilège.
 C'est le glas de la mort au milieu du festin,
 Le cartel de douleur jeté par le destin.

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins ADRIEN. RAIMOND entre par la droite, suivi de prêtres et de moines qui tiennent des cierges allumés à la main et portent la chasuble des funérailles.

LES MOINES, en entrant.

Libera, Domine.

RIENZI.

Quel est ce nouveau piège?

RAIMOND.

Chrétiens ! je suis évêque et légat du Saint-Siège.
L'Église, ici, c'est moi ! J'ai droit à cet honneur,
Étant nonce du pape, envoyé du Seigneur.
Pasteur de la cité que l'hérésie infeste,
Au nom de Jésus-Christ, je viens et je proteste
A la face du ciel, car tel est mon devoir,
Et je dénonce au monde un abus de pouvoir.

RIENZI.

Qui parle d'hérésie, et que me veux-tu, moine?

RAIMOND.

La chaire de Saint-Pierre est notre patrimoine,
Que nous tenons du Christ pour propager la foi ;
Le pape est absolu, sa volonté fait loi.
Qui t'élut dictateur des États de l'Église ?

RIENZI.

L'Église a tous mes vœux lorsqu'elle évangélise ;
Fils modeste et soumis, je cède avec bonheur.
Posséder le Saint-Père est pour Rome un honneur :
Quant au gouvernement, je dis sans réticence
Qu'au peuple romain seul appartient la puissance.
Ce peuple m'a choisi, non tyran mais tribun,
Et tel j'ai gouverné dans l'intérêt commun.
D'agir en dictateur vous m'accusez d'emblée !
J'ai prescrit aux Romains d'élire une assemblée ;
Je m'astreignis moi-même aux avis d'un conseil ;
J'arrachai l'Italie à son trop long sommeil,

De la chaîne des temps renouant la lacune :
Jamais la liberté ne fleurit sans tribune.
Et vous me reprochez mon usurpation ?
J'ai fait bien plus que vous pour la religion.

RAIMOND, se signant.

Il insulte l'Église ; il blasphème, il blasphème,
Il outrage le pape ! Anathème !

LES MOINES.

Anathème !

RAIMOND.

Ingrat ! Et ce pouvoir, qui te le confia ?
Disciple trop fervent d'Arnaud de Brescia,
Comme lui, tu te plais dans un rêve mystique ;
Tu combats, comme lui, l'état théocratique.

RIENZI.

Arnaud de Brescia fut un martyr, un saint.
Je partage sa foi : mon cœur en est empreint.
Tout son enseignement est fondé sur la Bible,
Legs de tous les chrétiens, lumière inextinguible.

RAIMOND.

Écoutez ! il l'avoue : hérétique gratuit,
Il nie, il s'est damné.

LES MOINES.

Væ ! Anathema sit !

RAIMOND.

N'as-tu pas insulté dans le roi de Bohême
Un monarque aspirant au sacré diadème ?
Tu fis un ennemi du prince Bavaois
Qui s'est toujours montré si fervent pour la croix.
Rome, sous ton empire, est un foyer d'intrigue,
Et tu veux des Lombards ressusciter la ligue.

RIENZI.

Ce qu'Auguste a pu faire avec la royauté,
J'ai voulu l'établir, moi, par la liberté.
Pourquoi cet empereur par delà la montagne ?
Si Léon III jadis proclama Charlemagne,

S'ensuit-il que l'empire appartienne aux Germains ?
 On élit sans nos voix l'empereur des Romains
 Qui se nomme César. C'est une anomalie !
 Les Italiens seuls ont droit sur l'Italie.
 La terre des héros, en dépit des revers,
 Un jour redeviendra reine de l'univers.

RAIMOND.

Tu commis un péché qui n'a point d'analogie.
 Frémissez, bons chrétiens ! Ce fougueux démagogue,
 Cet hérétique ardent, dans son orgueil hautain
 Profana — j'en gémis ! — l'urne de Constantin,
 En s'y baignant.

LES MOINES.

Horreur !

RAIMOND.

Ce fait vous scandalise,
 Et tant d'impiété doit révolter l'Église.

RIENZI.

Qui dit que je profane un emblème chrétien ?
 Ce vase appartenait à l'empereur payen.

RAIMOND.

C'est trop de sacrilège et trop d'ignominie !
 Anathème au tribun ! moi, je l'excommunie.
 Dans Rome plus de messe et plus de sacrements !
 Plus d'enfants baptisés, de confesseurs cléments !
 Les morts ensevelis loin de la terre sainte !
 Des églises de Dieu nous fermerons l'enceinte.
 L'autel n'a plus d'encens, la cloche plus de sons.
 Un pays est en deuil quand nous le maudissons.

Tous tombent à genoux, excepté Rienzi, Nina et Cecco ; Irène, tremblante d'effroi, se penche au bras de son frère.

LUCA.

Remettez nos péchés : nous faisons pénitence.

RAIMOND.

L'Église a le pardon prêt pour la repentance,
 Et reçoit dans son sein tous ses enfants soumis.

RIENZI.

C'était là le complot!! — Romains, mes vieux amis!
 Vous saurez déjouer ces manœuvres hostiles.
 Pour me perdre on a pris des prétextes futiles:
 On invoque l'Église et la religion
 Contre la liberté dont je suis champion,
 Quel mal ai-je donc fait pour qu'ainsi je l'expie?
 M'avez-vous jamais vu méchant, cruel, impie?
 Sur un seul mot de lui vous tombez à genoux:
 Ce prêtre est-il un dieu? — Le pape est loin de vous:
 Du pontife un chrétien parle avec déférence:
 Peut-il nous gouverner pendant qu'il vit en France?
 Clément nous absoudra quand il saura nos vœux.
 Accordez-moi du temps : C'est tout ce que je veux.
 J'ai cherché la grandeur, la liberté de Rome;
 J'ai voulu rétablir un empire autonome.
 Perdrez-vous sans lutter le fruit de tant d'efforts?
 Oh! reprenez courage en songeant à nos morts!

LUCA.

Devons-nous tous périr? Rome a-t-elle trop d'hommes?

CECCO.

Taisez-vous, lâches cœurs! Malheureux que nous sommes!
 Rome est dégénérée, et tout cède en ce lieu
 A l'évêque qui parle au nom de notre Dieu.

RAIMOND.

En vertu des pouvoirs transmis par l'évangile,
 Je marquerai ton front du signe indélébile.
 Au nom du Dieu jaloux, tribun, je te maudis.
 Sois maudit dans ta race, exclu du paradis!
 Sois maudit dans le ciel et maudit sur la terre!
 Vis sans communion, meurs sans saint ministère!
 Sois mis hors de l'Église et hors l'humanité!
 Hors la loi de l'amour, de l'hospitalité!
 Erre comme un fantôme, à travers l'Italie!
 Sois maudit du clergé qui lie et qui délie!

LES MOINES, éteignant les cierges que chacun d'eux tient à la main.

Pereat!

IRÈNE, se laissant tomber à genoux.

Je me meurs! Tout espoir s'est enfui!
 Ne pouvoir le sauver, me dévouer pour lui!

RIENZI

LUCA.

Pardonne, ô saint prélat !

LE PEUPLE.

Ton courroux nous menace !

RIENZI.

Est-ce un peuple, cela ? — Non ! C'est la populace !
Soit ! creusez mon tombeau ! Le droit est mon lineul,
Et maudit ou béni, je saurai marcher seul.

NINA.

Seul, as-tu dit ? Et moi ? — Ne suis-je plus ta femme ?
Ne t'ai-je pas donné mon corps, mon cœur, mon âme ?
A mendier pour toi je mettraï mon honneur,
Et mourir en t'aimant, c'est encor du bonheur !

Elle saisit une de ses mains.

CECCO, allant à Rienzi et lui prenant l'autre main.

Je t'admirais toujours, car seul tu fus honnête.
Je t'aimais comme on aime un oracle, un prophète.
J'ai du cœur après tout, si j'ai trop peu de foi.
Tu fuis ! je t'accompagne et je marche avec toi.

RAIMOND, donnant un parchemin à un moine qui l'affiche.

Voici l'ordre sacré : que partout on l'affiche !

RIENZI.

Ma Nina ! mon ami ! je suis heureux et riche ! —
Ma conscience et vous ! Oh ! je pars triomphant.

IRÈNE, se levant avec un cri de douleur et se jetant à son cou.

Et moi, mon frère, et moi ?

RIENZI, lui mettant les mains sur la tête.

Dieu, bénis cette enfant.

IRÈNE.

Maudit ! maudit ! maudit ! Oh ! je prendrai le voile.

RIENZI, à Cecco.

Adieu, Cecco !

A Nina.

Partons! J'ai foi dans mon étoile.

Au peuple.

Je vous quitte sans haine, ô crédules poltrons !
Je ne serai que trop vengé par les barons
Dont les penchants cruels se donneront carrière.
Je vous fuis, de mes pieds secouant la poussière,
Comme a fait dans le temps le grand tribun Gracchus :
Mais de cette poussière il naquit Marius!

Il sort, tenant Nina par la main. — Le rideau tombe sur le peuple agenouillé, auquel Raimond donne la bénédiction.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Avignon, 1353.

PREMIÈRE PARTIE

Le théâtre représente un riche appartement. Une porte à deux battants au fond; à droite, une porte conduisant dans un boudoir; à gauche, une croisée. Un sofa, des sièges, des tabourets.

SCÈNE PREMIÈRE

NINA, ANGELO.

Nina est assise sur le sofa, dans un élégant négligé. Angelo, jeune page (*rôle de femme*) est assis sur un tabouret à ses pieds.

ANGELO joue du luth et chante (1).

Quittant les cendres de sa mère,
L'exilé fuit de son pays,
En proie à cette peine amère
Qui dévore tous les proscrits.

Mais, déchiré par la souffrance,
Il s'arrêta sur le rempart.
Il enterrait toute espérance :
Le banni pleurait son départ.

• Adieu, dit-il, rêves de gloire !
Adieu, rêves de liberté !
La force a gagné la victoire,
Et l'exil seul nous est resté !

• Adieu, charmante et tendre fille !
Adieu, doux espoir de mon cœur !
Je ne vois plus ton œil qui brille :
Je laisse ici tout mon bonheur ! •

NINA.

Pitié pour le banni sur la terre étrangère !
Pitié pour le martyr que vivant on enterre !

(1) Cette romance est adaptée à la musique du chant populaire russe, le *Postillon*.

Loin de son toit béni, l'exilé marche seul,
 S'entourant de regrets comme d'un noir linceul.
 Un souvenir amer l'absorbe et l'emprisonne;
 Isolé dans la foule, il ne connaît personne
 Et nul n'aura souci de cet hôte importun.
 Le ciel n'a plus d'éclat, la fleur plus de parfum.
 Près de lui la gaieté devient presque une offense :
 Les chants ne sont pas ceux qui berçaient son enfance.
 Il a dans la poitrine un serpent qui le mord :
 Oh ! l'exil c'est l'oubli, mais l'oubli c'est la mort.

Elle pleure.

ANGELO.

Je voulais vous distraire, et vous pleurez, madame.

NINA.

En partant, le proscrit prend congé de son âme : —
 Quitter ceux que l'on aime. — Oh ! cela fend le cœur ! —
 A sa plainte on répond par un rire moqueur
 Et sur sa plaie, hélas, nul ne répand du baume.
 Sa voix n'a plus d'écho dans un autre idiome.
 Il passe inaperçu, solitaire, étranger,
 Et rien que sa présence est parfois un danger.
 De l'hospitalité les tyrans font un crime,
 Polluant le foyer pour traquer leur victime,
 Et le persécuteur n'est jamais endormi :
 L'exilé par son hôte est traité d'ennemi.
 On le taxe aisément d'orgueil, d'ingratitude ;
 Aigri par le malheur et par la solitude,
 Seul avec sa pensée, il se meurtrit le sein :
 Sa vie est sans objet et presque sans dessein ;
 Il se débat, rongé par un affreux ulcère.
 L'exil c'est l'abandon, l'exil c'est la misère.

Elle éclate en sanglots.

ANGELO.

Par pitié, signora, ne pleurez pas ainsi.

NINA, se levant.

Oh ! ce n'est pas sur moi ! Je pense à Rienzi,
 Mon amant, mon époux. O mon seigneur et maître !
 Ils t'ont emprisonné comme un rebelle, un traître !

Elle va près de la croisée, l'ouvre et regarde.

Si près, et cependant si loin ! Tout mon amour

Ne saurait pénétrer dans cette sombre tour.

On entend frapper un coup à la porte du fond.

A Angelo.

Si c'est le cardinal, va le prier d'attendre.

Angelo sort.

Voilà donc ce qu'un pape appelle se défendre !

Il punit la grandeur comme une trahison :

Rienzi sauva Rome et trouve.... une prison.

Mais je lui reste, moi, sa complice et sa femme ;

Et toujours la pensée est présente à mon âme

De l'arracher des lieux où l'on veut le flétrir :

Et j'y réussirai, — sinon, je vais mourir.

ANGELO, revenant.

C'est une Italienne, humble religieuse,

Qui vient, vous connaissant miséricordieuse,

Briguer votre influence auprès du cardinal

Pour voir un prisonnier dans le donjon papal.

NINA.

Pour voir un prisonnier ? Mais c'est une œuvre exquise !

Eh ! vite !

ANGELO, allant vers la porte du fond et faisant entrer une religieuse.

Entrez ! voici la signora marquise.

Il sort.

SCÈNE II

NINA, UNE RELIGIEUSE.

LA RELIGIEUSE s'arrête près de la porte, sans lever les yeux, la tête inclinée et les mains croisées sur la poitrine.

Je viens importuner : je le sens, je le vois ;

Je suis si malheureuse !

NINA, à part.

Oh ! quelle est cette voix ?

LA RELIGIEUSE.

Il est un prisonnier que j'ai connu prospère,

Qui, dans l'isolement, souffre et se désespère :

Ma vue apporterait un rayon de soleil.

NINA.

Je ne puis qu'admirer un dévouement pareil.

LA RELIGIEUSE.

Moi, qu'on ne connaît pas, partout on me repousse.
Intercédez, madame! On vous dit bonne et douce.

NINA.

Je vais tenter, du moins. J'ai souvent réussi :
Son nom?

LA RELIGIEUSE.

Il s'appelait le tribun Rienzi.

NINA s'approche vivement de la religieuse, lui prend la main et l'amène sur le devant de la scène; après l'avoir fixée un moment, elle s'écrie :

Irène!

LA RELIGIEUSE tressaille et regarde Nina de son côté.

Dieu! Nina!

NINA la serre dans ses bras.

Ma sœur aimée! — Irène!

IRÈNE.

Mon Dieu! je reconnais ta bonté souveraine
Qui pour me soutenir guida mes pas errants.

NINA.

Nous pourrons épancher nos pauvres cœurs souffrants.

IRÈNE

Nous parlerons de lui. C'est Dieu qui m'a poussée.

NINA.

Nos destins sont unis par la même pensée.

Montrant la tour à travers la croisée.

Voilà notre fanal: la prison du banni.

Elle attire Irène sur le sofa.

IRÈNE.

Je croyais m'adresser à la Césarini.

NINA.

C'est moi ! Je suis pour tous la marquise hautaine
 Dont le luxe éblouit ; beauté napolitaine
 Qui voit à ses genoux la folâtre Avignon,
 Et qui traîne à sa suite, amoureux compagnon,
 Un cardinal romain. — C'est un odieux rôle
 Qui me coûte à remplir ! mais il faut que j'enrôle,
 Pour sauver mon époux, de puissants protecteurs :
 J'ai trouvé des amis parmi ses proscriptionneurs. —
 Je me suis abaissée à des minauderies,
 Et j'ai prêté l'oreille à leurs galanteries.
 Je joue — oh ! je le sais, — un jeu bien hasardeux :
 J'ai calculé la chance. — Ah ! le monde est hideux !

IRÈNE.

Six ans sont écoulés ; mais depuis votre fuite
 Qu'avez-vous fait ?

NINA.

Le pape, ardent à la poursuite,
 Nous chassa dans sa haine à travers le pays.
 Naples alors nous vit, auprès du roi Louis ;
 Ce prince généreux refusa de nous rendre,
 Mais contre le Saint-Siège il ne put nous défendre.
 Il fallut fuir encor : j'accompagnai Cola.
 Errant et retiré sur le mont Maiella,
 Dont il n'osait jamais dépasser les limites,
 Il vivait solitaire au milieu des ermites,
 Sans un cœur sympathique et sans ami zélé.
 Un an se passe ainsi : puis vient le jubilé.
 En pieux pèlerin il retourna dans Rome,
 Apparaissant à tous comme un vivant fantôme.
 Mais excommunié pour la seconde fois,
 Il partit de nouveau.

IRÈNE.

Quels malheurs je prévois !

NINA.

Poussé par son génie ou par un espoir vague,
 Il erra bien longtemps, puis se rendit à Prague
 Et dit à l'empereur : « Je suis prince de fait ;
 Quoique bâtard, mon père était fils d'Henri sept.

J'étais tribun romain, moi l'enfant d'aubergiste.
 Charles quatre accueillit l'étrange apologiste.
 Mais il n'est pas de ceux dont la vigueur décroît :
 Jusqu'à son dernier souffle il maintiendra son droit.
 Il quitta librement la cour impériale,
 Et sa marche, ma sœur, fut longue et triomphale.
 Partout les nations le saluaient en chœur ;
 Jusque dans Avignon il entra en vainqueur.
 De Clément six la mort avait clos la carrière ;
 Innocent occupait le trône de Saint-Pierre.
 Devant lui comparut Rienzi, ce proscrit,
 Cet excommunié qui, d'un air peu contrit,
 Interjetait appel contre l'arrêt du nonce.

IRÈNE.

Que dit Innocent six ?

NINA, montrant la tour.

Rien ! voilà sa réponse.

IRÈNE.

La prison ?

NINA.

C'est le lot de ce vaillant penseur.

IRÈNE.

Ses amis ?

NINA.

Lès voici : son épouse et sa sœur.

IRÈNE.

Hélas !

NINA.

Je veille, moi !

IRÈNE.

C'est comme un mauvais rêve !

NINA.

Du donjon au palais la route est souvent brève.

IRÈNE.

Que veux-tu dire ?

RIENZI

NINA.

Il meurt! le sauver est urgent.
J'ai mûri mon projet.

IRÈNE.

Lequel?

NINA.

J'ai de l'argent
Et j'ai de la beauté!

IRÈNE.

Mais son âme est jalouse.
Oh! ne fais rien d'indigne.

NINA, se levant avec dignité.

Ah! — Je suis son épouse,
Et Rienzi c'est moi. — Ce soupçon m'a fait mal.
Gilio d'Albornoz, le puissant cardinal,
M'aime d'un fol amour quelque peu sacrilège ;
Parfois je lui souris, pour qu'auprès du Saint-Siège
Rienzi trouve en lui ce qui manque : un support.
Contre le déshonneur —

IRÈNE.

Eh bien !

NINA.

J'aurai la mort.

IRÈNE.

La mort !!

NINA.

Pour l'affranchir je donnerais mon âme!
Ai-je un autre moyen? — Oh! le monde est infâme!
Qu'il soit libre, mon Dieu! je mourrai sans regret,
Je mourrai chaste et pure, emportant mon secret.

IRÈNE, lui baise la main.

Pardon!

NINA, se rassied.

Ma pauvre enfant! Te voilà donc novice,

Consacrée au Seigneur, vouée à son service !
Mais Adrien ?

IRÈNE, jette un cri de douleur.

Grand Dieu !

Avec résignation.

— Ma sœur, il est au ciel.

NINA.

Mort ! — pour toi ! pour l'amour !

IRÈNE.

L'amour est immortel.

Sa destinée hélas ! est encor la meilleure :
Il m'attend, lui ! — Mon Dieu, pardonne si je pleure.

NINA.

Oh ! tous ceux que j'aimais sont frappés par le sort,
Tous punis — par l'exil, la prison ou la mort.

IRÈNE.

L'Église nous maudit : nous devons disparaître.

NINA.

Non ! Dieu ne maudit pas par la bouche d'un prêtre.
Rienzi, seul de tous, fut vertueux et pur :
Qu'importe alors l'arrêt d'un cardinal obscur
Dont le cœur trop étroit frémit d'intolérance ? —
Parle-moi d'Adrien.

IRÈNE.

Arrivée à Florence,
Pour mon noviciat j'habitais le couvent,
Essayant d'oublier mon amour trop fervent.
Je m'absorbais en Dieu, quand le courroux céleste
Dans la folle cité fit éclater la peste.
C'était affreux ! partout on pillait sans remords.
Plus assez de vivants pour enterrer les morts
Qu'on ramassait en tas, au milieu des ténèbres !
Partout des cris de deuil, partout des sons funèbres !
Plus d'amour, d'amitié, de liens sociaux !
Rien n'était respecté, pas même les tombeaux !
Pour le malheur d'autrui rempli d'indifférence,
Chacun ne songeait plus qu'à sa propre souffrance.

Ce naufrage moral, où surnageait la peur,
 Enlevait à la mort son exquise pueur.
 Les êtres dépravés, ceux que le vice embauche,
 Passaient leur dernier jour, livrés à la débauche.
 Quand chacun est maudit, à quoi bon s'attendrir?
 Les survivants, hélas! ne pensaient qu'à jouir,
 Et provoquaient la peste : au milieu de l'orgie,
 Un convive éhonté tombait en léthargie,
 Le blasphème à la bouche et le verre à la main,
 Recevant pour adieu : « C'est notre tour demain. »

NINA.

Quel tableau saisissant de ce fléau terrible !

IRÈNE.

Un matin nous sortions. — Quel souvenir horrible !
 Nous allions prier Dieu pour les pestiférés.
 Un jeune homme était là, couché sur les degrés,
 Et mes sœurs reculaient, car du signe funeste
 Ses traits étaient marqués : — Il souffrait de la peste.
 Juge de ma terreur : c'est lui, c'est Adrien !
 Je voulus le veiller, comme un ange gardien,
 A son chevet, debout, dans ma douleur profonde
 Ne voyant plus que lui, oubliant Dieu, le monde !
 J'espérais le guérir, le sauver du trépas ;
 Mais lui, faible, mourant, ne me reconnut pas.
 Il prononçait mon nom dans son fiévreux délire,
 Car il m'avait cherchée. — Oh ! comment le redire ?
 Je vois l'heure venue, — il va mourir. — Je cours
 Presque folle, éperdue, appelant du secours.
 Je reviens — C'en est fait ! — En vain je m'agenouille :
 Je ne trouve plus rien, pas même sa dépouille !
 Hélas ! les fossoyeurs, qui fouillaient les maisons
 Pour emporter au loin leurs tristes cargaisons,
 L'avaient pris dans son lit, porté hors des murailles,
 Jeté dans le tombeau, sans chants, sans funérailles.
 Il ne m'est rien resté : mais j'ai le souvenir,
 Et j'ai l'espoir qu'un jour Dieu peut nous réunir.
 En attendant la mort, je vis sans défaillance.

NINA.

Ma sœur, résignons-nous !.

On frappe à la porte.

Qu'est-ce ?

SCÈNE III

LES MÊMES, ANGELO.

ANGELO.

Son Éminence.

NINA.

Dans quel moment, grand Dieu ! — Je vais la recevoir.

Angelo sort.

Laisse-moi seule, Irène ! entre dans mon boudoir.

Elle la conduit à la porte de droite.

Ne songeons plus qu'à lui !

IRÈNE.

Mon Cola, mon bon frère !

Oui, tout pour lui, Nina ! Sois forte et persévère !

Elle sort.

Nina prend un air souriant et s'assoit avec nonchalance sur le sofa. Angelo ouvre la porte du fond et fait entrer le cardinal d'Albornoz, puis il referme la porte et se retire.

SCÈNE IV

NINA, D'ALBORNOZ.

D'ALBORNOZ, baisant la main de Nina avec galanterie.

Je vous revois enfin, charmante signora !

Trop longtemps pour mes vœux la cour m'accapara.

NINA.

Avoir Votre Éminence est un grand privilège,
Et je commets un vol aux dépens du collège.

D'ALBORNOZ.

J'ai vis-à-vis de vous une autre ambition :

Heureux, je m'abandonne à mon impression.

Il lui prend la main.

NINA fait un geste pour retirer sa main ; mais elle se contient.

Non, je ne feindrai pas ; c'est de la maladresse,
Et puisque vous m'aimez, prouvez votre tendresse.

D'ALBORNOZ.

Parlez, reine d'amour! Puis-je vous protéger?

NINA.

Me protéger? Non pas : Vous pouvez me venger.

D'ALBORNOZ, la regardant avec admiration.

Bien ! Laissons les manants oublier les injures !
Un noble rejeton se souvient des blessures
Et met dans la revanche un légitime orgueil :
Il étendra sa haine au-delà du cercueil.
La vengeance ne plaît qu'à des âmes bien nées.

NINA.

Moi, je poursuis la mienne, et depuis des années
J'ai fait pour l'assouvir des efforts surhumains.

Brusquement.

Cardinal ! que fait-on dans les États romains?

D'ALBORNOZ, avec étonnement.

Que me demandez-vous, vous, la Napolitaine?

NINA.

Auprès de vous, seigneur, la feinte serait vaine.
Vous saurez mon secret; je crois à votre honneur.
Je suis Romaine, moi.

D'ALBORNOZ.

Romaine?

NINA.

Oui, monseigneur.

D'ALBORNOZ.

J'aurais dû deviner : la molle Campanie
Ne peut donner aux traits cette belle harmonie.

NINA, faisant un geste d'impatience.

Et Rome, cardinal ?

D'ALBORNOZ, la regardant avec surprise.

Rome est sur son déclin.
Quand le tribun tomba, le vieux comte Pépin

Gouverna les barons : c'était un chef peu sage ;
 Le sang et les méfaits ont marqué son passage.
 Un second démagogue apparut : Cerroni.
 Il abdiqua bientôt. Puis, Bertold Orsini
 Et l'un des Colonnas ont pris le Capitole ;
 Désignés sénateurs, leur règne fut frivole.
 Le peuple se leva, violent, débordé :
 Colonna put s'enfuir, l'autre fut lapidé.

NINA.

Enfin !

D'ALBORNOZ.

Mais Rome, hélas ! ne s'est point affranchie.
 Tout est confusion, brigandage, anarchie.
 La campagne est livrée aux routiers vétérans,
 Et les plus hauts seigneurs sont autant de tyrans.
 Chacun veut dominer et chacun extermine :
 Et, pour comble de maux, la peste et la famine.

NINA.

Oui, la terre est en deuil et le ciel s'est voilé :
 Lorsque tout se taisait la nature a parlé,
 En s'écriant : « Malheur, malheur à qui me brave !
 Je ne donnerai pas mes moissons à l'esclave,
 Ni mes vins au parjure, au perfide assassin :
 Il est trop de martyrs qui dorment dans mon sein.
 Et comme, immolant tout à la haine assouvie,
 Les vivants oubliaient les devoirs de la vie,
 Laissez-les s'épuiser en stériles efforts !
 Je serai, par la faim, la vengeance des morts. »

D'ALBORNOZ.

Vous êtes belle ainsi, brûlant d'enthousiasme.

NINA.

Je sens ce que j'énonce, et tout votre sarcasme
 Ne saurait le détruire. Or, retenez ceci :
 Vous n'avez qu'un seul hommé...

D'ALBORNOZ.

Et qui donc ?

NINA.

Rienzi.

D'ALBORNOZ.

Un plébéien ? Vraiment ! Vous, femme de noblesse, —

NINA.

Pardonnez-moi, seigneur, si ce nom-là vous blesse.
Je suis, vous l'avez dit, d'un sang illustre et vieux,
Comme vous qui comptez des rois pour vos aïeux ;
Vous, archevêque à l'âge où d'autres se font hommes.
Cardinal d'Albornoz, tout nobles que nous sommes,
De naissance et de cœur, au plus haut échelon,
Moi, l'enfant des Romains, vous, des rois d'Aragon,
Nous savons ce que vaut un vain titre sonore
Si l'homme est faible et nul. Le grand vainqueur du Maure
A le droit d'oublier des préjugés étroits :
Qui verrait le blason en pesant les exploits ?

D'ALBORNOZ.

Je suis brûlé du feu dont son regard pétille.

NINA.

L'univers vous admire ; Alphonse de Castille
A voulu par vos mains être armé chevalier.
Le pape Clément six vous nommait son pilier.
Quand le Saint-Père osa vous demander des comptes,
Au milieu de sa cour de cardinaux, de comtes,
Sachant que les jaloux tramaient ce vil complot,
Sans répondre, de clefs vous comblez un chariot.
C'étaient les clefs des forts conquis en Italie,
Un trophée éloquent : — le nombre, je l'oublie.
Lorsqu'on est, comme vous, grand parmi les guerriers,
On n'est fier, croyez-moi, que des propres lauriers.

D'ALBORNOZ.

Parlez, parlez encor, ma muse et ma sirène !
Votre voix inspirée éblouit et m'entraîne.

NINA.

Un conquérant illustre est plus haut que son rang :
Son titre glorieux s'écrit avec du sang.
Rienzi, comme vous, s'est fait sa destinée :
Il est un des Titans, fondateurs de lignée.
Lui seul peut restaurer le suzerain papal :
Lui seul peut rétablir le droit municipal.
Que par vous il soit libre et ramené dans Rome !
On l'admire, on le craint ; lui seul est vraiment homme.

D'ALBORNOZ, la regardant d'un œil scrutateur.

J'en suis presque jaloux : — Un dévouement pareil
Provient-il de l'amour ?

Nina baisse les yeux.

Vous donnez un conseil
Que je trouve excellent pour le bien de l'Église ;
Mais l'amant, signora, veut qu'on le tranquillise.
Rienzi servirait le trône épiscopal,
Mais d'Albornoz en lui peut trouver un rival.

NINA, se levant.

Vous m'aimez, monseigneur ?

D'ALBORNOZ, l'imitant.

Jusqu'à l'idolâtrie.

NINA.

Eh bien ! d'après les lois de la chevalerie,
J'ai droit de commander ; vous devez m'obéir.

D'ALBORNOZ.

Commandez, signora ! que faut-il accomplir ?
Je n'entends pas en vain votre appel sympathique.

NINA.

Restaurez Rienzi.

D'ALBORNOZ.

Mais c'est un hérétique.

NINA.

Il n'est pas condamné ; qu'il trouve un jugement !

D'ALBORNOZ.

Il l'aura dès demain, j'en prends l'engagement.
A mon tour, moi, —

NINA, vivement.

Comptez sur ma reconnaissance.

D'ALBORNOZ lui baise la main et dit avec intention.

On défait ce qu'on fait quand on a la puissance.
Envoyez au tribun votre jeune écolier,

Ce page italien ; j'expédie au géolier
L'ordre de l'admettre.

NINA.

Ah !

D'ALBORNOZ, à part.

Là, je le questionne,
Et je saurai bientôt ce qui la passionne.

Il la salue et sort.

SCÈNE V

NINA, seule.

Ah ! je suis seule enfin. Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?
Quel combat douloureux ! Quel effrayant conflit !
Qui, moi, même en rêvant je serais infidèle ?
Je suis à toi, Cola, toi que mon cœur appelle.
Vis pour la gloire ! — Et moi ? — Moi, je saurai souffrir !
Mais je veux t'embrasser, te voir et puis mourir !

Elle ouvre la porte du boudoir. Irène et Angelo entrent.

SCÈNE VI

NINA, ANGELO, IRÈNE.

NINA.

Ma sœur, j'ai réussi. Le seigneur qui console
A donné la chaleur, la force à ma parole.

IRÈNE.

Rienzi. —

NINA.

Sera libre et vénéré demain.

ANGELO.

Quel beau jour, signora, pour le peuple romain !

IRÈNE.

Et toi ?

NINA, chancelant.

Moi ?

ANGELO.

Qu'avez-vous ?

IRÈNE.

Nina, ta joie est fausse.

NINA.

Non, non ! Mon cœur déborde et c'est Dieu qui m'exauce.
Je vais le voir, Irène ! On m'ouvre le château ;
Du silence ! Angelo, tes habits, ton manteau.

Elle entre dans le boudoir où Irène et Angelo la suivent.

SECONDE PARTIE

Le théâtre représente une cellule voûtée dans la tour d'Avignon. Une table en pierre, sur laquelle se trouve une lampe allumée, est placée à gauche, auprès d'une petite fenêtre grillée. Un grabat dans un coin. Au fond, une porte basse et massive.

SCÈNE VII

RIENZI, seul.

Il est assis sur un banc auprès de la table et lit dans une Bible. Il porte une robe brune, serrée autour des reins par une corde ; sa barbe est longue et inculte, et ses cheveux tombent en désordre sur ses épaules ; il a beaucoup vieilli et son front est couvert de rides. Il est attaché à une chaîne qui lui permet la liberté des mouvements. Au lever du rideau, il lit à haute voix quelques versets du premier livre de Samuel, Chap. VIII.

10. Ainsi, Samuel dit toutes les paroles de l'Éternel au peuple qui lui avait demandé un roi.

11. Il leur dit donc : Voici comment vous traitera le roi qui régnera sur vous : il prendra vos fils et il les mettra sur ses chariots et parmi ses gens de cheval, et ils courront devant son char.

13. Il prendra aussi vos filles, pour en faire des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères.

14. Il prendra aussi vos champs, vos vignes et vos bons oliviers, et il les donnera à ses serviteurs.

15. Il dimera ce que vous aurez semé et ce que vous aurez vendangé, et il le donnera à ses officiers et à ses serviteurs.

17. Il dimera vos troupeaux et vous serez ses esclaves.

18. Alors vous crierez, à cause de votre roi que vous vous serez choisi, et l'Éternel ne vous exaucera point (1).

Il ferme la Bible.

Se plaisant sous le joug et dans l'ignominie,
 Les peuples ont toujours voulu la tyrannie :
 Leurs bourreaux sont leurs dieux. — Stupide humanité ! —
 L'homme a peur de lui-même et craint la liberté ;
 Oubliant volontiers les futurs bénéfices,
 Son lâche abattement répugne aux sacrifices.
 Des maux accumulés par les réactions
 Il vient demander compte aux révolutions,
 Et vénère en tremblant le tyran qui l'opprime.
 De l'insurrection le peuple a fait un crime ;
 Et servile, adulant jusqu'aux plus vils suppôts,
 Il maudit le penseur qui l'arrache au repos.
 Satisfait quand nul bruit ne trouble le silence,
 Le citoyen poltron subit la violence.
 Qu'importe le progrès et que lui fait le droit ?
 Il rit de ces grands mots : sa fortune s'accroît.
 Aux martyrs du devoir il réserve sa haine
 Et prétend qu'il est libre : — il ne sent pas sa chaîne.
 Le despote applaudit : l'abjection lui sert ;
 Il se croit à l'abri, régnaant sur un désert,
 Et crie à ses sujets : « Lapidéz les prophètes ! »
 Il s'endort, en repos, rassasié de fêtes. —
 Mais de la liberté Dieu nous donna l'instinct.
 Dans l'ombre entendez-vous ce murmure indistinct ?
 Un éclair a jailli dans la nuit si profonde ;
 Le tonnerre a grondé pour réveiller le monde !
 Et l'idole d'un jour vient tomber de l'autel
 Sur lequel on replace un principe immortel. —
 Or, moi je vous le dis : tyrans, rivez ma chaîne,
 Persécutez, tuez ; mais votre heure est prochaine !
 J'écoute en tressaillant le bruit sourd, précurseur,
 Qui vient percer ces murs, malgré leur épaisseur.

(1) Version revue par J.-F. Ostervald, publiée par la société biblique protestante de Paris. 1839.

C'est plus qu'un vague espoir qui gonfle ma poitrine.
Voyez : déjà la rose apparaît sous l'épine.

Il se lève avec un rire amer.

Quoi ! d'ici mon cerveau veut lancer des éclairs ?

Il fait quelques pas et regarde le ciel à travers la fenêtre grillée.

O nuages errants, voiliers actifs des airs !
Vous que le vent emporte ! Au loin, sur votre trace,
Que ne puis-je avec vous naviguer par l'espace,
Et traverser les mers, pour retourner aux lieux
Où mes jours s'écoulaient, enivrants et joyeux ?
Si d'ici vous voguez vers ce coin de la terre
Où Nina pense à moi, prisonnier solitaire,
Si son œil vous poursuit, si son regard si doux,
O nuages du ciel, vient s'arrêter sur vous,
Répétez-lui mes vœux et mon espoir suprême :
Transmettez mon amour à cette âme qui m'aime.

Il se rassied, épuisé, et cache sa tête dans ses mains ; un léger bruit le fait tressaillir.

Quel bruit vient me troubler ? — Ce sont mes compagnons
Qui prennent leurs ébats. — Libres, nous dédaignons
Les folâtres souris, et nous leur cherchons noise.

Quelques souris viennent sous la table ; il leur jette du pain.

Égayez la cellule où je vous apprivoise.

Voici le vieux tyran : — Prends la part du lion ! —
Et vous le supportez ? — pas de rebellion ? —
Il a les gros morceaux, vous ramassez les miettes ;
Les rats ont donc aussi leurs beaux piqueurs d'assiettes ?
Et moi qui vous nourris et vous jette mon pain,
M'aimez-vous, commensaux ? — Oui, quand vous avez faim.
Et si demain je meurs, — réflexion qui navre, —
Vous viendrez sautiller, jouer sur mon cadavre.
Oh ! des ingrats partout — jusqu'aux animaux ! Fi !
Retirés dans vos trous, vous portez un défi,
Pareils à bien des grands que partout on renomme.

Il frappe dans les mains ; sa chaîne résonne, les souris se sauvent.

Tout bruit vous fait trembler : — Vous ressemblez à l'homme !

Il reste de nouveau absorbé dans ses réflexions. La porte s'ouvre et se referme sur un Page couvert d'un long manteau et portant un chapeau à plumes rabattu sur le visage. Le Page s'appuie tremblant contre la muraille, près de la porte.

SCÈNE VIII

RIENZI, UN PAGE.

RIENZI, arraché à sa rêverie, regarde un instant en silence ; puis il se lève.

Est-ce un être réel ? Ai-je encor ma raison ?
Est-ce un ange qui vient visiter ma prison ?

LE PAGE éclate en sanglots et vient se jeter aux genoux de Rienzi, qu'il étreint ; le chapeau et le manteau tombent et laissent voir Nina dans un costume pareil à celui d'Angelo.

Rienzi !

RIENZI.

Dieu ! Nina ! — Non, non ! ce n'est pas elle.
Oh ! je m'égare ! — Es-tu fantôme, es-tu mortelle ?

NINA.

C'est moi, c'est ta Nina.

RIENZI.

Toi ! toi ! — Viens sur mon cœur.

Elle se jette dans ses bras et pleure en silence. Rienzi la tient fortement ; ensuite, il lui met ses deux mains sur la tête.

Femme, je te bénis : te voir est le bonheur.

NINA.

Rienzi ! mon époux !

RIENZI.

Non, ce n'est pas un songe.
Oh ! parle, oh ! parle encor ! — La solitude ronge.

NINA.

Toi, le tribun romain, sans air, sans liberté !

RIENZI.

En te voyant, j'oublie.

NINA.

Oh ! comme ils t'ont traité !

Elle le regarde avec angoisse.

Cola ! ton cœur palpite et sur ton front la ride. —

RIENZI.

Tout seul, le front se plisse et le cœur est aride.

NINA.

J'aurais dû, malgré toi, m'unir à ton dessein,
Et tu pourrais du moins reposer sur mon sein.

RIENZI.

J'avais plus de vigueur pour affronter la haine.

NINA.

Tu vins chercher justice, — et tu trouvas la chaîne.

RIENZI.

Quand l'homme aspire au faite, il doit subir son lot :
Les splendeurs du pouvoir ou l'ombre du cachot ;
Un jour, puissant tribun ; le lendemain, rebelle.

Il écarte les cheveux du front de Nina et la regarde.

Laissons cela, Nina ! — Doux ange ! qu'elle est belle !
Te voici, mon amour ! que me font ces barreaux ?
Tu m'as rendu ma foi ; qu'ils viennent, mes bourreaux !
Je t'ai vue, et ton cœur est resté pur et chaste :
Je puis mourir en paix. Avant l'heure néfaste,
O vous qui m'accordez ce tendre adieu, merci !
Le patient pardonne.

NINA.

Oh ! non, mon Rienzi !
Non, tu ne mourras point ! J'ai demandé justice :
Tu confondras demain la voix accusatrice.

RIENZI.

Ils m'entendront alors ? et Rome aura la paix ?

Il se met à genoux.

Tu parles, ô Seigneur, et le nuage épais
Se dissipe à ce mot.

Il prie quelques instants en silence ; quand il se relève, il redresse sa taille et relève la tête.

NINA.

Tribun, je te retrouve.

RIENZI.

Où chercher des accents pour tout ce que j'éprouve ?
Juger, c'est m'acquitter.

NINA.

Ami, je te revois.
Tel que tu fus quand Rome obéit à ta voix

RIENZI.

Les fers n'ont pas encore brisé mon éloquence.
Je te dois tout, Nina. Dis-moi, quelle espérance
T'a conduite en ces lieux ? Quel hasard te guidait ?

NINA.

Le hasard ? — Près de toi mon amour m'attirait.
Nul instinct, Rienzi, n'a donc dit à ton âme
Que près de ta prison veillait un cœur de femme,
Un cœur affectueux ? que j'étais, dans ma foi,
Prête à te délivrer ou mourir avec toi ?

RIENZI.

Dans cette ville infâme, où règne la licence,
La beauté, je le sais, est souvent la puissance.
On a pu sans vergogne abuser ta candeur : —
Je ne veux pas devoir la vie à l'impudeur.

NINA.

Ah !

RIENZI.

J'aime mieux qu'ici mon front ridé pâlisse !
Que plutôt on me traîne au bûcher, au supplice !

NINA.

Nul ne sait qui je suis.

RIENZI

Eh ! qu'on le sache ou non !
Votre honneur, signora, n'est pas dans votre nom.

NINA.

Serais-je ici, Cola, si je n'étais pas pure ?

Moi, te déshonorer? — Ce soupçon me torture;
 Me connais-tu si peu? — Quand fugitif, proscrit,
 Tu quittas la Bohême, ami, que m'as-tu dit?

RIENZI.

« Auprès de la beauté le séducteur s'empresse,
 Sans souci des moyens : — Souviens-toi de Lucrèce. »

NINA.

Et puis tu me donnas...

RIENZI.

Un poignard.

NINA, le tirant de sa ceinture.

Le voici!

RIENZI, la serrant dans ses bras.

Ma Nina, mon trésor!

NINA.

Mon noble Rienzi!

La porte de la cellule s'ouvre et se referme sans bruit, pour donner passage au cardinal d'Albornoz, qui reste d'abord spectateur muet de la scène.

SCÈNE IX

D'ALBORNOZ, RIENZI, NINA.

NINA, que Rienzi tient embrassée.

Oh! tes pleurs sur mon front sont un nouveau baptême.
 A toi, toujours à toi! Mon Rienzi, je t'aime.
 J'ai, pour sauver tes jours, trompé le cardinal,
 Feignant de me prêter à son amour banal : —
 Il t'ouvre la prison. A toi seul ma tendresse!

D'ALBORNOZ.

Ah! le page, c'est vous! — Vous êtes sa maîtresse.

NINA jette un cri et se dégage des bras de Rienzi.

Oh! — Non, je suis sa femme.

RIENZI

D'ALBORNOZ.

Eh! quoi? lui, votre époux?

NINA, se prosternant devant lui.

Monseigneur, pardonnez! je suis à vos genoux.

RIENZI

Nina, relève-toi! c'est Dieu seul qu'on supplie.

NINA.

Si je vous ai déçu, voyez, je m'humilie.
 Pardon! je suis sa femme: Oh! croyez-moi, seigneur!
 Pour lui j'ai tout donné, tout, excepté l'honneur.

Elle se relève.

D'ALBORNOZ.

Je vois bien que lui seul ici vous préoccupe.
 Mais alors, signora, vous m'avez pris pour dupe?
 Pour aider les projets de votre compagnon,
 Ne pouviez-vous choisir plus bas qu'un Aragon,
 Un cardinal romain, un prince de l'Église?
 Vous avez bien joué le rôle de marquise.

RIENZI.

Ah! ne l'insultez point! mon bras est désarmé.

D'ALBORNOZ.

Elle a cru vous servir: vous restez enfermé.

NINA.

Oh! déversez sur moi le fiel qui vous anime;
 Il ne savait rien, lui! Que je sois la victime!
 Ma voix dans votre cœur trouvera de l'écho:
 Autant que cardinal vous êtes hidalgo.
 C'est du sang espagnol qui coule dans vos veines,
 Du sang de chevalier qui répugne à nos haines.
 Pauvres femmes, hélas! on nous ment bien souvent,
 Et maint homme pour nous feint un amour fervent,
 Pour glisser dans nos cœurs un poison qui corrompt:
 Mais tous sont indulgents, jusqu'à celle qu'on trompe. —
 Monseigneur d'Albornoz, montrez-vous généreux,
 Montrez-vous noble et fort, en faisant deux heureux.
 Un pardon bienveillant n'a rien qui rapetisse,

Et lui, le grand tribun, a droit à la justice.
Oh ! qu'il sorte aujourd'hui de la tour d'Avignon,
Et mes enfants un jour béniront votre nom.

RIENZI.

Gilio d'Albornoz, cardinal qu'on renomme !
Je ne peux supplier, car moi je suis un homme !
Vous devez me counaltre : oh ! jugez-moi demain.
Ma présence est la paix pour le peuple romain.

NINA, sanglotant.

Inspire-moi, mon Dieu ! je n'ai plus de courage.
Soyez grand, monseigneur ! achevez votre ouvrage.

D'ALBORNOZ.

Oui, je cède au penchant que j'ai trop combattu :
Je suis homme et je rends hommage à la vertu.
Je ne saurais prétendre, ô belle et noble dame,
Aux sentiments si purs que vous avez dans l'âme.
Vous avez fait vibrer les cordes de mon cœur,
Et ce serait infâme et forfaire à l'honneur
De vous persécuter. Signora, je m'incline
Devant votre grandeur : vous êtes l'héroïne
De ce siècle énervé. J'ouvrirai ce cachot. —
Dans un cœur aussi grand l'amour est plus qu'un mot.
Je veux vous égaler : aussi, soyez heureuse,
Et suivez les étans d'une âme chaleureuse.
Je renonce avec peine à l'énivrant espoir
Que mon illusion me faisait entrevoir.
En vous disant adieu, malgré moi je soupire.
Je vous ai bien aimée : Oh ! je ne puis vous dire !
Mais de vous perdre ainsi j'aurai moins de douleur,
Si vous dites de moi : Cet homme avait du cœur.

NINA.

Je bénirai toujours votre mansuétude.

RIENZI.

Cardinal, je suis fait à la vicissitude ;
Je refuse un pardon s'il est déshonorant.
Mais vous m'avez vaincu : vous êtes vraiment grand.
Je fléchis devant vous, moi qui jamais ne plie.
A nous deux, monseigneur, délivrons l'Italie !

D'ALBORNOZ.

Soit! je compte sur vous pour briser les tyrans,
 Les malfaiteurs armés qui se croient conquérants.
 D'un jugement loyal ayant le bénéfice,
 Demain vous paraitrez devant le Saint-Office.

RIENZI.

Oh! je suis libre, alors.

NINA, présentant sa main à baiser au cardinal.

Seigneur, voici ma main.
 Vous avez été noble, et plus que noble : — humain.

D'ALBORNOZ.

Gardez ce souvenir dont je vous vois émue. —
 Mais j'oubliais quelqu'un qui cherche une entrevue.

Il va à la porte et fait un signe.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, ADRIEN.

ADRIEN entre et va tout droit à Rienzi, devant lequel il fléchit le genou.

Quand j'ai fui loin de toi, ton bras était puissant.
 J'écoutai le vieillard mort en te maudissant,
 J'embrassai le parti de ces seigneurs parjures.
 Moi, ton admirateur, je t'accablai d'injures
 Et j'osai t'appeler implacable vainqueur!
 Pardon, noble tribun! j'ai méconnu ton cœur.
 C'est un cuisant remords qui près de toi m'attire.
 Te voilà prisonnier, sacré par le martyr,
 Couronné par le deuil, absous par le malheur :
 Sur ton front la souffrance a versé la pâleur.
 D'un confesseur du droit j'adore en toi l'image ;
 Prométhée enchaîné, je viens te rendre hommage ;
 Comme à mon souverain je demande pardon.

RIENZI.

Adrien! ta présence efface l'abandon.

NINA.

Adrien! lui, vivant!

RIENZI.

Oh ! ma joie est profonde !
 Tout honneur n'est donc pas exilé de ce monde ?
 Il est encor des cœurs remplis de loyauté ?
 Dieu me réconcilie avec l'humanité.

Il le tient par la main ainsi que Nina.

Je vous retrouve enfin. Que mon âme est sereine !
 Mon ami, mon épouse !

NINA.

Et notre sœur Irène ?

RIENZI.

Irène !

ADRIEN.

Oh ! taisez-vous ! Quels regrets superflus !

RIENZI.

Parlez ! ma douce Irène ?

ADRIEN.

Hélas ! elle n'est plus.

RIENZI.

Morte !

NINA.

Oh non !

ADRIEN.

Je l'ai vue, — et j'ai gardé sa tombe,
 Quand la peste immolait une affreuse hécatombe. —
 Je venais la chercher jusque dans le couvent. —
 Je l'ai vue — enterrée — et suis encor vivant.

RIENZI.

Mon Irène, ma sœur !

NINA.

Ne perds pas l'espérance !
 On n'est que trop souvent déçu par l'apparence.

Rienzi s'assied fort ému. Nina va parler au cardinal, dans le fond.

Seigneur, elle est chez moi : — s'il pouvait la revoir !

RIENZI

D'ALBORNOZ.

Mais ne craignez-vous pas de trop les émouvoir?

NINA.

L'homme qui sut souffrir peut supporter la joie,
Quand l'espoir dans son cœur étincelle et chatoie.

D'ALBORNOZ.

Bien! je vais donner l'ordre.

Il ouvre la porte, deux géoliers paraissent; il parle bas à l'un et dit tout haut à l'autre :

Allumez des flambeaux.

NINA, qui s'est rapprochée de Rienzi et d'Adrien.

Ceux que l'on croyait morts vont sortir des tombeaux.

ADRIEN.

Au jour du jugement.

NINA.

Ami, l'heure est prochaine.

RIENZI.

Fleur sitôt moissonnée!

D'ALBORNOZ au géolier, qui apporte des flambeaux.

Enlevez cette chaîne.

Le géolier détache la chaîne de Rienzi.

Voilà le premier pas vers votre liberté :
J'éprouverai bientôt votre sincérité.

ADRIEN à Nina.

Quel secret savez-vous? Votre trouble est étrange.

SCÈNE XI

LES MÊMES, IRÈNE, ANGELO.

Le géolier fait entrer Irène et Angelo. D'Albornoz et Rienzi sont à droite. Nina se trouve près d'Adrien qui occupe le milieu de la scène et voit le premier Irène.

ADRIEN, terrifié.

Irène ici? — Le ciel laisse échapper son ange.

IRÈNE, chancelant.

Lui! lui! — C'est son fantôme.

ADRIEN se précipite vers elle; elle tombe évanouie dans ses bras.

O Seigneur! elle vit.

RIENZI, s'approchant.

Irène!

ADRIEN.

Oh! ne meurs pas.

D'ALBORNOZ à Nina, qui est maintenant près de lui.

Le bonheur vous sourit.

RIENZI.

Ma sœur!

ADRIEN.

Reviens à toi. Plus rien qui nous tourmente!
Moi qui la croyais morte! Oh! vis, vis, mon amante!

IRÈNE, revenant à elle dans les bras d'Adrien.

Adrien!

Elle le regarde et touche ses cheveux de la main, comme pour s'assurer qu'elle ne rêve pas.

Oui! vivant!

Soudain, le souvenir lui revient, et elle s'arrache de ses bras en poussant un cri.

Oh! — j'appartiens à Dieu.

Tous restent consternés, Adrien se couvre la figure.

D'ALBORNOZ, allant près d'eux, dit gravement.

L'Église a le pouvoir de délier ce vœu.

IRÈNE.

Dieu ne maudirait pas une telle alliance?

ADRIEN.

Et tu m'appartiendrais?

D'ALBORNOZ.

Reprenez confiance.

NINA, à d'Albornoz (1).

Quels bienfaits votre cœur a semés aujourd'hui!
L'espoir pour ces enfants, la liberté pour lui.

D'ALBORNOZ, à Nina.

C'est pour me consoler de l'amour qui m'échappe.

A part.

Et puis, ils m'aideront quand on m'élira pape.

Le rideau tombe.

(1) Position des acteurs en commençant par la droite du spectateur :
Adrien, Irène, d'Albornoz, Nina, Rienzi. Angelo est au fond, et les deux gé-
liers sont près de la porte.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME

Rome, octobre 1354.

Le théâtre représente une partie de la place du Lion ou des exécutions devant le Capitole. Au fond, le Capitole; la statue colossale d'un lion égyptien est placée sur l'escalier qui y conduit.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CARDINAL D'ALBORNOZ et L'ÉVÊQUE RAIMOND entrent.

D'ALBORNOZ.

J'aurais dû le prévoir sans mon aveuglement :
Cet homme était trop haut pour un simple instrument ;
Convaincu, plein de foi, fier de son éloquence,
Il nous a débordés par sa forte influence.

RAIMOND.

Il est trop résolu pour un coadjuteur.

D'ALBORNOZ.

Du tribun prisonnier je fis un sénateur ;
Je croyais l'amoindrir dans la faveur publique
Et l'attacher de cœur au pouvoir catholique.

RAIMOND.

Il veut des seuls Romains dériver son mandat.

D'ALBORNOZ.

Philosophe, érudit, politique et soldat,
Il est universel dans son puissant génie :
Donnez-lui tout un monde et lui le remanie.
Ennemi redoutable, ami plus dangereux,
Trop vaste en ses desseins et trop aventureux,



S'il réussit jamais, l'église est condamnée.
 J'ai sondé son esprit pendant toute une année ;
 Je connais son pouvoir : la population
 Revint, à sa parole, à la soumission.
 Son courage est terrible et son courroux acerbe :
 Je l'ai vu, glaive en main, sous les murs de Viterbe.

RAIMOND.

De ses brillants succès Rome se fit l'écho.

D'ALBORNOZ.

C'est lui qui subjuga le grand Jean de Vico.
 Un jour il vint à moi, se détachant d'un groupe,
 Et me dit : « Cardinal, vous me laissez sans troupe ;
 Mon nom vaut une armée et Rome s'en souvient :
 Confirmez devant tous le rang qui m'appartient. »

RAIMOND.

Qu'avez-vous répondu ?

D'ALBORNOZ.

Sachant mon impuissance,
 J'accomplis ses souhaits, mais non sans réticence.
 Il s'aboucha dès lors avec ce Provençal,
 Le brave aventurier Gautier de Montréal,
 Chef de tous les soudards unis en compagnie
 Et qui tient sous ses pieds la débile Italie.
 Pour punir les barons, il prit des flibustiers
 Et, pour menacer Rome, enrôla des routiers,

RAIMOND.

Ce sont de vrais Germains faits à la discipline.
 La noblesse aussitôt s'enfuit à Palestrine,
 Redoutant sa vengeance et craignant son retour.
 Quand Rienzi revint, ce fut un brillant jour,
 Un triomphe plus pur que toutes les victoires :
 Un peuple entier versant des pleurs expiatoires,
 Se frappant la poitrine avec sincérité,
 Et criant : « Rienzi ! la paix ! la liberté ! »
 Témoin de ces transports, j'ai vu Rome en délire ;
 Il peut, s'il est hardi, se fonder un empire.

D'ALBORNOZ.

Souvenez-vous du Christ devant Jérusalem :

Le bruyant *hosanna* se change en *requiem*.
 Il ne faut pas qu'il vive, il ne faut pas qu'il règne !
 Plus de rébellion ! le monde s'en imprègne,
 Et l'esprit scrutateur doit périr avec lui.
 Sauvons l'autorité, notre suprême appui !
 La victoire appartient à la sainte milice :
 Extirpons l'hérésie, et que tout front pâlisse !

RAIMOND.

Mais comment pourrez-vous renverser Rienzi ?

D'ALBORNOZ.

Par de vils instruments. Écoutez : les voici.

SCÈNE II

LES MÊMES ; ADRIEN, ORSINI, PANDULFO.

Tous s'inclinent en entrant devant le cardinal.

D'ALBORNOZ.

Je vous ai convoqués, car l'heure est menaçante :
 Rome a besoin de vous, Rome est agonisante.

ADRIEN.

Elle refleurira sous le grand sénateur.

ORSINI.

Il est notre adversaire, un vil usurpateur,

PANDULFO.

Qui méconnaît les droits de notre bourgeoisie.

RAIMOND.

Catholique infidèle, il sert l'apostasie.

D'ALBORNOZ.

Du pape il a reçu son pouvoir et son titre :
 Sujet ambitieux, il s'est fait notre arbitre.
 Il veut gouverner seul et, tyran des Romains,
 On le voit s'entourer de lansquenets germains.

RIENZI

ADRIEN.

Rome l'y contraignit par sa lâche mollesse.

ORSINI.

Rome est un corps sans tête, un peuple sans noblesse.

ADRIEN.

Noblesse qui se plait dans les assassinats.

ORSINI.

La foule a bassement tué deux Colonnas :
Ne veux-tu pas venger le sang de tes ancêtres ?

RAIMOND.

Le peuple a désappris le respect pour les prêtres ;
Il n'est plus catholique, —

ADRIEN.

Et d'autant plus chrétien.

PANDULFO.

Rienzi dans la plèbe a cherché son soutien.

ADRIEN.

Les cœurs des ouvriers sont exempts d'égoïsme.

RAIMOND.

Il leur inculquerait des ferments d'athéisme.

PANDULFO.

Il détruit le commerce en l'accablant d'impôts.
Le bourgeois le plus riche a peur de ses prévôts :
Il nous met aussi bas que la vile canaille.

ADRIEN.

Voilà donc vos égaux pour l'homme qui travaille ?
Vous étiez glorieux d'hériter des seigneurs.
Rienzi vit en vous ses humbles flagorneurs ;
Autour du grand tribun vous formiez tous cortège,
En clabaudant bien haut : « A bas tout privilège ! »
Mais la peur vous saisit, misérables trembleurs,
Quand il veut s'occuper des vaillants travailleurs.
Vous voulez démolir tout ce qui vous dépasse,

Et puis vous aspirez à former une classe,
Et vous, les parvenus, niez l'égalité!
Ah ! j'en rougis pour vous et pour l'humanité.

ORSINI.

Je l'avais toujours dit : il est de vieille race
Et fera triompher le parti qu'il embrasse.

ADRIEN.

Je suis noble, c'est vrai, mais avant tout, Romain !
Je hais toute injustice et mon cœur est humain.
Rienzi, seul de tous, peut sauver la patrie :
Il poursuit le progrès et vous la barbarie.

D'ALBORNOZ.

Je comprends ce beau zèle et ses effusions :
Vous vous bercez toujours de vos illusions.
Mais le siècle a l'horreur des gouvernants novices,
Car il faut ici-bas compter avec les vices.
C'est un combat mortel : pour en sortir vainqueur,
Il faut plus de finesse et de tact que de cœur.
Vivons pour le présent ! Jeune homme, en politique
Rien n'est plus dangereux qu'un esprit dogmatique :
Un rêveur au pouvoir est par trop absolu.
Rienzi doit tomber, son temps est révolu.

ADRIEN.

Jé ne suis qu'un soldat, ennemi de l'intrigue ;
Je laisse la puissance à celui qui la brigue.

D'ALBORNOZ.

La puissance est au pape, au corps sacerdotal,
Seul élément de paix dans un âge brutal.
Mais un trône est requis : pour que la foudre gronde,
Il faut du haut des cieus la lancer sur le monde.

ADRIEN.

Dans ce projet si vaste, et pour vous l'aplanir,
Rome devient esclave et n'a plus d'avenir.

D'ALBORNOZ.

De l'univers chrétien Rome sera la reine,
Le siège de la foi, la cité souveraine.

ADRIEN.

Que nous fait la grandeur si l'honneur est perdu ?

D'ALBORNOZ.

Un but si gigantesque omet l'individu. —
Le saint-père est de droit le monarque de Rome ;
Mais pour la gouverner il nous faudrait un homme

Regardant Pandulfo.

Jouissant de l'estime, honorable bourgeois,
Conciliant, habile, éminent et courtois ;
Un légiste érudit, versé dans la finance.

PANDULFO, s'inclinant.

Vous me comblez d'honneurs, et si Votre Éminence
Veut se servir de moi, je ne suis pas ingrat.

A part.

A mon tour je serai le premier magistrat.

D'ALBORNOZ, à Orsini.

A la cour du Pontife on prise la naissance,
Et les patriciens seront une puissance.
Les fonctions d'éclat, les emplois, les honneurs
Reviendront désormais aux plus nobles seigneurs.

ORSINI.

On ne fait pas en vain un appel à ma haine ;
Je préfère un tyran à cet énergumène.

D'ALBORNOZ, à Adrien.

Le saint-siège, investi du pouvoir séculier,
Réserve un brillant poste à ce preux chevalier
Connu par les hauts faits des tournois et des guerres.

ADRIEN.

Faire argent de l'épée appartient aux sicaires.
« Honneur » est la devise inscrite à mon pennon ;
Je suis noble de cœur plus encor que de nom.
Vous vous trompez en moi.

ORSINI.

Seras-tu toujours traître ?

D'ALBORNOZ.

L'étoile du tribun pâlit, pour disparaître.
 Montreal est à Rome, attendant le signal ;
 Son frère, à Palustrine, est un soldat vénal.

ADRIEN.

Montreal ?

RAIMOND.

Voulez-vous servir la tyrannie
 Sous les pieds des routiers venus de Germanie ?

ADRIEN.

Mais Rienzi peut faire un appel aux Romains.

RAIMOND.

Ne leur demandez pas des efforts surhumains.

ADRIEN.

Un homme audacieux peut accomplir la tâche.

D'ALBORNOZ.

C'est un peuple énervé, pusillanime et lâche.

ADRIEN.

Non ! je le connais mieux : c'est un peuple qui dort !
 Mais, pour le faire agir, réveillez-le d'abord,
 Déployez à ses yeux un drapeau qui rallie.
 Malheur à qui pressent la mort de l'Italie !

RAIMOND.

Son cœur est obstiné, sourd à la voix de Dieu.

D'ALBORNOZ.

Moi qui, pour vous servir, relevai de son vœu
 La belle Irène. —

ADRIEN.

Irène !

D'ALBORNOZ.

Et vous, l'âme occupée...

RIENZI

ADRIEN.

Je ne vends mon amour pas plus que mon épée.
La posséder, pour moi c'est le bonheur du ciel !
Mais ce serait l'enfer si j'étais criminel.

RAIMOND.

C'est l'esprit de Satan ! Il est incorrigible.

D'ALBORNOZ.

Il est temps de finir cet entretien pénible.

ORSINI.

Apostat ! si jamais nous devons nous revoir !

ADRIEN.

Advienne que pourra ! j'aurai fait mon devoir.

Raimond, d'Albornoz et Orsini sortent avec Pandulfo.

SCÈNE III

ADRIEN, seul.

L'avenir est douteux et le présent est sombre.
Le reptile aux aguets, rompant dans la pénombre,
Va jeter son venin ; quel ennemi hideux !
C'est une lutte infâme, un combat hasardeux ;
Mais je braverai tout, sans peur, sans lassitude,
Dans l'espoir d'expier ma noire ingratitude.
Hommage à la vertu ! Cet adroit suborneur
Réveilla le désir le plus cher à mon cœur.
Dieu voulut me tenter : la vie est une arène ;
Le prix me fascinait. Oh ! reverrai-je Irène ?

SCÈNE IV

ADRIEN, IRÈNE, BENEDETTA.

Irène et Benedetta sont entrées pendant les dernières paroles d'Adrien. Irène ne porte plus le costume de religieuse.

IRÈNE.

Entends-tu, ma nourrice ? Il pense encore à moi.

ADRIEN, se retournant.

Ah !

IRÈNE, s'approchant de lui.

Me voici, fidèle et libre de ma foi.

ADRIEN.

Irène !

IRÈNE.

Je reviens, confiante et joyeuse.
Dieu permet ; j'ai cessé d'être religieuse.

ADRIEN.

Mon cœur m'inspirait bien ; te voilà de retour.

IRÈNE.

Je n'avais pas encor sondé tout mon amour.

ADRIEN.

Mon bonheur est-il vrai ? — Si ma joie était fausse !
Dans mes rêves souvent je revois cette fosse.
Pendant quatre ans, mon cœur, rongé par ce cancer,
Souffrait tous les tourments qu'on souffre dans l'enfer.
Mais non ! c'est mon Irène, et toujours jeune et belle,
Et dans tes yeux l'amour fait jaillir l'étincelle.

IRÈNE.

Et moi ? — Si j'ai vécu dans mon anxiété,
C'est pour ne pas aussi perdre l'éternité.
Ami, Dieu seul connaît ma douleur, mes alarmes,
Et nuit et jour lui seul a pu compter mes larmes.
Je croyais le prier : soudain, dans son émoi
Mon âme l'oubliait et s'envolait vers toi.
Faisant dans ma prière un singulier mélange,
Je t'invoquais parfois comme un saint, comme un ange,
Te contant mes chagrins, les regrets de mon cœur :
Jamais je ne priais avec tant de ferveur.

BENEDETTA, à part.

Dans un couvent chrétien ! O sainte Catherine !

ADRIEN.

Mon bonheur est trop grand et gonfle ma poitrine.

IRÈNE.

A toi seul désormais ma pensée et mes vœux !

BENEDETTA.

Qu'auront-ils à se dire après de tels aveux ?
Ils feront de la vie un long épithalame.
L'amour ne fut créé que pour perdre la femme.

ADRIEN.

L'existence avec toi —

IRÈNE.

C'est la félicité.

ADRIEN.

En dehors de l'amour tout n'est que vanité :
Dieu me pardonnera si ma langue blasphème.

IRÈNE.

Puis-je assez le redire, Adrien, que je t'aime ?

ADRIEN.

Répète-le.

IRÈNE.

Je t'aime.

BENEDETTA.

Hélas ! la pauvre enfant !

ADRIEN.

Ce mot venu du ciel me rendra triomphant.

BENEDETTA, s'approchant d'eux.

Que vous êtes heureux ! Vos accents pleins de flamme
Ont remué mon cœur et réchauffé mon âme.
Moi, j'ignore ces feux, mais ma voix vous bénit.
L'amour, ô mes enfants, ne peut être maudit ;
C'est pour le créateur le plus sublime hommage :
L'amour est saint, car Dieu fit l'homme à son image.

IRÈNE.

Oh ! oui ! l'amour est saint, bonne Benedetta !
Si mon cœur est aimant, c'est Dieu qui me dota.

BENEDETTA.

Pour le remercier, vous faisiez des neuvaines ? —
Hélas ! contre l'amour nos prières sont vaines ;
Il sait toujours convaincre, arbitre intéressé,
Seul fou judicieux dans ce monde insensé.

IRÈNE.

Oh ! l'amour est l'espoir qui jamais ne succombe.
Je l'ai senti moi-même : il survit à la tombe.
L'idéal ne meurt pas ; un pur attachement
Sait inspirer à l'âme un entier dévouement.
Un cœur froid dit en vain : « L'amour est l'égoïsme. »
Ma ferveur lui répond : « L'amour, c'est l'héroïsme. »

ADRIEN.

Le doux feu de ton âme illumine ton front ;
Ta foi t'a révélé des mots d'amour profond.

BENEDETTA.

Ils sont innés, ces mots, chez la femme amoureuse.

IRÈNE.

Si je m'épanche ainsi, c'est que je suis heureuse.

SCÈNE V

LES MÊMES, RIENZI.

RIENZI, qui a entendu les dernières paroles.

Heureuse !

IRÈNE.

Oui, je le suis.

RIENZI.

Sois bénie, ô ma sœur !
L'amour inaltérable est le seul vrai bonheur :
Quand la nuit la plus sombre étend sur nous ses voiles,
Il fait au firmament scintiller les étoiles.
Aimez-vous, aimez-vous ! Un sentiment réel
Fait de la vie un rêve et de la terre un ciel.

RIENZI

ADRIEN, à part.

Et moi qui l'oubliais !

IRÈNE.

Je l'aime tant, mon frère !

RIENZI.

Enfin tout vous sourit et cette heure est prospère.

ADRIEN, à part.

Comment le prévenir qu'il court un grand danger ?

RIENZI.

La joie est rare, enfants, le bonheur passager.
 Il faut goûter la paix quand notre âme est sereiné.
 La vie est une grappe et chaque heure l'égrène,
 Y laissant sa morsure et sa part de douleur;
 Le plaisir nous échappe et fait place au malheur.
 Cueillez, sans réfléchir, la fleur qui vous caresse :
 Le temps, ce noir démon, nous harcèle et nous presse.
 Respirer c'est lutter, vivre c'est se roidir !
 Je tombe de fatigue ; — oh ! je voudrais dormir,
 Dormir d'un bon sommeil, sans réveil et sans rêve,
 Sans rien qui rappelât ce long combat sans trêve !
 Oui, je voudrais dormir, — comme on dort au tombeau.

IRÈNE.

Cola ! c'est blasphémer, car le monde est si beau.

RIENZI.

La joie est dans ton cœur : moi, dans ma lassitude,
 J'ai l'horreur de ce monde et de sa turpitude.

IRÈNE.

Mon frère !

RIENZI.

Ce n'est rien ; je suis parfois distrait.

ADRIEN, bas à Rienzi

Il faut que je te parle, ici même, en secret.

RIENZI, à Irène

Et Nina, mon enfant ! Ne la fais pas attendre.

IRÈNE. à Ri-enzi.

Reste tel que tu fus : confiant, bon et tendre.
 Que je vous aime tous ! Cola, mon Adrien,
 Et la belle Nina, mon doux ange gardien.

Elle sort avec Benedetta.

SCÈNE VI

RIENZI, ADRIEN.

RIENZI, suivant Irène des yeux.

L'innocence est heureuse ! Aimable et noble fille !

A Adrien.

Fais-lui trouver la paix au sein de la famille.
 Fleur délicate et frêle ; oh ! crains de la broyer
 Si le froid tourbillon l'arrache à son foyer.
 Le monde est un tyran qui brise et crucifie :
 Tout son éclat vaut-il ce qu'on lui sacrifie ?
 Oh ! que n'ai-je aussi, moi, dans quelque coin secret,
 Élevé mon autel ? — Inutile regret !
 Je combats pour l'honneur du drapeau que j'arbore ;
 La ferveur politique, amour qui nous dévore,
 A, comme un autre amour, d'invincibles appas :
 On lutte, on souffre, on meurt, mais on ne cède pas.

ADRIEN.

Eh bien ! il faut lutter, rappeler ton courage,
 Redoubler tes efforts, tenir tête à l'orage.
 La cité se remplit de noirs conspirateurs ;
 D'Albornoz et Raimond, ces adroits séducteurs,
 Ont gagné Pandulfo ; les nobles se préparent ;
 On livre les châteaux : les routiers s'en emparent :
 Montreal est à Rome et son frère est vendu ;
 La trame est bien ourdie et l'on te croit perdu.

RIENZI.

Perdu ? — Non, non ! — je vis ! — Montreal est à Rome ?
 Il s'est livré lui-même. Ah ! vaillant gentilhomme !
 Vous seul m'avez toujours inspiré de l'effroi,

Car vous avez un but : vous voulez être roi.
 Ah ! je vous tiens enfin, malgré votre génie,
 Loin de tous vos soudards, de votre compagnie !
 J'écraserai du coup cette rébellion.
 Tremblez : — je vais sortir mes griffes de lion.

ADRIEN.

Te voilà plein de feu, courageux, énergique.

RIENZI.

Ils m'ont trop provoqué : la fin sera tragique.
 Commande à mes soldats, va saisir Montreal ;
 Un bourreau sera juge, un gibet tribunal.

ADRIEN.

Sénateur !

RIENZI, avec colère.

Obeis ! je veux avoir leurs têtes.
 J'ai retrouvé ma force au milieu des tempêtes.

ADRIEN.

Et Pandulfo ?

RIENZI.

Mon Dieu ! C'est donc vrai ? Ce vieillard
 S'est uni, pour me perdre, à ce seigneur pillard ?
 Sous la faux de la mort et le pied dans la tombe,
 Il se met à trahir ? — Qu'on me le prouve, il tombe !
 Ah ! vous me reprochiez d'avoir été trop doux ?
 Craignez à l'avenir mon terrible courroux.

ADRIEN.

Sois calme, sénateur ! cette humeur irascible...

RIENZI, avec emportement.

Je n'ai plus de pitié, je veux être inflexible.
 Odieux intrigants ! Ingrats ! — Qu'ils soient punis !
 Montreal doit mourir, les autres sont bannis.
 Ce mot te fait trembler ? je vois que tu tressailles. —
 Je sens rugir en moi le démon des batailles.

Je suis le sénateur ; j'ai la force et la loi
Et je me vengerai : le peuple est avec moi. —
Je te nomme aujourd'hui commandant de ma garde ;
Obéis.

ADRIEN s'incline et sort ; mais il revient aussitôt sur ses pas.

Sois prudent : un homme te regarde.

Il sort.

SCÈNE VII

RIENZI, puis CECCO.

RIENZI, allant à la coulisse.

En serais-je réduit à la peur d'un bravo ?
Non ! je le reconnais : c'est mon vaillant Cecco.

Appelant.

Cecco ! viens, brave ami !

Cecco entre.

Quel grief te désole ?
Pourquoi ne viens-tu pas me voir au Capitole ?

CECCO.

Qu'importe un prolétaire ? il passe inaperçu.
J'étais bien près de vous : — Vous ne m'avez pas vu.

RIENZI, souriant.

Tu m'as gardé rancune, ami, de cette offense ?
Cecco ! tu m'as connu dès ma plus tendre enfance !
Je tiens à rappeler, en revenant vainqueur,
Ton ardent dévouement, ton grand et noble cœur.
Tout Romain se courbait, tout visage était pâle :
Toi seul, fier et debout, tu restas ferme et mâle.
Cecco ! t'ai-je oublié, mon vieux conspirateur ?

CECCO.

Oh ! le charme est rompu : vous êtes sénateur.

RIENZI

RIENZI.

Sénateur ou tribun, que vous importe un titre?

CECCO.

Le rang seul vous ravit tout votre franc-arbitre.

RIENZI.

On m'a donné ce poste en m'ouvrant la prison :
Convient-il aux Romains d'exprimer un soupçon ?
Eux qui m'ont laissé seul, à l'heure des alarmes,
Sans aide et sans argent, sans amis et sans armes ?
M'avez-vous défendu quand j'étais un tribun,
Quand ma voix proclamait : « Liberté pour chacun ! »
Vos tyrans ont joui des faveurs populaires :
Vous m'avez, à moi seul, réservé vos colères.

CECCO.

Le rang vous fait du tort aux yeux des plébéiens :
C'est un titre porté par les patriciens.
Qu'est-ce qu'un sénateur? Un instrument du pape,
Un despote impuissant, un docile satrape.

RIENZI.

Prononcez sur des faits; attendez pour juger.

CECCO.

Le Capitole, où veille un soldat étranger,
Voit suivre tous vos pas de routiers sanguinaires.
Ainsi font les tyrans; pourquoi ces mercenaires?

RIENZI.

C'est un reproche oiseux qu'aisément je réfute.
M'avez-vous secondé pour achever la lutte?
Il fallait des soldats: à défaut de Romains,
Je n'ai pu recruter que des soudards germains.
Et vous murmurez, vous, dans votre humeur chagrine,
Tandis que les barons, sortant de Palestrine,
Viendront tout dévaster, rétablir les abus?
Un peuple est asservi quand il ne se bat plus.

CECCO.

Jadis nous nous battions pour notre indépendance.

RIENZI.

Jadis! Mais aujourd'hui Rome est en décadence.

CECCO.

Et c'est nous qui payons, et nos enfants ont faim.
Ni pape ni soldats! — Je suis républicain!
Le peuple a seul des droits, et c'est le méconnaître
Que de prétendre ainsi nous imposer un maître.

RIENZI.

Eux aussi, juste ciel! Mais il n'est plus d'espoir!
Rien ne vous émeut plus, ni pays ni devoir?
Es-tu si vieux, Cecco? Rien ne parle à ton âme?
Vous allez perdre Rome! O mon Dieu! c'est infâme!

CECCO, ému.

Rienzi! mon tribun! — Oui, je suis vieux, c'est vrai!
Montre-moi le chemin; marche, et je te suivrai.
Je t'ai toujours aimé; — ton accent me désole.
Je crois à ton honneur, je crois à ta parole;
Et quoique Pandulfo...

RIENZI, éclatant.

Pandulfo! C'est donc lui!
Adrien a dit vrai. Son dernier jour a lui.

CECCO.

Écoutez!

RIENZI.

Pandulfo! — C'est trop d'ingratitude!
Il faut un joug de fer à cette multitude.
Non, vous n'avez jamais compris la liberté,
Peuple sans prévoyance et sans virilité!
Et moi, qui me dévoue et qui me sacrifie,
On m'appelle un tyran dont chacun se défie?
Ah! vous me haïssez? — Je vaincrai néanmoins!
J'ai ma tâche à remplir: Vous en serez témoins.

Il sort vivement

SCÈNE VIII

CECCO, seul.

Ce n'est plus Rienzi ! Soupçonneux, irritable,
 Il a le ton haineux d'un despote intraitable.
 En entendant sa voix, mon cœur a tressailli.
 Il ne me comprend plus et nous avons vieilli.
 Ce n'est plus le tribun ! — Sa fosse est entr'ouverte ;
 Ses ennemis jaloux ont conspiré sa perte.
 S'il tombe, — alors debout ! tout pour les roturiers !
 Les puissants exploiters font place aux ouvriers.

SCÈNE IX

CECCO, PANDULFO, LUCA, BOURGEOIS ET HOMMES DU PEUPLE. Plus
 tard, UN HÉRAUT.

CECCO, à Pandulfo.

J'ai trouvé Rienzi bouillant d'intolérance.

PANDULFO.

Je le sais ; la prison aigrit par la souffrance.

CECCO.

Pour notre cause et nous, il a beaucoup pâti.

PANDULFO.

Qui n'en ferait autant pour notre grand parti ?

LUCA.

Ne souffrons-nous pas tous depuis bien des années ?

PANDULFO.

Nous devrions, nous seuls, régler nos destinées.

Pourquoi des sénateurs ? Nos droits sont méconnus !
 Jusques à quand, Romains, d'insolents parvenus
 Viendront-ils gouverner ? Un bon bourgeois de Rome,
 Populaire, à son aise, honnête et vieux prud'homme :
 Voilà ce qu'il vous faut.

CECCO.

Non, non ! pas de bourgeois !
 Serons-nous allégés si nous changeons de poids ?
 La puissance appartient au peuple, aux prolétaires.
 Plus de gouvernement et plus de dignitaires !

LUCA.

Le chef ne saurait être un obscur plébéien :
 On ne peut obéir à celui qui n'a rien.

CECCO.

Enfants dégénérés, songez à vos ancêtres.
 Vous vous croyez perdus si vous n'avez des maîtres.

PANDULFO.

Mais vous ferez du peuple un troupeau sans berger.

CECCO.

Le berger tond l'agneau.

PANDULFO.

C'est pour le protéger.

CECCO.

Nous saurons y pourvoir si Rome est affranchie.

PANDULFO.

Plus de supérieurs ? Mais c'est de l'anarchie.
 Il faut, dans chaque État, quelqu'un pour enrayer.

LUCA.

Des fêtes et du pain ! plus d'impôts à payer !

CECCO.

Taxe le revenu, le capital du riche.

On entend le son d'une trompette ; un héraut entre.

LE HÉRAUT, affichant une proclamation.

Bourgeois romains ! respect au décret que j'affiche,
Pour que chacun le lise, au nom du sénateur !

Il sort.

PANDULFO, s'approchant de l'affiche.

Mes amis, écoutez l'ordre du dictateur.

Il lit.

« Romains ! Vous m'accusez d'avoir des mercenaires :
Dès ce jour ils font place à vos légionnaires.
D'artisans tout quartier fournit deux bataillons ;
Leur travail est leur pain : nous les en dépouillons ;
Il faudra les solder s'ils font ce sacrifice.
En vertu des pouvoirs, des droits de mon office,
Je décrète un impôt facile et régulier,
Pour tous ceux que la guerre arrache à l'atelier.
Soyez unis, Romains, et sur les bords du Tibre
Vous montrerez au monde un peuple fort et libre. »

CECCO.

Un impôt ?

LUCA.

Quelle horreur !

PANDULFO.

Il se croit affermi.

CECCO.

Et ce tyran subtil se disait notre ami ?

LUCA.

Le fils d'un aubergiste — et c'est lui qui nous frappe !

CECCO.

Eh ! que n'a-t-il puisé dans les coffres du pape ?

LUCA.

L'impôt fait renchérir et le pain et le vin.

PANDULFO.

Il n'en aura pas moins son somptueux festin.

LUCA.

C'est de la cruauté.

CECCO.

C'est de l'ingratitude.

PANDULFO.

La nation qu'on taxe est dans la servitude.

LUCA.

A mort le sénateur !

CECCO.

A mort et plus d'impôts !

PANDULFO.

Chut ! il va renvoyer ses sauvages suppôts.
 Nous serons les plus forts. Ah ! si j'étais le maître !
 Vous verriez tout fleurir, les taxes disparaître ;
 Je m'occuperais, moi, du bien matériel.

LE PEUPLE.

Honneur à Pandulfo !

La cloche des exécutions commence à sonner au Capitole.

PANDULFO.

Le glas funébre, ô ciel !

SCÈNE X

LES MÊMES, RIENZI. Plus tard, ADRIEN et des GARDES.

Depuis quelques instants Rienzi a paru en haut de l'escalier du Capitole, revêtu de la robe de sénateur, pourpre et or. Au son de la cloche, les autres acteurs se retournent et restent consternés en l'apercevant.

RIENZI.

Montreal va mourir ! — Le bourreau le réclame.

Une pause ; la cloche sonne à coups redoublés.

Il se met à genoux.

Seconde pause, après laquelle la cloche cesse de sonner.

Priez Dieu pour son âme.

PANDULFO.

Je tremble.

CECCO.

Montreal!!

LUCA.

Hélas ! c'est fait de moi.

A l'exception de Cecco, tous essayent de s'enfuir ; à la coulisse ils rencontrent Adrien et ses gardes qui leur barrent le chemin et les refoulent vers le milieu de la scène.

RIENZI.

L'exécuteur attend ! Qu'on sonne le beffroi !

La cloche se fait entendre de nouveau. Il désigne Pandulfo.

Voici le condamné.

PANDULFO.

Mon angoisse est mortelle.

ADRIEN, avec un regard suppliant.

Rienzi !

RIENZI.

Plus un mot ! meure ainsi tout rebelle !

Les gardes saisissent Pandulfo.

PANDULFO, au peuple.

Sauvez-moi ! sauvez-moi !

Ils restent tous muets et éperdus.

ADRIEN.

Ce vieillard !

RIENZI.

Il le faut.

PANDULFO.

Grâce !

RIENZI.

J'ai prononcé. Qu'il monte à Péchafaud !

Adrien sort avec les gardes qui entraînent Pandulfo.

CECCO.

Il se venge, il l'a dit.

LUCA.

Grand Dieu ! que c'est horrible !

RIENZI.

Regardez ! je veux faire un exemple terrible.

CECCO, regardant dans la coulisse.

Le bourreau le saisit ! — Il le traîne à genoux.

On sonne la cloche à coups redoublés.

LE PEUPLE.

Oh !

CECCO.

Le glaive flamboie !... Ah !

Il détourne les yeux. La cloche s'arrête.

LUCA.

Dieu ! protége-nous !

RIENZI, s'essuyant le front.

Jadis je l'aimais tant ! — Et lui ? — Point de faiblesse !

Il a par un complot pollué sa vieillesse.

Au peuple.

Ah ! vous conspiriez tous, au sein de la cité,
Contre moi qui puis seul sauver la liberté,
Moi votre champion ? — Que Dieu vous le pardonne !
J'ai la vie en horreur et je vous l'abandonne !
Mais avec moi tout tombe, et le dernier flambeau

S'éteindra pour longtemps, caché dans mon tombeau.
 Si je meurs sans éclat, deux siècles de ténèbres
 Sur l'Europe étendront leurs grands voiles funèbres.
 Le droit sera vaincu ; la féodalité
 Régnera sur le monde, avec la papauté.
 Bien souvent dans l'histoire un homme est peu de chose :
 Mais quand un âge est mûr et qu'il se décompose,
 Dieu d'un individu se fait un instrument.
 Rome a besoin de moi dans son affaissement,
 Et je la sauverai des seigneurs et des prêtres,
 Allez ! souvenez-vous que je punis les traîtres.

Ils sortent tous frappés d'effroi.

SCÈNE XI

RIENZI, seul ; il descend l'escalier et se place près de la statue du lion.

Deux têtes!... Et c'est moi qui les jette au bourreau!
 C'est par moi que le glaive est tiré du fourreau !
 Suis-je un haineux César, un tyran qui réprime ? —
 Le sang versé sans cause est un odieux crime :
 Le bruit de l'échafaud va retentir au loin ! —
 Sont-ils morts pour moi ? Non ! — Je t'en prends à témoin,
 Toi, muet spectateur de nos sombres délires,
 Lion qui vis tomber tant de puissants empires
 Dans la brûlante Asie et sur les bords du Nil !
 N'es-tu pas le destin qui m'annonce un péril ?
 Si c'est la catastrophe et s'il faut que je meure,
 Nul remords n'assombrit ma dernière demeure.
 Je puis braver l'histoire et ses subtils dédains :
 Tu sais que j'ai tué pour sauver les Romains.

SCÈNE XII

RIENZI, NINA.

NINA, venant du Capitole, observe Rienzi avec anxiété et s'approche de lui.

Rienzi !

RIENZI.

Ma Nina ! c'est un amer calice !
 Le sénateur a pris le bourreau pour complice.
 La Némésis du sort n'est jamais en défaut ;
 La liberté ne peut fleurir sous l'échafaud.

NINA.

Ils trahissaient tous deux ! Eh quoi ! ton cœur défaille ?
 Les regretterais-tu, tombés dans la bataille ?
 Que d'hommes seraient morts pour leur ambition !
 Leur supplice a sauvé toute une nation.

RIENZI.

Hélas ! je n'avais plus le droit de faire grâce ;
 Mais c'est un lourd fardeau qui me pèse et m'écrase.
 Ma vie est triste et sombre, et punir c'est l'enfer :
 La nature et mon cœur sont glacés par l'hiver.

NINA.

L'hiver est encor loin : c'est le splendide automne.
 Écoute le péan que la nature entonne :
 Dans les prés, dans les bois, partout de joyeux sons !
 C'est le temps du labour, des fruits et des moissons,
 La saison du glanage et le jour des vendanges.
 Vois-tu sur les coteaux ces bruyantes phalanges ?
 Oh ! la vie est partout, jusque dans les débris,
 Et les champs où naguère on coupait les épis
 Sont déjà de nouveau creusés par la charrue :
 Jamais, petite ou grande, une œuvre n'est perdue.

RIENZI.

Ta voix m'a ranimé : je veux braver le sort.
 Qu'importent les mépris, la souffrance et la mort ?
 Je vivrai dans vos cœurs, êtres choisis que j'aime !
 Et chacun ici-bas récolte ce qu'il sème.

NINA.

La vie aura pour nous plus d'un fortuné jour.

RIENZI.

Oh ! j'ai peur des Romains ; j'ai perdu leur amour,
 Nina fait un geste d'effroi.

Je puis les ramener — et j'en ai l'assurance,
Si je suis seul ici; — partez tous pour Florence.

NINA.

Partir? Non, non! jamais! Je reste près de toi.
L'absence est trop cruelle. Oh! je suis sans effroi.
C'est loin de mon époux, c'est seule que je tremble.
Si le bonheur t'échoit, nous le goûtons ensemble;
Si le destin fatal te réserve un danger,
Je requiers tous mes droits et veux le partager.
Heureux ou malheureux, mort ou vif, je réclame
Ma place auprès de toi. Cola, je suis ta femme.

RIENZI, la serrant dans ses bras.

Ma femme!

NINA.

Est-il au monde un sort qui soit plus beau?

RIENZI.

Ton cœur si dévoué brave jusqu'au tombeau.
Mais Irène, Adrien?

NINA.

Pour eux, le jour commence;
Et l'amour leur promet un avenir immense.

RIENZI.

Ils ont assez souffert, qu'ils partent pour s'unir!
Du moins ils vivront, eux, et pourront me bénir.

SCÈNE VIII

LES MÊMES; IRÈNE, ADRIEN.

NINA.

Les voici.

RIENZI.

Mes enfants! mon cœur bondit de joie.

Jouissez de l'amour : c'est Dieu qui vous l'envoie.
Enfin l'église est prête à couronner vos vœux ;
Il faut nous séparer.

ADRIEN.

Rienzi !

RIENZI.

Je le veux.

ADRIEN.

N'es-tu pas en péril ?

IRÈNE.

Pourquoi partir, mon frère ?

RIENZI.

J'ai promis d'envoyer mes soudards à la guerre ;
Leur présence en nos murs est un trouble, un grief.
A dater de ce jour Adrien est leur chef
Et mon ambassadeur au fort de Palestrine.

IRÈNE.

Un indicible effroi vient serrer ma poitrine.

RIENZI, à Adrien.

Les soldats sont rangés en dehors du rempart ;
Va te mettre à leur tête et presser leur départ.

IRÈNE.

Reviendrons-nous bientôt ? Hélas ! mon cœur palpite.

RIENZI.

Hâtez-vous ! le temps fuit, l'heure se précipite.

ADRIEN.

Je crains de t'obéir ; réponds-moi, Rienzi !
N'est-il pas de danger qui te menace ici ?
Je sais combien ton âme est grande et généreuse.

RIENZI.

Rome est pacifiée.

A Irène.

Irène, sois heureuse !

Dieu veillera sur toi.

RIENZI

A Adrien.

Mon frère, aime-la bien.

NINA, serrant Irène dans ses bras.

Aimez ; n'oubliez pas : tout le reste n'est rien.

RIENZI, à Irène.

Marche au milieu des fleurs par un sentier prospère ;
 Dans ton cercle d'amour, souviens-toi de ton frère.

IRÈNE.

Je te dois tout, Cola ! ma joie et mon bonheur :
 Ton nom, que je bénis, est gravé dans mon cœur.

RIENZI, l'embrassant.

Oh ! je l'espère, enfant ! — Que Dieu te soit propice !

Adrien serre la main de Rienzi en silence, et sort avec Irène. Rienzi monte lentement les degrés du Capitole avec Nina qui pleure. Arrivé au péristyle, il se retourne, lève les yeux au ciel et dit :

Merci ! — Ma sœur du moins échappe au sacrifice.

Nina et Rienzi entrent dans le Capitole.

SCÈNE XIV

D'ALBORNOZ, RAIMOND et ORSINI se glissent sur le théâtre.

Il commence à faire nuit.

D'ALBORNOZ.

Les soudards sont partis.

ORSINI.

Les miens sont près des murs.

RAIMOND.

Le Capitole est vide et nos hommes sont sûrs.

D'ALBORNOZ.

Que fait la populace ?

RAIMOND.

Elle hurle de rage.

Le tigre veut du sang — pour peu qu'on l'encourage.

ACTE CINQUIÈME

145

LE PEUPLE, au dehors.

A mort le sénateur !

RAIMOND.

Écoutez ; il rugit.

D'ALBORNOZ.

Nous saurons arrêter le torrent qui mugit.

ORSINI.

Écrasons sous le joug la multitude immonde !

D'ALBORNOZ.

Tout pour la sainte Église ! à nous Rome et le monde !

Il^s sortent.

SCÈNE XV

CECCO, LUCA, HOMMES DU PEUPLE.

CECCO, derrière la scène.

Courons au Capitole.

LE PEUPLE.

A mort le sénateur !

Il^s font irruption sur la scène, portant des armes et des torches.

CECCO.

Il trahit les Romains.

LUCA.

C'est un lâche imposteur
Qui prend pour s'enrichir notre dernière obole.

CECCO.

Ni roi ni gouvernants ! voilà notre symbole.

LUCA.

Il tua Pandulfo dans un transport jaloux ;
Et ce bourgeois si riche aurait payé pour nous.

CECCO.

Il menace, il nous frappe, en rival des despotes.
Vengeance! il m'a parlé comme on parle aux Ilotes!
Et c'est à moi, Cecco, qu'il doit le premier rang.
Soyons libres, Romains! A mort!

LE PEUPLE.

Mort au tyran!

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, RIENZI.

RIENZI, paraissant à la porte du Capitole.

C'est moi qui tyrannise? — Indigne populace,
Que chaque vent entraîne et que tout effort lasse!
Vous conspirez ma mort lorsque j'ai réussi?
Arrière, vils couards! — Respect à Rienzi!

Le peuple reste intimidé et garde le silence.

CECCO, à part.

Rien ne saurait courber ce lutteur intrépide.

RIENZI.

A moi ce cri sauvage? — Oh! la foule est stupide!
Mais je respire encor: craignez mon bras vengeur!

CECCO.

Et vous restez muets devant cet égorgueur,
Quand le sang fume au ciel et vient crier vengeance?
Romains! songez aux morts! plus de vaine indulgence!
Que Rome et le pouvoir, que tout nous soit commun!

RIENZI, descendant l'escalier.

Et qui donc oserait insulter le tribun?

Le peuple se retire devant lui.

Pourquoi reculez-vous et d'où vient votre alarme,
Citoyens égarés? Voyez, je suis sans arme
Au milieu des Romains. Frappez! je suis tout seul.
La toge qui me couvre est un brillant linceul.
Si j'ai pu mériter vos haines, vos colères,

Frappez comme Brutus, vous mes fils, vous mes frères!
Tuez-moi ! j'en appelle à la postérité.

Le peuple est ému.

LUCA.

Sans arme ! — A mort ! à mort !

CECCO.

Sauvons la liberté !
Il nous entrainerait : sa parole est un leurre.
Il ose menacer ? — Romains ! il faut qu'il meure.
Au peuple le pouvoir !

RIENZI.

Frappez, si vous l'osez.
Je ne crains pas la mort si vous me l'imposez.
Je tombe au champ d'honneur, mourant pour l'Italie !

Il se croise les bras et reste immobile ; Cecco, Luca et les autres l'entourent de façon à le dérober aux regards.

LUCA.

A mort !

CECCO, brandissant son arme.

Sus au tyran qui tue et qui spolie !

SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS, NINA.

NINA, sortant du Capitole.

Oh ! — Rienzi !

A ce cri, le groupe qui entourait Rienzi s'écarte et l'on voit ce dernier par terre blessé mortellement.

RIENZI.

Je meurs, massacré par les miens !

Des clairs retentissent derrière la scène. Le peuple est consterné. Luca et quelques autres courent au Capitole pour y mettre le feu. Nina descend quelques marches et s'appuie contre la statue du lion.

CECCO.

Les barons !

RIENZI

RIENZI.

Mes vengeurs!

NINA.

J'ai ton poignard : je viens!

Elle se frappe et tombe.

SCÈNE XVIII

LES PRÉCÉDENTS, D'ALBORNOZ, RAIMOND, ORSINI, SOLDATS ET PRÊTRES.

Le Capitole commence à brûler. D'Albornoz et Raimond entrent d'un côté avec des prêtres ; Orsini vient de l'autre avec des soldats. Le peuple est refoulé et reste groupé autour de Rienzi.

D'ALBORNOZ.

Nous triomphons.

CECCO.

Malheur!

RIENZI.

C'est Rome qu'on immole!

Le dernier tribun tombe avec le Capitole.

Il expire.

La toile tombe.

FIN DE RIENZI

30 JU 64



